

Une terrible marâtre

Barbara Cartland

VISIT...

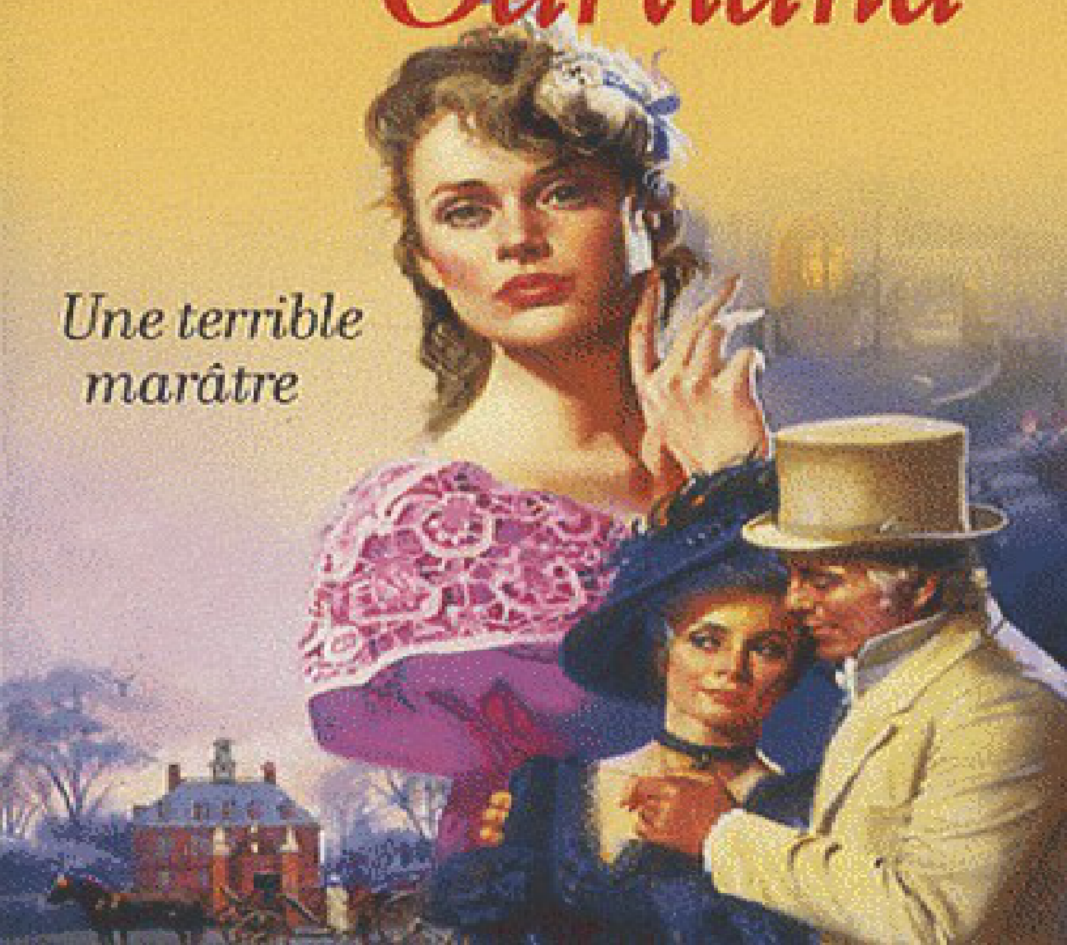
LANZAROTE
Caliente.COM



FOLIO 1214

Barbara Cartland

*Une terrible
marâtre*



Une terrible marâtre

Love at the Tower

Sommaire

Une terrible marâtre

Sommaire

01

02

03

04

05

06

07

Les chevaux allaient au grand trot sur cette jolie route de campagne qui serpentait entre des haies vives. Laura de Melville jeta un coup d'œil par la portière et aperçut, dans le lointain, des tourelles dominées par un impressionnant donjon.

— Le château de Hampton, murmura-t-elle.

La vieille femme vêtue de noir qui s'était assise à côté d'elle sur la confortable banquette hocha la tête.

— Le vieux marquis est mort récemment. Il était très malade depuis des années.

— Vraiment ? Je l'ignorais, Nanny.

— À l'époque, vous vous faisiez tant de souci pour la santé de milady que vous n'aviez pas le temps de songer à votre voisin.

— Christopher a donc hérité du titre ?

— Forcément, puisque c'est l'aîné. J'ai entendu dire qu'il allait revenir des Indes afin de s'occuper du domaine. Ce qui serait une bonne chose...

Laura n'avait pas oublié combien Christopher de Hampton se montrait attentionné envers la petite fille qu'elle était autrefois. Souvent, elle s'était dit qu'elle aurait aimé avoir un grand frère comme lui.

Après avoir terminé ses études à Oxford, Christopher était ensuite parti dans l'armée des Indes.

« Il y a au moins six ou sept ans que je ne l'ai pas vu, pensa-t-elle. Je ne le reconnaîtrais probablement pas aujourd'hui... et lui non plus. »

Le cocher mit les chevaux au pas pour traverser le gros bourg de Lucksham. Avec nostalgie, la jeune fille retrouva les pittoresques maisons anciennes qui se massaient autour de l'église en granit.

— Bientôt, nous serons au manoir, Nanny, fit-elle avec enthousiasme.

— Mais oui, mademoiselle Laura.

Après avoir passé presque un an à Paris, la jeune fille revenait dans la maison où elle était née. Et c'était sa vieille Nanny qui avait été chargée d'aller la chercher au port de Folkestone, à une soixantaine de kilomètres du manoir des Ifs.

Très peu de temps après la mort de sa femme, le comte de Melville avait en effet décidé d'envoyer sa fille unique en France.

Laura avait alors protesté.

— Père, je préfère rester aux Ifs avec vous.

Il était demeuré inébranlable.

— J'ai besoin d'être seul. Quant à toi, il faut que tu te changes les idées. Tu ne peux pas continuer à pleurer sans fin.

— Père...

Ce dernier l'avait interrompue.

— J'ai écrit à mes amis parisiens, les Lamont. Ils ont très gentiment accepté de te recevoir.

— Père, je...

Le comte de Melville lui avait une nouvelle fois coupé la parole.

— Ne discute pas, avait-il déclaré d'un ton sec. Tout est arrangé.

Laura ne s'était pas ennuyée à Paris, comme elle le redoutait. Elle avait pu perfectionner son français et suivre des cours d'histoire de l'art. Hortense, la fille aînée de M. et Mme de Lamont, était devenue son amie. Quant à Jacques, le cadet, il ne cessait de flirter outrageusement avec elle. Ce qui la faisait rire.

— Vous avez beau me dire que vous m'adorez, je ne parviens pas à vous prendre au sérieux, lui disait-elle.

Il lui adressait alors un clin d'œil.

— Mais jamais il ne faut me prendre au sérieux.

En fin de compte, cela lui avait fait du bien de passer tout ce temps loin du manoir. L'adolescente un peu timide qu'elle était encore, un an plus tôt, était devenue une jeune fille sûre d'elle. Une jeune fille à la silhouette parfaite, ravissante avec ses cheveux blonds coiffés à la dernière mode et ses grands yeux couleur saphir frangés de cils interminables.

Et comme elle était élégante ! Nanny en était restée sidérée en la voyant descendre du train.

— Je vous ai à peine reconnue, mademoiselle Laura. Vous avez l'air d'une gravure de mode.

Trois mois auparavant, poussée par ses amis français, Laura avait cessé de porter le deuil, et son amie Hortense l'avait aidée à choisir une élégante garde-robe chez les plus grands couturiers parisiens.

Le crépuscule commençait à tomber. Avec émotion, la jeune fille contemplait ce paysage verdoyant qu'elle connaissait si bien pour l'avoir parcouru à cheval par tous les temps.

— Nanny, comment va mon père ?

Cette question parut contrarier la vieille femme.

— Comme je vous l'ai déjà dit, mademoiselle Laura, milord va bien.

Après une pause, elle ajouta d'un air sibyllin :

— Bien mieux que lorsque vous êtes partie.

— Et le manoir ?

Nanny s'éclaircit la gorge.

— Le manoir ? Euh... Vous allez trouver quelques changements, ça,

c'est sûr et certain.

— Ah, bon ? Lesquels ?

— Vous verrez bien une fois arrivée, mademoiselle Laura.

Il y eut un silence. La jeune fille fronça les sourcils.

« Nanny paraît très mystérieuse. On dirait qu'elle me cache quelque chose. »

À haute voix, elle demanda :

— C'est une voiture neuve ?

— Oui, mademoiselle Laura.

— Je croyais que mon père voulait seulement faire retapisser l'intérieur de l'ancienne berline de voyage.

— Cela a été fait.

— Et, malgré tout, il a acheté une autre berline ?

— Ainsi qu'un autre phaéton, une autre calèche, un buggy, un coupé, et je ne sais combien de nouveaux chevaux.

La jeune fille n'en revenait pas. Quoi, son père se serait lancé dans des dépenses somptuaires, lui qui n'avait jamais attaché beaucoup d'importance au paraître ?

À ce moment-là, elle remarqua, soigneusement plié sur la banquette lui faisant face, un plaid en cachemire bleu pâle.

« Seule une femme peut avoir choisi cette teinte. Jamais un homme comme mon père n'aurait acheté cela. »

Ses doigts s'enfoncèrent dans la couverture chaude et légère quand elle s'en empara. Un parfum musqué, très entêtant, lui monta aux narines.

— Nanny, à qui appartient ce plaid ?

La vieille femme rougit, visiblement mal à l'aise.

— Tout cela me semble fort bizarre. Me cacheriez-vous quelque chose ?

— Je... je ne peux pas vous le dire, mademoiselle Laura, bredouilla Nanny.

— Mais que signifie tout ceci ? s'écria la jeune fille avec emportement. Jusqu'à présent, les voitures comptaient bien peu pour mon père. Du moment qu'elles avaient des roues pour le transporter là où il le voulait, il n'en demandait pas davantage. Et maintenant...

Elle adressa à celle qui l'avait élevée un coup d'œil interrogateur.

— Maintenant, Nanny ?

La vieille femme baissa la tête.

— C'est... c'est une dame, une amie de votre père qui veut tout changer, avoua-t-elle enfin.

Laura n'en crut pas ses oreilles.

— Quoi ? Mon père reçoit une... une dame à la maison ?

— Oui.

Horriblement choquée, la jeune fille n'osait plus poser de questions.

Jamais elle ne s'était sentie aussi anxieuse ni aussi mal à l'aise de sa vie. Et c'était avec angoisse qu'elle se demandait ce qu'elle allait trouver, une fois arrivée chez elle.

Lorsque la voiture passa enfin la grille qui menait au manoir, la nuit était tombée. Une nuit noire, sans un rayon de lune, sans une seule étoile. Les lanternes de la voiture éclairaient à peine les branches des grands ifs qui bordaient l'allée et avaient donné leur nom à cette belle propriété ancienne.

Celle-ci, également plongée dans l'obscurité - à l'exception de l'une des fenêtres du hall où brillait une faible lumière -, semblait bien peu accueillante.

« Si maman était encore de ce monde, le grand et le petit salon seraient illuminés », pensa Laura, dont l'appréhension grandit encore.

La voiture s'arrêta devant le perron... mais la porte resta close. La jeune fille fronça les sourcils.

— Nous ne sommes pas attendues, Nanny ?

— Euh... si, bien sûr, mademoiselle Laura.

Celle-ci sauta à terre.

— Les domestiques ont pourtant dû entendre les chevaux.

Au moment où elle gravissait les marches, la porte s'ouvrit enfin sur un valet inconnu.

— Bonsoir ! lança-t-il en dévisageant Laura avec insolence.

Au cours du trajet, Nanny avait appris à la jeune fille que plusieurs domestiques étaient partis.

— Pourquoi ?

— Milord était devenu de plus en plus nerveux. Ils avaient du mal à supporter ses sautes d'humeur.

Laura toisa le valet qui continuait à l'examiner.

— Qui êtes-vous ? interrogea-t-elle.

— Harrington. Et vous ?

Suffoquée, elle se dit qu'une telle impertinence méritait le renvoi immédiat. Mais ce jeune goujat n'avait peut-être pas été mis au courant de son arrivée ?

— Je suis Mlle de Melville, la fille de milord.

Il se gratta la tête.

— Ah, c'est vrai ! On m'avait dit que vous deviez arriver aujourd'hui.

Jugeant qu'il fallait tout de même rappeler sa place à cet effronté, Laura lui fit la leçon :

— On m'avait dit que vous deviez arriver aujourd'hui, *mademoiselle* .

— *Mademoiselle* , répéta-t-il d'un air moqueur.

— Occupez-vous de mes bagages, s'il vous plaît, ordonna la jeune fille en lui tournant le dos.

— Bof !

Laura pénétra dans le hall.

« Où est passé le vase chinois ? » se demanda-t-elle.

Il avait été remplacé par une grosse horloge rustique qui aurait été beaucoup plus à sa place dans une cuisine.

— Bonsoir, mademoiselle Laura. Avez-vous fait bon voyage ?

En entendant cette voix chaleureuse, la jeune fille se retourna et eut une exclamation de soulagement en reconnaissant Newman, le majordome.

— Je suis si contente de vous voir, Newman ! s'exclama-t-elle. Nanny m'a appris que plusieurs domestiques étaient partis. Je craignais que vous ne fussiez partie de ce nombre.

— Il faudrait plus que quelques accès de colère de milord pour me pousser à quitter les Ifs, mademoiselle.

La jeune fille se sentait déjà mieux. Nanny était toujours là. Newman aussi. Par conséquent, la situation ne pouvait pas être aussi catastrophique que le lui avaient fait craindre les réticences de Nanny.

— Où est mon père, Newman ?

Le majordome contempla la pointe de ses souliers cirés.

— Je l'ignore, mademoiselle.

Stupéfaite, la jeune fille demeura pendant quelques instants sans voix.

— Vous... vous ne savez pas où est mon père ?

— Non, mademoiselle Laura.

— Il était pourtant au courant que je revenais aujourd'hui.

— Bien sûr. Il a même demandé que Nanny aille vous chercher à Folkestone, mademoiselle.

— Dans ce cas...

La jeune fille passa la main sur son front.

— Je ne comprends pas. Vous *devez* savoir où il est, Newman. Vous connaissez toujours les mouvements des habitants de cette demeure, parfois même avant eux.

Le majordome soupira, tout en enveloppant Laura d'un regard où elle crut surtout lire de la compassion.

— Malheureusement, milord ne me tient plus au courant de ses allées et venues.

— Je ne peux pas le croire !

— C'est ainsi, mademoiselle Laura.

La jeune fille n'en revenait pas.

« Comment est-il possible que notre majordome puisse ignorer où se trouve le maître de maison? »

À voix haute, elle demanda :

— Vous pouvez au moins me dire s'il est au manoir ?

En guise de réponse, le majordome se contenta de tousoter d'un air gêné.

— Est-il ici ou pas ? insista Laura, agacée de voir Newman se montrer aussi mystérieux.

Il toussota de nouveau.

« Mon père se trouve peut-être dans la bibliothèque, pensa la jeune fille. En général, c'est là qu'il aime se tenir le soir. »

En temps ordinaire, elle s'y serait précipitée. Ou bien elle serait montée frapper à la porte de sa chambre. Mais toutes les réticences des uns et des autres l'avaient tellement inquiétée qu'elle n'osait rien tenter.

Nanny lui tapota gentiment l'épaule.

— Vous êtes fatiguée après ce long voyage, mademoiselle Laura. Allez donc vous mettre au lit. Je vous monterai Un plateau.

— Il se passe quelque chose de bizarre ici. Pourquoi ne me dit-on rien ?

Nanny détourna la tête.

— Parce que ce n'est pas à nous de vous mettre au courant, mademoiselle Laura, avoua-t-elle enfin.

Et elle se remit à lui tapoter l'épaule dans un geste qu'elle voulait apaisant mais qui ne fit qu'augmenter la nervosité de la jeune fille.

— Ne vous inquiétez pas. Vous verrez milord demain, et il vous expliquera tout lui-même.

La jeune fille crut entendre à ce moment-là un léger bruissement dans l'escalier. Elle leva la tête et vit une femme descendre lentement les marches, un candélabre à la main.

La flamme vacillante des bougies faisait étinceler de mille feux son collier d'émeraudes.

Des émeraudes énormes, nota Laura, qui restait clouée sur place devant cette apparition inattendue.

Vêtue d'une robe du soir en satin vert pomme profondément décolletée, cette jolie rousse arriva enfin en bas.

« De loin, je lui donnais une trentaine d'années, pensa la jeune fille. De près, elle en paraît bien trente-cinq, peut-être même davantage. »

— Vous devez être Laura ? lança l'inconnue.

C'était plus une affirmation qu'une question. Sans laisser à la jeune fille le temps de répondre, la femme en vert ajouta :

— Bienvenue aux Ifs.

Laura eut soudain l'impression d'être devenue une étrangère dans sa propre maison.

La jolie rousse était parée comme une châsse. Outre son collier, elle portait des boucles d'oreilles, un bracelet, et un énorme pendentif, en émeraude lui aussi, se balançant au creux de ses seins largement découverts.

« Elle est bien trop habillée pour la campagne, pensa Laura. Surtout pour une soirée tranquille... »

Mais son père avait peut-être organisé une fête à l'occasion de son retour ? Des invitées en robe du soir de toutes les teintes de l'arc-en-ciel allaient apparaître l'une après l'autre ?

« Je ne devrais pas laisser mon imagination battre la campagne, se dit encore la jeune fille. Mon père a toujours détesté les réceptions. »

Comme tout cela était étrange ! Après s'être éclairci la voix, elle déclara :

— Oui, je suis Laura de Melville. Et vous ? Qui êtes-vous ?

— Votre père va vous l'expliquer. Venez. Il vous attend dans la bibliothèque.

Le majordome avait disparu. Mais le valet mal élevé, qui était resté dans le hall, ricanait bêtement.

— Allons, venez, redit la femme avec agacement. Et ensuite, nous dînerons. Très en retard, à cause de vous.

— J'en suis navrée, madame. Mais je n'ai pas encore le pouvoir de modifier les horaires des bateaux, ne put s'empêcher de riposter la jeune fille.

La rousse se tourna brusquement vers elle.

— Insolente ! jeta-t-elle entre ses dents serrées.

« Je viens de me faire une ennemie », pensa Laura.

Son ennemie... Mais n'avait-elle pas deviné, dès le premier instant, que cette femme dont les prunelles vertes lançaient des éclairs la détestait ?

— Tenez. Portez cela, ordonna l'inconnue en lui tendant le candélabre. Passez la première.

La jeune fille était tellement bouleversée qu'elle obéit sans protester. Sans mot dire, elle se dirigea vers le couloir qui menait à la bibliothèque.

Comme dans un rêve - ou un cauchemar ? - elle ouvrit la porte. Le comte de Melville se leva à leur entrée. Si, après la mort de la femme qu'il adorait, il avait beaucoup déperî, la jeune fille remarqua tout de suite qu'il avait repris du poids et paraissait en bien meilleure santé.

— Père ! s'écria-t-elle en se précipitant vers lui.

— Je suis heureux que tu sois de retour, dit-il d'un ton neutre, tout en fixant un point invisible au-dessus de la tête de sa fille.

Comme tout était devenu étrange aux Ifs ! Laura avait l'impression d'évoluer dans l'un des romans pleins de mystère des sœurs Brontë.

Quand la femme en robe de satin vert rejoignit le comte et lui prit le bras dans un geste possessif, Laura eut l'impression que tout se mettait à tourner autour d'elle.

« Non ! Ce n'est pas possible ! Mon père et cette rousse surchargée de bijoux au point d'en paraître vulgaire ? »

Complètement désorientée, elle s'agrippa au dossier d'une chaise.

— Laura, ma chère enfant, j'ai une grande nouvelle à t'annoncer.

Ces mots parurent parvenir de très loin à la jeune fille.

— J'espère que tu seras contente pour moi...

Il y eut un silence. Le comte hésita et il fallut que la femme en vert lui donne une légère secousse au bras pour qu'il reprenne la parole.

— Vois-tu, depuis la mort de ta mère, je me sentais terriblement seul.

« Pourquoi m'avez-vous envoyée à Paris ? Je ne demandais qu'à rester près de vous », eut envie de demander Laura.

Mais les mots ne parvenaient pas à franchir ses lèvres.

— Puis j'ai fait la connaissance de Rose, poursuivit le comte. Elle a su me reconforter, me faire comprendre que ma vie n'était pas finie...

À mi-voix, il ajouta :

— Honnêtement, je ne sais pas ce que je serais devenu sans elle.

À ce moment-là, il prit cette Rose par les épaules. Elle leva les yeux vers lui d'un air adorateur.

« Tout cela me rend malade, se dit Laura, dont la tête tournait de plus en plus. Je vais m'évanouir... »

— Nous nous sommes mariés il y a deux semaines, reprit le comte.

— Vous... vous vous êtes marié !

— Et je suis le plus heureux des hommes ! Maintenant, ma chère enfant, embrasse ta belle-mère.

Laura se prit la tête entre les mains.

— Non ! Oh, non !

Elle éclata en sanglots.

— Non! répéta-t-elle avec désespoir. C'est trop tôt ! Maman est morte depuis si peu de temps et vous... vous...

La nouvelle comtesse de Melville s'avança vers Laura, les poings sur les hanches.

— Est-ce ainsi que vous accueillez celle qui vient de devenir l'épouse de votre père ? interrogea-t-elle d'un ton dur.

Horriée, la jeune fille se tourna vers l'auteur de ses jours.

— Comment avez-vous pu agir ainsi ? Je croyais que vous aimiez maman, et... et...

Les larmes l'aveuglaient.

— C'est honteux ! cria-t-elle avant de partir en courant.

Elle gravit l'escalier comme une flèche et, une fois arrivée sur le palier, faillit renverser Nanny qui arrivait avec une corbeille débordante de linge.

— Mademoiselle Laura ! Que vous arrive-t-il ?

— Vous le saviez, n'est-ce pas ? Vous saviez que mon père s'était remarié avec cette... cette horrible femme !

Nanny soupira. Elle posa sa corbeille par terre et entraîna la jeune fille dans sa chambre.

— Calmez-vous, mon petit.

Dans un sanglot, Laura insista :

— Vous le saviez ! Et vous ne m'avez rien dit ?
— Comment aurais-je pu me le permettre ? Milord m'avait interdit de vous en parler. De toute manière, ce n'était pas à moi de vous mettre au courant.

Elle soupira.

— Certes, tout cela a été bien hâtif. Mais le mariage a été célébré... que pouvons-nous faire, sinon l'accepter ?

— Ma mère est morte il y a si peu de temps ! Comment a-t-il pu s'intéresser à une autre femme ?

— Il y a déjà presque un an, maintenant, que nous avons porté la défunte milady en terre.

— C'est bien ce que je dis, s'entêta Laura. Il y a très peu de temps que ma mère est morte.

De nouveau, Nanny soupira. Puis elle caressa les cheveux de la jeune fille dans un geste maternel.

— L'homme n'est pas fait pour vivre seul, mon petit.

— J'étais là, moi ! J'aurais pu lui tenir compagnie ! Pourquoi m'a-t-il envoyée à l'étranger ?

— Même la plus aimante des filles ne remplacera jamais une épouse. Soyez raisonnable, mademoiselle Laura.

— Oh, Nanny ! Prendriez-vous le parti de cette femme contre moi ?

— Je peux vous dire, mon petit, que milord est tout de suite allé mieux à partir du jour où milady est venue s'installer ici. Vous voulez que votre père soit heureux, non ?

— Oui, bien sûr. Mais... mais pas de cette façon.

— Ne soyez pas égoïste, mon petit.

Entre deux sanglots, Laura balbutia :

— Je... je ne me sens plus chez moi dans la maison où je suis née.

— Ne dites pas de sottises, fit Nanny d'un ton grondeur.

— Quand... quand mon père m'a écrit en me demandant de rentrer au manoir, je... j'étais loin de m'imaginer qu'il allait me présenter sa nouvelle femme.

Elle s'essuya les yeux.

— D'ailleurs, d'où sort-elle ? Je ne l'ai jamais vue de ma vie.

— Je crois que c'était la femme de l'un des amis de milord. Elle a perdu son mari il y a deux ou trois ans. Un veuf, une veuve... Quand milord et elle ont découvert qu'ils étaient tous les deux dans la même situation, ils ont décidé d'unir leurs solitudes...

— Peuh !

— Vous devriez être reconnaissante à la nouvelle milady. Avant son arrivée aux Ifs, milord était tout le temps d'une humeur de dogue. Il était tellement désagréable qu'une demi-douzaine de domestiques n'ont pas pu tenir.

— Pourquoi ne m'a-t-il pas demandé de revenir ? s'entêta la jeune fille.

— Je vous l'ai expliqué, mademoiselle Laura, fit Nanny avec lassitude. Une fille ne peut pas remplacer une épouse. Et vous ressemblez tant à votre mère que cela devait rendre milord encore plus triste de vous voir quotidiennement.

— Je ne ressemble pas du tout à ma mère, fit la jeune fille avec mauvaise foi. Elle avait les yeux noisette. Les miens sont bleus.

— Pour votre père, vous êtes l'image vivante de la disparue.

— Qu'est-ce que cela peut faire ?

— Vous comprendrez quand vous serez vous-même amoureuse, répondit Nanny d'un air mystérieux.

— Je ne le serai jamais. Il n'y a rien de plus stupide. D'ailleurs, je sais bien que l'amour n'existe pas.

— Ah, oui, vous en dites des sottises, mademoiselle Laura.

— L'amour n'est qu'une invention des poètes et des romanciers, décréta Laura avec l'assurance de ses dix-neuf printemps.

Cette fois, Nanny ne répondit pas. Elle se contenta de secouer la tête d'un air qui en disait plus que de longs discours. Puis, toujours sans mot dire, elle ouvrit le lit tendu de rideaux en plumetis blanc.

— Reposez-vous. Je vais vous apporter votre dîner.

— Je n'en veux pas. Je n'ai pas faim.

Nanny n'insista pas.

— Comme vous voudrez.

Et, avec son franc-parler habituel, elle ajouta :

— Ça n'a jamais fait mourir personne de sauter un repas. Et vous réfléchirez peut-être mieux l'estomac vide.

— Nanny ! geignit la jeune fille. Vous ne m'aimez plus, vous non plus ?

La vieille femme alla l'embrasser tendrement.

— Bien sûr que si, mademoiselle Laura. Mais ça m'ennuie de vous voir vous conduire comme une petite fille trop gâtée. Des caprices de ce genre ne sont plus de votre âge. Vous devriez mieux comprendre et savoir faire la part des choses.

— Je déteste cette femme.

— Vous ne la connaissez pas.

— C'est elle qui a remplacé le vase chinois par cette vilaine horloge, n'est-ce pas ?

— Je l'ignore.

Aussi fatiguée qu'énervée, la jeune fille tapa du pied.

— Vous êtes parfaitement au courant, mais vous ne voulez rien me dire. Je parie que c'est également elle qui a voulu de nouvelles voitures ?

— Je l'ignore, mademoiselle, répéta Nanny. Si vous croyez que milord a pris la peine de m'expliquer les raisons de ses décisions !

D'un ton grondeur, elle poursuivit :

— Et permettez-moi de vous dire que vous continuez à vous conduire en petite fille trop gâtée. En voilà des manières ! Trépigner comme si vous aviez quatre ans !

Laura se sentit rougir.

— Excusez-moi, Nanny. Je ne sais pas ce qui m'arrive...

En retenant ses larmes, elle poursuivit :

— Mais, honnêtement, je m'attendais si peu à cela !

Laura n'avait pas réussi à s'endormir avant l'aube. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle s'aperçut avec stupeur qu'il était plus de dix heures.

Dès qu'elle sonna, une grosse fille molle à l'expression revêche apparut.

— Oui, mademoiselle ? Vous avez appelé ?

— Oui. Pouvez-vous m'apporter mon petit déjeuner, s'il vous plaît ?

— Au lit ?

Agacée par son évidente réprobation, la jeune fille répéta d'un ton ferme :

— Au lit. Et alors ?

« Les nouveaux domestiques sont tous plus antipathiques les uns que les autres », pensa-t-elle.

À voix haute, elle demanda :

— Comment vous appelez-vous ?

La femme de chambre esquissa l'ombre d'une révérence.

— Molly, mademoiselle.

— Eh bien, Molly, sachez que j'ai la migraine, prétendit la jeune fille.

La femme de chambre lui adressa un coup d'œil insolent.

— Ah ! Dans ce cas... fit-elle, moqueuse.

Et, avant de sortir, elle refit une révérence. Une révérence exagérée, cette fois.

« Elle se moque de moi, ma parole ! » se dit Laura.

Mais elle avait autre chose à penser. Car après son éclat de la veille, elle se sentait maintenant plutôt confuse.

Un peu plus tard, tout en décapitant son œuf à la coque d'un geste brusque, elle se dit qu'elle avait dû avoir l'air d'une folle, d'une véritable hystérique...

Comment allait-elle faire face à son père, après cela ? Et à cette femme ? Cette Rose qui était devenue sa belle-mère ?

Lorsqu'il s'estimait offensé, le comte de Melville ne pardonnait pas aisément.

« Il faudrait que je puisse le voir seul pour m'excuser », se dit la jeune fille.

Juste à ce moment-là, après avoir frappé un coup léger à la porte, Nanny entra.

— Mademoiselle Laura, milord demande que vous descendiez le rejoindre dans la bibliothèque dès que vous serez prête.

— Vous ne lui avez pas dit que j'avais la migraine ?

— Si.

Nanny soupira.

— Mais je ne pense pas qu'il ait été dupe de ce qu'il a appelé une maladie diplomatique.

Soudain, Laura n'avait plus faim. Sans terminer son œuf, elle demanda :

— Est-il seul ?

— Oui, mademoiselle.

— Milady...

— Milady est encore dans sa chambre, mademoiselle Laura. Elle se lève rarement avant midi.

— Voilà enfin une bonne nouvelle ! s'écria la jeune fille. La première depuis mon arrivée aux Ifs.

— Pourquoi dites-vous que c'est une bonne nouvelle, mademoiselle Laura ?

— Voyons, Nanny, c'est évident. Si elle reste au lit jusqu'à midi, je serai tranquille toute la matinée.

— Mademoiselle Laura, vous avez tort de considérer milady en ennemie. Vous l'avez vue moins de cinq minutes.

— Cela m'a largement suffi.

Assis dans son fauteuil favori, le comte de Melville était en train de lire les journaux que le majordome disposait chaque matin sur une table de la bibliothèque.

Quand sa fille entra, il lui adressa un regard si sévère que Laura se sentit bouleversée. Sans réfléchir, n'écoutant que son cœur, elle se jeta à ses pieds.

— Père, pardonnez-moi, je vous en supplie, implora-t-elle. Je m'en veux tant de m'être conduite comme je l'ai fait hier.

Il y eut un silence. Puis le comte lui tendit la main.

— Relève-toi, Laura. Et ne parlons plus de ce désagréable incident que je mettrai sur le compte de la fatigue du voyage.

La jeune fille se mit debout.

— Je suis désolée.

— N'en parlons plus, répéta-t-il.

— Si vous saviez combien vous m'avez manqué quand j'étais à Paris !

Il haussa les épaules.

— Les Lamont t'ont pourtant bien reçue.

— Oh, ils étaient très gentils ! Mais je pensais tout le temps à vous, au manoir et...

Elle baissa la voix avant d'ajouter:

— ...et à maman.

Le comte détourna la tête. Feignant de ne pas avoir entendu ces derniers mots, il déclara:

— Toi aussi, tu m'as manqué. Mais il ne faut pas que tu sois jalouse de Rose. Les sentiments que je lui porte n'ont rien à voir avec l'affection que j'ai pour toi. Je me sentais très seul, et elle m'a énormément aidé pendant ces moments difficiles.

— Vous auriez dû me demander de revenir.

D'un ton où perçait une certaine nuance de défi, elle enchaîna:

— Moi aussi, j'aurais pu vous aider.

— C'est très différent, et tu ne peux pas comprendre, tu es trop jeune.

« Nanny m'a dit à peu près la même chose la veille. Qu'ont-ils tous à me considérer comme une enfant ? J'ai dix-neuf ans, quand même ! »

— Je suis votre fille, ma place était auprès de vous.

Soudain, la porte s'ouvrit.

— Ah, vous êtes là, mon chéri ? fit Rose d'un ton mielleux. Je vous cherchais partout.

Laura jeta un coup d'œil à la pendule. Il était à peine onze heures et

demie. Sa belle-mère se serait donc levée plus tôt que d'habitude ?

La nouvelle comtesse adressa à la jeune fille un bref signe de tête.

— Bonjour, Laura. J'espère que vous avez bien dormi ?

Sans attendre la réponse, Rose se tourna vers le comte.

— Mon chéri, serez-vous là pour déjeuner ? La cuisinière a promis de préparer ce dessert au chocolat que vous aimez tant et, avant cela, nous aurons de superbes soles.

Tout en parlant, elle caressait le bras de son mari. Se sentant de trop, Laura détourna la tête.

— Je ne suis pas sûr d'être de retour à temps, dit le comte. J'ai rendez-vous avec le lord- lieutenant, et comme nous avons mille choses à voir, notre entrevue risque de se prolonger. Dans ce cas, je suppose qu'il me retiendra à déjeuner.

— Oh!

— Je suis désolé, ma chérie.

— C'est moi qui suis désolée de vous voir partir, mon chéri.

« Ils se conduisent comme si je n'étais pas là, se dit Laura, de plus en plus gênée. J'ai la désagréable impression d'être devenue invisible. »

— Et maintenant, il faut que je vous laisse. À tout à l'heure, ma chérie.

Quand le comte se pencha vers sa femme et l'embrassa sur la bouche, la jeune fille se sentit glacée, presque écœurée.

« Jamais ma mère n'aurait accepté de telles privautés en public. Même devant moi. Et ces *ma chérie*, *mon chéri* ... Je trouve cela grotesque. On se croirait chez un épicier des faubourgs ! Je me souviens que ma mère n'appelait jamais mon père autrement que cher ami. C'est beaucoup plus distingué », décida-t-elle avec l'intransigeance de ses dix-neuf ans.

Le comte était parti sans même lui adresser un regard, suivi par sa nouvelle épouse.

Se croyant seule, la jeune fille laissa échapper un petit soupir. Elle n'avait pas remarqué que la comtesse était revenue sans faire de bruit.

Lorsqu'elle claqua la porte, Laura sursauta.

— Vous étiez en train de rêvasser ? lança Rose d'un ton dédaigneux.

— Non, je... euh, je pensais.

— Ne jouez pas sur les mots.

La comtesse hocha la tête.

— Je ne suis pas mécontente que nous puissions avoir une petite conversation, toutes les deux.

S'emparant d'un coupe-papier, elle s'en frappa la paume.

— En effet, je tenais à vous parler franchement.

Les sourcils froncés, la jeune fille attendit la suite. Où sa belle-mère voulait-elle donc en venir ?

— Sachez tout d'abord que votre père et moi avons pris l'habitude d'être seuls. Nous nous suffisons l'un à l'autre.

Après une pause, Rose lança :

— Vous comprenez ce que je veux dire ?

— Je suis navrée, mais... non, je ne comprends pas.

— Eh bien, vous êtes loin d'être aussi intelligente que votre père le prétend ! fit la nouvelle comtesse avec mépris.

D'un geste brusque, elle jeta le coupe-papier sur la table où s'empilaient les journaux.

— Puisqu'il faut tout vous expliquer, sachez que nous n'avons pas besoin d'un tiers entre nous.

— Un tiers...

La jeune fille retint sa respiration.

— Moi ?

— Vous, évidemment ! Vous avez déjà dix-neuf ans, si vous attendez trop pour vous marier, vous resterez célibataire. Or je n'ai aucune envie de devoir supporter la présence d'une vieille fille sous mon toit.

— Une vieille fille de dix-neuf ans !

— Les années passent vite.

Suffoquée, Laura murmura :

— Au moins, je sais à quoi m'en tenir.

Croisant les bras, la nouvelle comtesse la toisa sans la moindre aménité.

— Je suis désormais la maîtresse des Ifs. Une autre femme du même rang sous *mon* toit ? Impossible... Par conséquent, il faut que je sois débar...

Elle s'interrompit brusquement. Mais Laura avait aisément deviné la suite : *il faut que je sois débarrassée de vous* .

— Par conséquent, reprit sa belle-mère sans la moindre confusion, il vous faut un mari dans les plus brefs délais. Si vous n'êtes pas capable de le trouver seule, je m'en chargerai.

Très choquée, la jeune fille balbutia :

— Mais..., mais je n'ai aucune envie d'épouser le premier venu. Le jour où je me marierai, ce sera par amour. Pas pour complaire à... à une femme dont j'ignorais l'existence jusqu'à hier.

Rose crispa les poings.

— Insolente !

Laura réussit à lui tenir tête.

— De toute manière, mes parents m'ont toujours dit que je ferais un mariage d'amour.

— Les mariages arrangés sont les plus réussis. Votre père est tout à fait de mon avis sur ce sujet. Comme sur beaucoup d'autres, d'ailleurs, ajouta la nouvelle comtesse avec satisfaction.

La jeune fille réussit à garder son calme.

— Cette discussion ne peut mener à rien. Permettez, madame, que je me retire.

Sur ces mots, elle sortit, tandis que le rire grinçant de sa belle-mère retentissait derrière elle.

Encore très secouée par cette discussion, Laura monta dans sa chambre et revêtit son amazone.

Elle avait besoin de solitude pour réfléchir. Et pour cela, où serait-elle mieux qu'en pleine campagne, à cheval ?

Dès qu'elle arriva aux écuries, Charlie, le vieux cocher, sortit d'un box.

— Mademoiselle Laura ! Ça fait plaisir de vous revoir.

La jeune fille répondit à son sourire.

— Moi aussi, je suis heureuse de vous revoir, Charlie.

— Kamichi s'est ennuyé de vous.

— Comme je me suis ennuyée de lui.

— Heureusement qu'il a pu être monté tous les jours par Jack, le jeune groom. Sinon il serait devenu intenable. Il a besoin d'exercice. Et pour ça, quoi de mieux, je vous le demande, que de grands galops à travers champs ?

Laura réussit de nouveau à sourire. Un sourire un peu tremblé, cette fois. Puis elle se dirigea vers le box de son cheval préféré.

La tête de Kamichi apparut. En reconnaissant la jeune fille, il hennit doucement, tout en secouant sa crinière sombre.

— Tu vois, je suis revenue, lui dit Laura en le caressant.

Elle remarqua, à côté de Kamichi, une jolie jument grise.

— Une nouvelle acquisition ? demanda-t-elle à Charlie qui l'avait suivie.

— C'est Flora, la jument de milady, mademoiselle Laura. Remarquez, ce n'est pas que milady vienne souvent la monter... Si Jack n'était pas là pour lui donner un peu d'exercice, cette pauvre Flora ne sortirait guère.

Charlie laissa échapper un petit rire.

— Kamichi s'entend si bien avec elle que je leur ai donné des box voisins.

Laura caressa de nouveau son cheval.

— Je te comprends, mon Kamichi. Cette petite jument est bien jolie... mais c'est toi que je préfère.

Le grand bai frotta sa tête contre l'épaule de la jeune fille.

— Il a l'air content de vous voir, remarqua le cocher.

Il hocha la tête.

— J'espère que vous allez recommencer à monter tous les matins, comme autrefois. Ça poussera peut-être milord à vous imiter.

— Mon père ne monte plus régulièrement ?

— On le voit de moins en moins souvent. Il n'a pas le temps. Ce qui est bien dommage, car milord est un bon cavalier. Voyez, il devait se

rendre chez le lord-lieutenant aujourd'hui. Eh bien, au heu de demander qu'on lui selle un cheval, il a préféré qu'on attelle le phaéton.

— Qu'a-t-il bien pu se passer pour qu'il abandonne l'équitation ?

Laura trouvait cela très bizarre. Prise d'un soudain soupçon, elle demanda :

— Il n'aurait pas fait de mauvaise chute, par hasard ?

— Pas à ma connaissance. Mais comme la nouvelle milady n'a pas l'air rassuré une fois en selle, et comme ça ne doit pas amuser milord de sortir seul....

Laura était désolée que son père ait plus ou moins renoncé à son sport favori.

— J'espère qu'il m'accompagnera, comme autrefois.

Avec nostalgie, elle se remémora les longues promenades qu'ils faisaient tous les trois, quand sa mère était encore de ce monde...

« Et maintenant, c'est une autre qui a pris sa place dans le cœur de mon père, pensa-t-elle, presque au bord des larmes. Une femme antipathique qui m'a déjà déclaré la guerre... Comme tout a changé en peu de temps ! »

La voix de Charlie la ramena à l'instant présent.

— Quel cheval allez-vous monter, mademoiselle Laura ?

— Kamichi, bien sûr.

— Jack ! appela Charlie. Pouvez-vous seller Kamichi pour Mlle Laura ?

Un groom d'une vingtaine d'années sortit de la sellerie.

— Tout de suite, monsieur Charlie. Bonjour, mademoiselle Laura.

— Bonjour, Jack. Il paraît que vous avez régulièrement sorti mon cheval ?

— Il fallait bien le faire galoper un peu.

À l'autre bout de la cour, un grand étalon noir se mit à donner des coups de pied dans la porte de son box.

— Hercule s'énerve, remarqua la jeune fille. Ce qui se comprend si mon père ne le monte pas aussi souvent qu'avant.

— Aussi souvent ? s'exclama Jack qui était moins diplomate que Charlie. Vous pouvez dire jamais.

A ce moment-là arriva, sous le porche qui donnait accès aux écuries, un étalon peut-être plus noir encore que celui du comte de Melville. Son cavalier avait mis pied à terre et le tenait par la bride, tandis que le cheval piaffait avec nervosité.

Laura admira à la fois la beauté de l'animal et la prestance du cavalier dont les cheveux sombres volaient dans la brise.

Il s'approcha du petit groupe formé par Laura, Charlie et Jack.

— Excusez-moi, dit-il d'une voix bien timbrée. Mon cheval a perdu un fer et, comme j'étais à deux pas d'ici, je me suis dit que vous pourriez

peut-être m'aider.

Il souriait et ses yeux d'un bleu des mers du Sud étincelaient dans son visage hâlé.

« Je n'ai jamais vu un aussi bel homme de ma vie, pensa Laura, déjà subjuguée. Mais où ai-je déjà vu des yeux pareils ? »

— Quel pied, milord ? demanda Charlie.

— L'antérieur gauche.

Le cocher se baissa pour soulever le pied de l'étalon. Après l'avoir examiné, il hocha la tête.

— Eh bien, je crois que nous allons pouvoir vous aider, milord.

Laura fronça les sourcils. Milord ? Qui appelait-on ainsi dans la région - à part son père ?

L'homme aux yeux bleus la regardait. Et lui aussi fronçait les sourcils.

— Laura ? interrogea-t-il enfin. C'est vous ? C'est bien vous ?

Lorsqu'elle le reconnut à son tour, elle laissa échapper une joyeuse exclamation.

— Christopher !

La prenant par la taille, il l'embrassa sans façon sur les deux joues.

— Eh bien, vous avez grandi ! La dernière fois que je vous ai vue, vous n'étiez pas plus haute que trois pommes.

— N'exagérons rien, fit-elle, feignant d'être vexée. J'avais déjà au moins douze ans.

Il éclata de rire.

— Quel grand âge ! Et maintenant ?

— Dix-neuf.

— Moi, j'en ai déjà vingt-huit.

En hochant la tête, il murmura :

— Comme le temps passe vite !

— Je suis très triste pour vous, Christopher. J'ai appris que vous aviez récemment perdu votre père. Je suis navrée...

Le visage du séduisant cavalier s'assombrit.

— Oui, mon père est mort alors que je me trouvais aux Indes. Il m'a été, bien entendu, impossible de revenir à temps pour les obsèques. Je le savais malade, mais je n'aurais jamais pu imaginer que son état allait s'aggraver aussi vite.

— Comme c'est triste !

Il soupira.

— C'est la vie... La roue tourne.

Il prit les mains de la jeune fille.

— Mais vous aussi avez perdu récemment votre mère ?

— Il y a presque un an.

— J'étais déjà dans l'armée des Indes... Pauvre petite Laura !

Il la regardait avec tant de douceur, tant de chaleur que les larmes

lui picotèrent les yeux. Elle s'efforça de se reprendre.

— Et vous êtes donc désormais le nouveau marquis de Hampton ? Je comprends pourquoi Charlie vous appelait milord...

Le cocher avait déjà trouvé un fer de la taille adéquate.

— Maintenant, il me faudrait quelques pointes.

Il alla attacher la monture du marquis à un anneau en fonte.

— Jack, venez m'aider !

Le groom maintint le pied de l'étalon pendant que Charlie fixait adroitement le fer à l'aide de quelques pointes.

Le nouveau comte sourit à la jeune fille.

— Je suis vraiment heureux de vous revoir, après tout ce temps. J'ai appris que vous étiez à l'étranger...

— Mon père m'a envoyée à Paris tout de suite après la mort de ma mère.

— Quand êtes-vous revenue ?

— Hier.

Pendant que Charlie vérifiait son travail, Jack, qui était allé seller Kamichi, le sortit du box et l'amena à la jeune fille.

— Joli cheval, remarqua le marquis en hochant la tête d'un air appréciateur.

— Je suis bien contente de le retrouver.

— Vous ne montiez pas à cheval à Paris ? Les élégantes promenades au petit trot du Bois de Boulogne...

Elle ne put s'empêcher de rire.

— Elles valent celles que l'on peut faire à Londres, à Hyde Park. Mais honnêtement, peut-on comparer cela aux grands galops à bride abattue à travers la campagne ?

— Oh, non !

— Depuis quand êtes-vous de retour à Hampton, Christopher ?

— Depuis à peine quelques semaines. Mais je ne me suis guère manifesté dans le voisinage. J'avais trop à faire. Le domaine est dans un état lamentable.

— Est-ce possible ?

— Hélas ! Mon père était trop fatigué pour s'occuper de quoi que ce soit.

Il baissa la voix.

— De toute manière, il ne possédait plus les capitaux nécessaires pour restaurer le château. Le donjon est en train de s'écrouler.

— Quel dommage ! De loin, il a encore fière allure...

— Pas de près, croyez-moi.

— Qu'allez-vous faire ?

— Tout remettre en état. Mon oncle Keath, qui était également mon parrain, a eu la bonne idée de me léguer toute sa fortune. Si Hampton retrouve un jour sa splendeur d'antan, ce sera bien grâce à lui.

— Cela doit être passionnant de rénover cette vieille bâtisse.
— Certaines parties sont plus récentes. Le donjon date du XIII^e siècle et les tours du XVI^e. Quant aux ailes plus récentes, elles ont été construites au XVIII^e.

— Et l'ensemble constitue un lieu enchanteur.

— Je suis bien de votre avis.

— J'aimerais beaucoup revoir cette vieille demeure.

À peine avait-elle prononcé ces mots qu'elle rougit.

« J'ai l'air de vouloir m'imposer », se dit-elle, embarrassée d'avoir parlé sans réfléchir.

— N'hésitez pas à venir me rendre visite, dit le nouveau marquis avec simplicité. Je serais ravi d'avoir un avis féminin éclairé pour les aménagements intérieurs.

Le premier instant de gêne passé, Laura avait déjà retrouvé son humour

— Un avis éclairé ? Ne vous avancez pas trop.

— Je suis sûr que vous tenez de votre mère. Elle avait arrangé le manoir si joliment !

— C'est vrai, fit la jeune fille avec émotion.

Son expression durcit. Car les quelques changements dus à sa belle-mère n'avaient pas été une amélioration, loin de là !

— Et après avoir fait un long séjour à Paris, la capitale du bon goût, vous devez savoir mieux que quiconque marier les styles et les couleurs, reprit le marquis.

— La décoration m'a toujours passionnée, et cela me plairait beaucoup de vous donner quelques conseils... que vous ne serez nullement obligé de suivre s'ils ne vous plaisent pas.

Il éclata de rire.

— Vous ne vous vexerez pas ?

— Je ne suis pas si bête.

Sur ces entrefaites, Charlie amena l'étalon noir. ;

— Et voilà, milord ! Je ne prétends pas que ça va durer des semaines, mais ça devrait au moins vous permettre de remonter à cheval et d'aller jusque chez le maréchal-ferrant de Lucksham.

— Comment vous remercier ?

— Ne me remerciez pas, milord. J'ai été heureux de vous rendre ce petit service.

Le marquis se remit en selle.

— À bientôt, Laura. Je me rends compte que vous venez à peine d'arriver et je m'en voudrais de vous bousculer. Mais dès que vous aurez un peu de temps libre, vous n'oublierez pas de venir me voir ? Promis ?

Elle lui adressa un lumineux sourire.

— Promis.

Elle le suivit des yeux tandis qu'il s'éloignait au petit trot.
— C'est quelqu'un de bien, le jeune marquis, déclara Charlie avec conviction.

La jeune fille était entièrement de son avis.

Le ciel était bleu, les oiseaux chantaient, et une brise tiède agitait doucement les feuilles. En galopant le long d'un sentier herbeux qui menait à la forêt, Laura respirait à pleins poumons.

« Quel dommage que maman ne soit plus avec moi pour voir tout cela. Elle qui aimait tant la campagne ! »

Arrivée à une croisée des chemins, elle rassembla ses rênes.

« Si j'allais par là, j'arriverais très vite au château de Hampton », pensa-t-elle.

Bien entendu, elle n'avait aucune intention d'aller immédiatement rendre visite au marquis - d'autant plus qu'il devait être en ce moment chez le maréchal-ferrant. Mais elle pouvait au moins monter sur la colline d'où l'on avait une si belle vue sur le château.

Elle ne tarda pas à atteindre le sommet de la hauteur qui dominait la superbe propriété des Hampton.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle tout haut.

Jamais elle n'aurait pu imaginer que le château se trouvait dans un état aussi lamentable. Christopher lui avait parlé du donjon... En effet, les mâchicoulis de cette tour massive qui semblait défier les années s'étaient à moitié effondrés.

« C'est pire que tout ce que j'imaginais. »

Elle se revit jouant au *Roi Arthur* dans ce donjon, avec les enfants que la défunte marquise avait invités au goûter d'anniversaire d'Ellis, son fils cadet.

« Cela devait déjà être dangereux d'aller là-haut. Des pierres auraient pu se détacher et nous tuer. »

Christopher ne partageait pas leurs jeux, bien sûr. Il était beaucoup trop âgé pour cela.

Autant Laura s'était toujours sentie proche de Christopher, autant elle se méfiait d'Ellis. Elle se souvenait très bien que, dans ce jeu du *Roi Arthur*, elle avait refusé d'être Geneviève car Ellis voulait être Lancelot, l'amant courtois de la belle Geneviève.

Elle n'avait que douze ans... mais elle craignait déjà que ce grand garçon de quatorze ans ne cherche à l'embrasser dans un recoin sombre de la tour.

« Avec son regard sournois, Ellis me semblait capable de tout ! menteur, tricheur, capricieux... J'espère qu'il s'est assagi maintenant. »

Elle se souvenait que ses parents avaient un jour, devant elle, parlé à mots couverts du fils cadet du marquis. Selon eux, après s'être fait renvoyer d'Oxford, Ellis s'était installé dans l'hôtel particulier familial,

à Londres. Il y menait une vie dissolue, sans cesser de s'afficher avec des danseuses ou des actrices.

Au lieu de le remettre dans le droit chemin, son père s'amusait de ses frasques.

— Il ira loin, il est précoce, assurait-il.

Ellis gagnait souvent aux cartes ou aux courses de chevaux. C'était pour son père une autre source de fierté, mais d'autres personnes n'avaient pas de mots assez durs pour stigmatiser le jeune débauché.

La jeune fille n'avait pas oublié ce matin pluvieux où elle s'était installée dans la bibliothèque pour lire tranquillement. Assise sur le tapis, derrière le grand canapé, elle s'était plongée avec délice dans la lecture d'un roman passionnant où il était question d'espionnage, de meurtres et d'amours illicites, quand elle avait entendu la porte s'ouvrir.

Son père était entré en compagnie du lord-lieutenant.

Espérant que les deux hommes ne s'attarderaient pas, Laura n'avait pas manifesté sa présence. Elle s'était toujours sentie une intruse dans la bibliothèque, que son père avait tendance à considérer comme son domaine particulier.

— Ce garçon est devenu un véritable problème, avait soudain déclaré le lord-lieutenant. Il n'a aucun sens des responsabilités.

— Il aurait besoin d'être sévèrement repris en main.

— Je crains qu'il ne soit trop tard pour cela. De toute manière, son père est gravement malade, son frère aîné à l'étranger...

Laura avait alors compris qu'ils parlaient d'Ellis.

— Il paraît que l'une des danseuses d'un théâtre... assez dénudé serait enceinte de ses œuvres.

— Seigneur !

— Elle est capable de le faire chanter. Imaginez le scandale si les journaux s'emparent de l'affaire ?

Le père de Laura avait soupiré.

— Pour éviter de voir son nom traîné dans la boue, le vieux marquis paiera. N'est-ce pas lamentable ? Pendant que l'aîné se conduit de manière héroïque à l'armée, le cadet est en train de le ruiner.

— Oui, c'est désolant... Malheureusement, le marquis est trop malade pour faire entendre raison à cette tête brûlée.

— Tout ce que nous pouvons espérer, c'est que, le jour où Christopher héritera du domaine et du titre, il coupera les vivres à son jeune frère. Une fois qu'il se verra privé de revenus, Ellis reprendra peut-être ses esprits.

Tout en contemplant le château d'un air rêveur, Laura réfléchissait.

D'après Christopher, le défunt marquis ne possédait pas les fonds nécessaires à la rénovation de cette superbe bâtisse. Pourtant, elle

l'avait toujours cru riche.

« Serait-il possible que, petit à petit, Ellis ait ruiné son père ? » se demanda-t-elle.

Grâce au ciel, Christopher, qui avait hérité d'une belle fortune, allait pouvoir remettre Hampton en état.

« Ce n'est pas seulement le château, mais tout le domaine, pensa encore la jeune fille. Je me souviens combien les fermiers se plaignaient. »

Quand elle se décida enfin à prendre le chemin du retour, le soleil était déjà haut dans le ciel. Craignant d'arriver en retard pour déjeuner, elle mit Kamichi au galop.

— Avez-vous fait une bonne promenade, mademoiselle Laura ? demanda Charlie quand elle regagna les écuries.

— Excellente, merci. Kamichi est en pleine forme.

Avec émotion, elle ajouta :

— Et comme la campagne est belle en ce début juin!

— Nos prés et nos bois ont dû vous manquer quand vous étiez à Paris.

— Ô combien !

Elle se laissa glisser en bas de sa selle.

— Si cela ne vous ennuie pas, Charlie, je vous laisse vous occuper de Kamichi. Le gong annonçant le déjeuner va résonner d'un instant à l'autre.

Le vieux cocher s'esclaffa.

— Et vous vous êtes attardée en forêt. Comme d'habitude !

La jeune fille courut jusqu'au manoir. Elle gravit l'escalier quatre à quatre, et après avoir ôté son amazone, se lava les mains et se donna un coup de peigne avant de revêtir une jupe en drap bleu pâle et une blouse en fine mousseline ornée de petits plis brodés.

Elle était en train d'en boutonner les poignets mousquetaire quand le gong résonna.

« Je suis prête, se dit-elle avec satisfaction, tout en vérifiant sa tenue dans la grande psyché. Juste à temps ! »

Au moment où elle arrivait dans le hall, sa belle-mère apparut.

— Peut-on savoir où vous étiez passée ce matin ? lança-t-elle d'un ton sec. Mademoiselle disparaît, sans même prendre la peine de dire si elle reviendra déjeuner ou pas.

— Bah ! Il m'arrive souvent de rentrer en retard. C'est sans importance.

Le visage de la nouvelle comtesse devint presque violet.

— Sans... sans importance ! Par exemple !

— Mme Bailey me donne un sandwich et un fruit quand j'arrive après l'heure du repas.

— En voilà, des manières ! Apprenez, mademoiselle, que *ma* cuisinière n'est pas à votre disposition.

Jugeant plus sage de ne pas donner de motifs supplémentaires de colère à sa belle-mère, Laura préféra ne pas répondre.

— La simple courtoisie voudrait que vous preniez la peine de me prévenir, si par hasard vous n'aviez pas l'intention de déjeuner avec nous, reprit la nouvelle comtesse d'un ton aigre. Votre père a déjà suffisamment de soucis avec le personnel. Plusieurs domestiques sont partis, et je ne voudrais pas que Mme Bailey décide de rendre son tablier à cause de vous.

— À cause de moi ? Vous voulez rire ?

— Insolente !

Laura soupira.

« J'ai eu tort de répliquer. La meilleure méthode en face de cette femme qui semble décidée à me trouver toujours en tort ? Le silence... À moins que je ne réussisse à lui dire, tout en souriant d'un air hypocrite : *Oui, ma chère belle-mère, vous avez entièrement raison, ma chère belle-mère ...* »

La nouvelle comtesse lui adressa un coup d'œil méfiant.

— J'aimerais bien savoir ce qui vous amuse.

— Moi ? Oh, rien, ma chère belle-mère !

Cette dernière fronça les sourcils.

— Ne vous moquez pas de moi, s'il vous plaît. Il pourrait vous en cuire.

« Décidément, les hostilités sont ouvertes! » pensa la jeune fille.

Le comte, qui se trouvait déjà dans la salle à manger, adossé à une desserte, parut heureux de les voir ensemble.

— Vous êtes en train de faire connaissance ?

Au lieu de répondre à sa question, Laura demanda :

— Je croyais que vous deviez voir le lord-lieutenant.

— Moi aussi... mais il n'était pas chez lui.

— Comment est-ce possible ? s'écria Rose.

— En réalité, c'est demain que nous avons rendez-vous. Je l'avais pourtant bien noté, mais je me suis trompé de jour.

Sa femme laissa échapper un petit rire de gorge.

— Mon chéri, vous ne savez plus ce que vous faites. L'amour vous trouble l'esprit.

Leur évidente complicité mit Laura mal à l'aise.

« Je n'ai rien à faire ici entre eux. En tiers, comme l'a dit ma belle-mère. »

En silence, sans lever les yeux, elle mangea un peu de pâté en croûte, tandis que sa belle-mère décrivait en grand détail ce que serait la fête de village qu'elle aidait à organiser.

Profitant d'une seconde où elle reprenait sa respiration, le comte demanda à sa fille :

— Tu as monté Kamichi ce matin ?

— Oui. J'étais contente de le retrouver. Lui aussi, je crois. Et savez-vous qui j'ai vu aux écuries ? Le marquis de Hampton.

Le comte hocha la tête.

— J'ai appris qu'il était de retour mais je n'ai pas eu le temps d'aller le saluer. Tu es donc allée au château de Hampton ?

— Non. Christopher avait perdu un fer tout près d'ici, et il est venu demander à Charlie s'il pouvait l'aider. Ce qui a été le cas.

— Quand il s'agit de chevaux, Charlie trouve toujours une solution.

Après avoir bu une gorgée de vin, le comte fit à mi-voix, comme pour lui-même :

— Je me demande ce que devient Ellis. Le nouveau marquis a-t-il mentionné son frère ?

— Non. Il m'a surtout parlé de ses projets de restauration du château.

— Avec quel argent ? Ce mauvais sujet d'Ellis a gaspillé la fortune familiale sur les tapis verts... et avec des croqueuses de diamants.

— Christopher m'a dit avoir hérité de son oncle Keath.

Le comte hocha la tête.

— Keath de Hampton ? Un membre du Parlement très influent. Et, parallèlement, un vieux monsieur richissime... Christopher a eu de la chance. Sans cet argent, il lui aurait été probablement impossible de remettre le domaine en état.

— Il a beaucoup de projets et m'a demandé de lui donner des idées de décoration.

Sa belle-mère haussa les épaules.

— Pffff ! S'il a besoin de conseils de ce genre, c'est à moi qu'il devrait s'adresser. Je suis très douée pour tout ce qui concerne la maison. D'ailleurs, ceux qui ont vu le manoir depuis que j'y ai apporté quelques changements se sont extasiés sur mon bon goût. Et ce n'est qu'un début !

Fidèle à la promesse qu'elle s'était faite, Laura demeura silencieuse. Mais elle n'en pensait pas moins !

« Son bon goût ! Seigneur, que ne faut-il pas entendre ? Je suis sûre que mes amis parisiens trouveraient lamentables toutes les modifications qu'elle a faites ici. »

La voix soudain suraiguë de sa belle-mère la fit sursauter.

— Laura ! Mais vous ne m'écoutez pas ?

— Excusez-moi, madame.

— Je disais que votre chambre était beaucoup trop grande pour vous. J'ai l'intention de la transformer en chambre d'amis.

Horriifiée, la jeune fille balbutia :

— Et... et moi ? Où irais-je ?

— Au second étage, dans la petite mansarde bleue. Elle est très jolie.

— Ce... ce n'est pas possible !

— Ma décision est prise.

— Le jour où j'ai eu l'âge de quitter la nursery, à sept ans, ma mère m'a dit que cette chambre serait désormais la mienne, protesta Laura.

Visiblement agacée, Rose s'exclama :

— Écoutez, vous n'avez plus sept ans. Montrez-vous un peu raisonnable.

La jeune fille chercha désespérément une objection et crut en avoir enfin trouvé une :

— La mansarde bleue ne dispose pas de salle de bains.

— La belle affaire ! Vous disposerez d'une table de toilette. Et vous n'aurez qu'à utiliser la salle de bains qui se trouve au fond du couloir.

— Mais... mais c'est celle des domestiques, protesta faiblement Laura.

Faisant mine de ne rien voir ni entendre, le comte reprit un peu plus de sauté d'agneau. Elle lui adressa à un coup d'œil désespéré.

— Père...

Sans la regarder, il déclara :

— Je t'en prie, Laura, ne fais pas de drame à propos de rien. Nous devons prochainement recevoir des gens importants. Tu devrais comprendre qu'il est, bien entendu, hors de question de les mettre dans la mansarde bleue. Ta belle-mère a l'intention de rénover toutes les chambres du premier étage, et même si les ouvriers font diligence, celles-ci ne seront jamais prêtes à temps.

Ainsi, son père prenait le parti de celle qu'il avait épousée. Cette femme que Laura détestait de plus en plus.

— Honnêtement, reprit-il, ce n'est pas un gros sacrifice qui t'est demandé. Tu peux aller t'installer au second étage pendant quelques mois. Puis tu n'auras que l'embarras du choix parmi les chambres qui auront été remises au goût du jour.

« Elles seront toutes plus horribles les unes que les autres », eut envie de crier la jeune fille.

Sa colère était déjà tombée. L'appétit coupé, elle avait surtout envie de pleurer.

— Excusez-moi, murmura-t-elle en se levant.

Son père eut un geste las.

— Comme tu veux. J'estime cependant que tu fais beaucoup d'histoires pour pas grand-chose.

Au lieu de monter dans la chambre qu'elle avait toujours considérée comme la sienne et qu'elle allait devoir abandonner, Laura alla se réfugier dans la roseraie.

Elle s'assit près de la fontaine en marbre, une copie de celle que la reine Victoria avait fait installer à Osborne, sa résidence d'été de l'île de Wight. Elle représentait un jeune garçon et un cygne sous plusieurs jets d'eau qui retombaient en pluie dans le bassin.

D'un geste brusque, la jeune fille s'essuya les yeux.

« Je ne veux pas pleurer, se dit-elle. Ma belle-mère n'en serait que

trop contente ! »

Elle s'efforça de penser à autre chose qu'à son éviction de sa chambre. Et un léger sourire lui vint aux lèvres quand, de nouveau, le beau visage du marquis s'imposa à elle.

« Si j'avais croisé Christopher dans la rue, jamais je ne l'aurais reconnu. Comme il est séduisant... »

Elle s'en voulut de rêver ainsi.

« Je ne vais pas me conduire comme ces débutantes stupides qui songent au mariage dès qu'elles voient un bel homme. Si, en plus, il est doté d'un beau titre, elles perdent complètement la raison. Christopher est mon ami de toujours, je ne dois pas le considérer autrement. »

Par ailleurs, ils se sentaient forcément un peu plus proches depuis que Christopher avait perdu son père, et elle sa mère.

De nouveau, les larmes menacèrent.

« Par moments, je me demande si je n'ai pas aussi perdu mon père. Il a tellement changé ! Il me traite avec tant de froideur que je le reconnais à peine. »

Elle sursauta en entendant quelqu'un toussoter. Levant les yeux, elle vit le majordome à quelques pas.

— Excusez-moi, mademoiselle Laura. On vient de me dire que je devais transférer tout ce qui vous appartient dans la mansarde bleue.

Cette décision ne semblait guère lui plaire. Laura devina qu'elle avait là un allié... et sa belle-mère un ennemi.

— Voulez-vous surveiller les domestiques qui se chargeront de ce déménagement ? reprit-il.

— Non, Newman. Nanny s'en chargera.

— Très bien, mademoiselle.

En soupirant, il s'éloigna.

La jeune fille resta longtemps près de la fontaine avant de se décider à regagner le manoir.

Un phaéton tout neuf attendait devant le perron. De loin, elle vit sa belle-mère s'y installer.

« Elle part seule ? Parfait ! »

Cela signifiait que le comte était seul. Et qu'elle allait enfin pouvoir s'entretenir avec lui.

Chacun savait, lorsque la porte de la bibliothèque était close, que le comte de Melville ne souhaitait pas être dérangé. Cette fois, elle était entrouverte, aussi Laura n'hésita pas à frapper.

— Oui, entrez.

Le comte, qui était en train d'écrire, leva la tête.

— Ah, c'est toi, Laura ?

— Père, nous n'avons pas eu le temps de parler tranquillement depuis mon retour.

— Comme tu le vois, je suis occupé, ma chère enfant, fit-il avec une pointe d'agacement.

Voyant le visage de la jeune fille s'assombrir, il demanda plus doucement :

— Est-ce si urgent que cela ?

— Pour moi, oui.

Il posa sa plume.

— Assieds-toi, ma chère enfant. J'ai beaucoup à faire, mais je peux quand même te consacrer cinq minutes.

Après avoir pris place en face de lui, la jeune fille déclara :

— Je suis résignée à aller m'installer dans la mansarde bleue.

— Te voilà enfin devenue raisonnable. Vois-tu, ta belle-mère essaie de mettre le manoir au goût du jour. Elle se donne beaucoup de mal pour cela.

Laura haussa les épaules.

— Elle cherche surtout à détruire ce que maman avait fait.

— Pas du tout. Les temps changent, il faut moderniser ces vieilles demeures. Selon ta belle-mère, la position d'un homme se devine à l'ambiance dans laquelle il vit. Jusqu'à présent, j'avoue que de tels détails me laissaient froid. Je me rends compte maintenant que la couleur d'un mur, le choix d'un tableau ou le drapé d'un rideau en dévoilent beaucoup sur une personnalité.

Si Laura demeura silencieuse, elle n'en pensait pas moins. Les Lamont qui, eux, étaient des gens de goût, auraient bien ri en voyant les piètres tentatives de décoration de la seconde femme du comte de Melville !

— Une fois que les rénovations seront terminées, tu auras une chambre de princesse, reprit ce dernier.

— Merci, père, fit la jeune fille du bout des lèvres.

— La vieille nursery n'a pas été utilisée depuis que tu l'as quittée. Si ta

belle-mère a des enfants, il faudra la rénover.

Stupéfaite, Laura ouvrit la bouche, la referma, la rouvrit encore...

— Des... des enfants ? s'exclama-t-elle avec stupeur.

— Pourquoi sembles-tu aussi étonnée ?

— Parce que... euh, parce que jamais je n'aurais pensé que ma belle-mère s'y intéressait, répondit-elle d'un trait, sans réfléchir. Et puis, elle est bien trop âgée.

— Tu en dis, des sottises ! Ta belle-mère est une femme encore jeune. Quant à moi, je rêve d'avoir un fils à qui transmettre mon titre, ainsi que le manoir et le domaine.

Médusée, Laura ne sut que dire. Elle avait toujours pensé qu'un jour - un jour très lointain - les Ifs seraient à elle.

Et voilà que son père lui parlait de l'éventuelle naissance d'un garçon ? Le fils de cette horrible Rose la dépouillerait de son héritage ? Elle retrouva enfin sa voix.

— Et... et moi ?

— Il faut que tu sois préparée à ce que ton demi-frère hérite de tout ce que je possède.

— Je trouve cela très injuste.

— C'est la loi.

— Je suis l'aînée et...

— Cela ne signifie rien. Tu n'es qu'une fille et un garçon passera toujours avant toi.

Avec une pointe de dédain, le comte ajouta :

— De toute manière, une femme serait totalement incapable d'administrer un domaine comme celui-ci.

L'avenir parut soudain bien sombre à la jeune fille.

— De quoi vivrai-je ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Ne t'inquiète pas pour cela : ton demi-frère veillera à ce que tu reçoives une petite pension.

Laura eut un rire sans joie.

— Un demi-frère qui n'existe pas encore !

Elle se tordit les mains.

— Mon Dieu ! Que vais-je devenir ?

— Sois raisonnable, Laura. Cette discussion n'a aucun sens. Tu sais bien que tu n'auras jamais de soucis à te faire pour le lendemain.

— Comment pouvez-vous dire cela quand vous venez de m'annoncer que... que si votre seconde femme a un fils, je ne compterai plus ?

— Ma chère enfant, tu auras bientôt vingt ans. Ta belle-mère a raison quand elle dit qu'à ton âge, tu devrais être mariée depuis longtemps. Il appartiendra à ton futur époux de veiller à ce que tu ne manques de rien. C'est lui qui sera responsable de ton bien-être.

— Je n'ai aucune envie de me marier.

— Pas de caprices, s'il te plaît.

Comme son père était devenu dur ! Par moments, elle le reconnaissait à peine. Sa lèvre inférieure se mit à trembler.

— Oh, tu ne vas pas te mettre à pleurnicher ! s'écria le comte avec irritation.

La jeune fille réussit à ravalier ses larmes.

— Je n'ai pas encore rencontré l'homme de ma vie. Or, maman m'a souvent répété qu'un mariage réussi était un mariage d'amour.

Le comte leva les yeux au ciel.

— Voilà qui est nouveau. Comment peux-tu parler ainsi, toi qui as si souvent prétendu d'un air fanfaron que l'amour n'existait pas ? Qu'il s'agissait d'une invention des poètes et des romanciers ?

Laura, qui croyait avoir trouvé un argument imparable, se sentit rougir. Car c'était en effet l'opinion qu'elle avait souvent professée... plutôt par bravade que par conviction.

« Ce que je considérais comme une innocente plaisanterie se retourne maintenant contre moi », pensa-t-elle.

— La passion n'est qu'un feu de paille, décréta son père. Les mariages de raison sont souvent très réussis. Tu peux remercier ta belle-mère. N'a-t-elle pas, en ce moment, la gentillesse de te chercher un prétendant parmi les messieurs de la haute société ?

— Quoi ? s'écria Laura d'une voix étranglée.

— Rose a beaucoup de relations. Parmi celles-ci, elle espère trouver un jeune homme bien sous tous rapports.

Révoltée, Laura s'écria :

— Mon mariage ne regarde que moi. Personne n'a le droit de choisir à ma place celui avec lequel je passerai le reste de ma vie.

— Est-ce ainsi que l'on parle à son père ?

— Je suis désolée, murmura la jeune fille avec confusion. J'aurais dû m'exprimer moins fougueusement.

Le comte la toisa avec sévérité.

« J'ai l'impression de me trouver devant un étranger », pensa Laura avec désespoir.

— De toute manière, n'oublie pas, Laura, que tu es loin d'être majeure et que tu dois obéissance à tes parents.

— Mes parents ! Mais cette femme n'est pas ma mère !

— Premièrement, dit-il d'une voix qui claqua comme un coup de fouet, tu es priée de considérer Rose comme ta mère. Et deuxièmement, sache que je n'ai pas envie d'avoir sous mon toit une vieille fille en puissance.

Laura comprit qu'il avait été influencé par sa belle-mère. Rose ne lui avait-elle pas dit la même chose ?

— Une vieille fille de dix-neuf ans ! répéta-t-elle en levant les yeux au ciel. C'est d'un ridicule achevé ! Je...

— Le sujet est clos, coupa-t-il. Je t'ai dit ce que j'avais à te dire. Je me

rends compte, hélas, que ta belle-mère a raison : tu es très mal élevée et il serait grand temps que tu sois matée.

Il reprit sa plume.

— J'aurai la bonté d'oublier tes manifestations d'agressivité. Et maintenant, laisse-moi, s'il te plaît.

Là-dessus, ignorant la présence de sa fille, il se remit à écrire.

Tête basse, Laura sortit.

Les yeux aveuglés de larmes, elle monta dans sa chambre. Cette conversation avec son père lui avait fait complètement oublier qu'elle avait été priée de déménager... Saisie, elle s'immobilisa sur le seuil de la pièce où elle pensait se réfugier : deux soubrettes, sous les ordres de Nanny, vidaient ses placards.

Un sanglot la secoua.

— Nanny! Mon père ne m'aime plus.

— Chut, mademoiselle Laura ! fit la vieille femme, choquée. Pas devant les domestiques. Venez...

Elle entraîna la jeune fille au bout du couloir et la fit entrer dans un boudoir dont la nouvelle comtesse avait remplacé les rideaux en soie bleu pâle par des draperies en satin rose vif ornées de galons et de pompons argentés.

L'espace d'un instant, Laura oublia son chagrin.

— Quelle horreur!

Elle se remit à pleurer.

— Nanny, c'est terrible !

— Que vous arrive-t-il, mademoiselle Laura ?

— Figurez-vous que, pour se débarrasser de moi, ma belle-mère a décidé que je devais me marier. Mon père vient de m'annoncer qu'elle est en train de me chercher un prétendant.

Nanny lui tapota la main.

— Si votre père a, lui aussi, décidé qu'il était temps que vous convoliez, vous ne pouvez pas dire non.

— Mais, Nanny...

— Quand un père décide quelque chose, une fille aimante doit obéir.

D'un ton où perçait un certain reproche, Nanny enchaîna :

— Où avez-vous donc pris de pareilles idées d'indépendance et d'insoumission, mademoiselle Laura ? À Paris ?

De nouveau, elle lui tapota la main.

— Allons, calmez-vous.

— Je ne veux pas épouser un homme que l'on aura choisi pour moi. Le jour où je me marierai, ce sera par amour.

— Tiens ! Vous n'avez pas toujours dit ça.

« Décidément, personne n'oublie les bêtises qu'il m'est arrivé de proférer », pensa Laura avec confusion.

— Avant de vous mettre dans un état pareil, reprit Nanny, attendez de voir le jeune homme que l'on vous présentera. Qui sait ? Peut-être tomberez-vous amoureuse de lui dès le premier instant ?

Le lendemain matin, après avoir passé - à sa grande surprise - une excellente nuit dans la mansarde bleue, Laura descendit prendre son petit déjeuner.

Elle était un peu moins déprimée que la veille. Et si Nanny avait raison ? Après tout, elle pouvait très bien tomber amoureuse de son prétendant dès le premier instant. Tout était possible...

Des coups de marteau résonnaient au premier étage, et elle vit des ouvriers sortir de son ancienne chambre.

« Ma belle-mère n'aura pas perdu de temps », pensa-t-elle avec amertume.

La salle à manger où l'on prenait les petits déjeuners était déserte. Pendant qu'elle se servait d'œufs brouillés au bacon, le majordome lui apporta une lettre.

— Merci, Newman.

Elle décacheta l'enveloppe en vélin gravée d'une discrète couronne.

Chère Laura,

J'espère que vous n'avez, pas oublié votre promesse de me donner des conseils de décoration. Si vous montez à cheval ce matin, pourquoi ne pousseriez-vous pas jusqu'au château ?

À bientôt,

Christopher de H.

À ce moment-là, la nouvelle comtesse, qui était censée ne pas se lever avant midi, fit son entrée dans la pièce en bâillant.

— Impossible de dormir avec tout ce bruit. Votre père est déjà parti. Il ne pouvait pas supporter ces coups de marteau.

— Et il devait voir le lord-lieutenant.

— Ah, oui, c'est vrai.

À ce moment-là, Rose s'aperçut que Laura avait reçu du courrier.

— Qui vous a écrit ?

« Elle est bien curieuse », pensa la jeune fille.

Ce fut cependant d'un ton égal qu'elle répondit :

— Le marquis de Hampton me demande de passer au château ce matin.

Sa belle-mère pinça les lèvres.

— Tâchez d'être de retour à temps pour le dîner.

— Naturellement.

— Nous attendons un invité : lord Drury, un riche aristocrate qui a perdu tout récemment sa femme et souhaite se remarier.

Laura retint sa respiration. Les choses allaient plus vite qu'elle ne l'aurait imaginé.

— Et... et vous souhaitez que... que j'encourage ce monsieur ?

— Exactement.

— Mais si... s'il ne me plaisait pas ?

— Là n'est pas la question.

— Cela me paraît pourtant très important.

— Pas du tout. C'est vous qui devez plaire à lord Drury, ma chère. Pas le contraire.

La jeune fille demeura silencieuse.

« Je ne peux pas refuser de le rencontrer. D'autant plus que cela ne m'engage à rien. En revanche, personne ne peut m'obliger à l'épouser s'il n'est pas à mon goût. »

Elle s'empressa de terminer son petit déjeuner, tandis que sa belle-mère, d'un air morose, feuilletait les journaux.

Lorsque Laura se leva, Rose examina sa silhouette parfaite avec une moue.

— Ce soir, mettez votre plus jolie robe du soir.

— Bien, madame.

— Possédez-vous une toilette un peu décolletée ?

La jeune fille se sentit rougir en pensant au ravissant modèle de haute couture que Hortense, la fille aînée des Lamont, l'avait poussée à acheter.

— On s'habille simplement pour un dîner à la campagne, déclara-t-elle.

— Auriez-vous le front de me faire la leçon ?

— Je n'oserais pas. Mais ma mère disait toujours que...

— Et moi, je dis que vous devez montrer vos appas à lord Drury. C'est ainsi que l'on séduit les hommes, ma chère.

« Est-ce ainsi que vous avez séduit mon père ? » faillit demander Laura, quelque peu écœurée.

— Je peux compter sur vous pour nous faire honneur ? insista la nouvelle comtesse.

— Vous pouvez, madame.

La jeune fille ne fut pas fâchée de retrouver les écuries. Ici, au moins, elle ressentait une certaine impression de liberté.

« Au manoir, l'atmosphère devient irrespirable. »

— Quel cheval voulez-vous monter ce matin, mademoiselle Laura ? lui demanda Charlie.

— Kamichi, bien sûr.

Il éclata de rire.

— Figurez-vous que je m'en doutais !

Un peu plus tard, tout en mettant sa monture au grand trot, Laura

respira à pleins poumons l'air encore frais du matin.

« Je suis contente d'avoir un but de promenade, se dit-elle. Cela va me changer les idées de revoir le château. »

Au moins, pendant qu'elle s'intéresserait aux travaux de restauration, elle oublierait ce dîner en compagnie d'un prétendant choisi par sa belle-mère. Un certain lord Drury. Un veuf...

La jeune fille se sentit soudain inquiète.

« Et s'il n'était plus de première jeunesse ? S'il avait... au moins quarante ans ? »

Elle tenta de se rassurer. On pouvait devenir veuf à vingt ans comme à soixante-dix. Lady Drury était peut-être morte accidentellement dans la fleur de l'âge.

« Je n'ai pas besoin de me mettre martel en tête à l'avance. Ce soir, je verrai comment est ce monsieur. Et en attendant l'heure du dîner, je vais tâcher de ne pas y penser. »

Elle oublia complètement lord Drury en arrivant au château. Car lorsqu'elle contourna le donjon pour se diriger vers les écuries, Christopher, qui était en train d'examiner les dégâts en compagnie d'un autre homme, l'aperçut et agita la main.

Elle mit sa monture au pas, tandis qu'il se dirigeait vers elle de sa démarche à la fois sportive et racée.

— Bonjour, Laura. Vous êtes en beauté ce matin.

— Merci, murmura-t-elle, en rosissant sous son regard admiratif.

— Je vous laisse mener votre cheval aux écuries. Retrouvons-nous au château, je vous montrerai les plans.

— Avec plaisir. Je ne prétends pas connaître grand-chose à l'architecture, mais j'aimerais connaître vos projets.

— À tout de suite.

Laura se rendit aux écuries, où elle laissa Kamichi aux soins d'un palefrenier. Celui-ci, après l'avoir dessellé, le conduisit dans un box dont le sol était recouvert d'une bonne épaisseur de paille, tandis que Laura montait vers le château par une allée pleine d'ornières.

« Il y a énormément à faire, au château comme dans le parc », pensa-t-elle.

Les pelouses étaient envahies par les orties et les mauvaises herbes. Dans les massifs, les ronces disputaient leur place aux rosiers. Les fontaines ne fonctionnaient plus et elle aperçut deux statues brisées.

D'un pas vif, elle gravit les marches descellées d'un imposant perron encadré par deux lions hiératiques en pierre.

La porte était grande ouverte sur un vaste hall en bien mauvais état, lui aussi. Une puissante odeur de moisi la prit à la gorge. Lorsqu'elle vit les murs suintants d'humidité, elle en comprit la raison.

Guidée par un bruit de voix, elle pénétra dans le premier des grands salons en enfilade. Le marquis et l'homme avec lequel il discutait près

du donjon se trouvaient là, devant les plans étalés sur des tables à tréteaux.

Le marquis se mit en devoir de faire les présentations.

— Laura, voici M. Garnett, l'architecte chargé de la restauration du château. Monsieur Garnett, voici Mlle Laura de Melville.

L'architecte serra la main de la jeune fille.

— Je supposé, mademoiselle, que vous êtes la fille du comte et de la comtesse de Melville ?

Sans attendre la réponse, il poursuivit :

— J'ai été contacté par la comtesse pour effectuer des travaux aux Ifs. Mais je n'ai pas très bien compris ce que souhaitait votre mère, et cela ne s'est pas fait. J'espère qu'elle a trouvé un architecte plus subtil que moi.

En dépit de l'ironie, Laura devina que M. Garnett avait été blessé par le comportement de la seconde femme de son père.

— La comtesse de Melville n'est pas ma mère, mais ma belle-mère, jugea-t-elle bon de déclarer.

— Le comte s'est remarié récemment, ajouta le marquis.

— Ah, je vois ! fit seulement l'architecte, d'un ton qui sous-entendait beaucoup de choses.

Et il se pencha sur les plans.

— Nous avons presque fini, dit le marquis à la jeune fille. Cela ne vous ennuie pas d'attendre cinq minutes ?

— Je vous en prie.

Elle voulut s'asseoir sur un canapé dont la tapisserie partait en lambeaux. Mais quand un nuage de poussière s'en éleva, la faisant éternuer, elle se remit debout d'un bond et s'approcha de l'une des portes-fenêtres qui donnaient sur une terrasse. L'ouvrir ? Impossible: la crémona était rouillée et le bois pourri.

— Le plus important est de réparer les toitures, disait l'architecte. Il pleut dans les greniers, l'eau s'infiltre partout, jusqu'au rez-de-chaussée.

— Il est évident que ces infiltrations représentent la principale cause des dégâts.

— Quelques années de plus et vous n'auriez retrouvé qu'une ruine, affirma l'architecte. Tout est à refaire. Tout !

En désignant la cheminée fendue, il poursuivit :

— Il va falloir la remplacer. Pourquoi pas par une cheminée moderne en marbre ?

Il jeta ensuite un coup d'œil à la porte-fenêtre devant laquelle se tenait la jeune fille.

— Quant aux huisseries, elles sont complètement pourries. Afin de limiter les frais, je suggère que nous remplaçons ces portes-fenêtres par des fenêtres ordinaires.

— Voilà une excellente idée, approuva le marquis.

Sans réfléchir, Laura s'écria :

— Oh, non ! C'est si agréable, l'été, d'avoir les portes-fenêtres ouvertes sur la terrasse et le parc. On peut sortir à sa guise, le soleil entre à flots...

Christopher lui adressa un regard surpris.

— Vous avez entièrement raison.

Encouragée, la jeune fille poursuivit :

— Quant à la cheminée, que je trouve fort belle, j'estime qu'il serait bien dommage de la remplacer. Elle est très ancienne, non ? Et en pierre de Portland, si je ne me trompe ? Un sculpteur sur pierre devrait pouvoir la remettre en état.

— Mais vous avez raison ! reedit le marquis.

L'architecte hocha la tête.

— Ma foi, oui, admit-il sans se froisser. J'avoue que, tout à mes plans de sauvegarde, je laisse un peu de côté l'agrément de vivre. Il faut dire que ce n'est pas tout à fait mon domaine.

— Seule une femme peut voir cela, dit le marquis.

— Ou un artiste, fit l'architecte, tout en déployant le plan du donjon.

Christopher adressa à Laura un sourire qui la fit fondre avant d'ajouter :

— Ou une femme-artiste.

Encouragée par ce compliment, la jeune fille se pencha sur les plans.

— Je vois que vous avez prévu d'installer l'électricité partout, remarqua-t-elle.

— En effet, dit l'architecte. Il faut vivre avec son temps.

— Je suis entièrement de votre avis. Mais pourquoi n'envisagez-vous pas d'équiper électriquement le donjon ?

— Mlle de Melville a raison, dit aussitôt le marquis.

— Tout à fait, reconnut l'architecte après quelques instants de réflexion.

Il ne tarda pas à prendre congé. Un peu gênée, Laura murmura :

— J'espère qu'il n'est pas fâché parce que j'ai donné mon avis.

— Pas du tout. C'est un homme assez intelligent pour reconnaître le bien-fondé de certaines suggestions. Et les vôtres étaient excellentes.

En souriant, il poursuivit :

— Je me souviens que, enfant, vous possédiez déjà un certain sens artistique.

— Moi ? Pourquoi dites-vous cela ? demanda la jeune fille avec stupeur.

— Je me souviens d'avoir vu plusieurs de vos dessins. Vous aviez un talent fou !

— J'aime beaucoup dessiner, c'est vrai. Mais je m'étonne que vous vous en souveniez.

— J'ai une mémoire sélective, fit-il d'un ton léger. Et là où vous étiez concernée, je n'ai rien oublié.

Que répondre à cela ? Laura préféra changer de sujet de conversation.

— Vous avez prévu une restauration complète du château. Tout cela va coûter très cher.

— Je vous ai dit avoir hérité de mon oncle Keath. C'est bien grâce à lui que je peux envisager la rénovation de Hampton. Par la suite, j'envisage d'ouvrir une partie du château au public pour des visites guidées. De nombreux châtelains ont choisi cette solution pour entretenir de vastes bâtisses qui deviennent, à notre époque, de plus en plus difficiles à sauvegarder.

Il soupira.

— Malheureusement, ce projet devra attendre. J'ai trop à faire avec la remise en état du domaine pour songer à contacter les organismes officiels ou les offices de tourisme.

— Voulez-vous que je le fasse pour vous ? proposa spontanément la jeune fille. Je pourrais devenir votre secrétaire.

— Il est certain que cela m'arrangerait beaucoup, admit Christopher. Mais je ne peux pas accepter que vous travailliez pour moi.

— Pourquoi pas ? Je n'ai rien d'autre à faire.

« Et j'évite le plus possible d'être aux Ifs maintenant que j'ai une belle-mère qui me traite en ennemie », ajouta-t-elle intérieurement.

Par ailleurs, si ce lord Drury ne lui plaisait pas et se révélait trop insistant, elle aurait une échappatoire. Mais cela non plus, elle ne pouvait pas l'expliquer au marquis.

Ce dernier réfléchissait.

— Il faudra que je vous verse un salaire...

— Certainement pas ! s'écria-t-elle, choquée. Je serais ravie de vous aider, à une seule condition : que ce soit bénévole.

Voyant le marquis hésiter, elle insista.

— Vous savez, cela me plairait beaucoup de participer à la renaissance du château de Hampton.

Le marquis hésitait toujours.

— Honnêtement, je ne sais que dire. Je m'attendais si peu à une proposition aussi généreuse de votre part...

Après un instant de réflexion, la jeune fille fronça les sourcils.

— Le problème, c'est que mon père risque d'insister pour que j'aie un chaperon. Pourrais-je venir avec Nanny ?

— Non, ne la dérangez pas. D'autant plus que cela vous obligerait à prendre une voiture. En effet, j'imagine mal votre vieille Nanny vous suivant à cheval...

Laura ne put s'empêcher de rire.

— Pauvre Nanny ! En selle sur un pur-sang fougueux...

Il se joignit à son hilarité.

— Je peux imaginer le tableau.

Retrouvant son sérieux, il déclara :

— Mme Osidge, ma femme de charge, vous chaperonnera.

— Parfait ! Quand voulez-vous que je commence ? Maintenant ?

Il se remit à rire.

— Ma foi, cela m'arrangerait bien. Car le travail ne manque pas ! Venez jeter un coup d'œil à tout le courrier en souffrance.

Il l'emmena dans le bureau poussiéreux du défunt marquis. Quand elle vit les piles de lettres non décachetées qui s'amoncelaient sur la table de travail ancienne, Laura poussa de hauts cris.

— Comment se fait-il que vous n'ayez pas touché à cela ?

— Manque de temps, tout simplement, répondit-il brièvement. Depuis mon retour des Indes, j'ai été absolument débordé. Ellis avait eu l'idée saugrenue de renvoyer le régisseur, si bien que plus personne ne s'occupait du domaine.

— Il l'avait renvoyé sans le remplacer ?

— Hélas !

— Pourquoi ?

— Mon frère agit souvent sans réfléchir. Après la mort de mon père et, en attendant mon retour, il a pris quelques initiatives. Initiatives qui, malheureusement, se sont révélées plus catastrophiques les unes que les autres.

— Où est-il en ce moment ?

— À Londres.

Le visage du marquis s'assombrit.

— Je n'ai pas eu le courage d'aller voir dans quel état se trouvait l'hôtel particulier familial.

— Il vous appartient désormais.

— Soit. Mais Ellis s'y est installé et je préfère, pour le moment, me consacrer à la restauration du château. Le reste passera après.

— J'espère qu'il ne va pas vendre des meubles ou des tableaux.

Christopher passa la main sur son front dans un geste las.

— En principe, il n'en a pas le droit, car tous les objets précieux figurent à l'inventaire-des biens que je suis censé transmettre un jour à mes héritiers.

En soupirant, il enchaîna :

— Je le crois cependant capable de tout.

— C'est désolant. Souvent, j'ai regretté de ne pas avoir de frères et sœurs. Mais quand j'entends parler des problèmes que vous avez avec Ellis, je me dis que c'est peut-être aussi bien.

Le marquis retrouva son sourire.

— Alice, ma sœur cadette, n'a jamais causé de soucis à qui que ce soit.

— Elle est mariée, maintenant ?

— Depuis deux ans. Elle vit désormais en Écosse et est très heureuse.

Il secoua la tête.

— Quand je pense que les finances de mon père étaient dans un tel état qu'il n'a même pas pu doter sa fille ! La pauvre Alice en était malade... Je la revois encore pleurer. « Si je n'ai pas de dot, personne ne voudra m'épouser », disait-elle. Heureusement, le jeune duc de Kilkgrow est tombé follement amoureux d'elle. Il se moquait bien du fait qu'elle ait une dot ou pas.

Il adressa un sourire à la jeune fille avant d'ajouter :

— Vous avez de la chance de n'avoir aucun problème matériel. Ne serez-vous pas la seule héritière de votre père ?

Laura se mordit la lèvre inférieure presque au sang. Et si son père, comme il l'espérait, avait un fils ? Que deviendrait-elle alors ?

Voyant son expression inquiète, Christopher devina le cheminement de ses pensées.

— Quel âge a votre belle-mère ?

— C'est difficile à dire... Trente ans ? Ou davantage ?

— Êtes-vous amies ?

— Amies ! répéta Laura avec amertume.

Il l'examina d'un air soucieux.

— Vous traite-t-elle gentiment, au moins ?

— Non, répondit franchement la jeune fille. Elle ne peut pas me supporter et n'a qu'une hâte : se débarrasser de moi. En ce moment, elle est en train d'organiser mon mariage avec un veuf qui peut avoir vingt-cinq ans... comme soixante.

— Vous ne le connaissez pas ?

— Je ne l'ai jamais vu. La rencontre doit avoir lieu ce soir.

— Bah, cela ne vous engage à rien ! Inutile de vous mettre martel en tête à l'avance. Si cet homme ne vous plaît pas, votre belle-mère ne peut pas vous obliger à l'épouser.

— Qui sait ? Elle m'a dit textuellement ceci : « C'est vous qui devez plaire à lord Drury, ma chère. Pas le contraire. »

Le marquis fronça les sourcils.

— Lord Drury, lord Drury... Ce nom me dit quelque chose. Il me semble avoir déjà entendu parler de lui.

— En bien ou en mal ?

— Honnêtement, je n'en sais rien.

Tout en parlant, Laura classait les lettres en piles bien nettes. D'un côté les enveloppes qui semblaient être des factures, de l'autre le courrier personnel.

— N'hésitez pas à tout ouvrir, lui dit le marquis.

— Mais si vous avez des lettres... euh...

Il éclata de rire.

— Des lettres écrites par de jolies dames ? Cela m'étonnerait. N'oubliez

pas que j'étais encore aux Indes il y a peu. Depuis mon retour, je n'ai pas eu le temps de hanter les salons et encore moins d'y faire des conquêtes.

La jeune fille prit un coupe-papier et se mit en devoir de décacheter les enveloppes, Pensif, Christopher la regardait faire.

— Je n'ai jamais approuvé les mariages arrangés, déclara-t-il soudain.

— Ma mère non plus. Je l'ai souvent entendue affirmer que seuls les mariages d'amour pouvaient durer.

Elle soupira.

— Autrefois, mon père était de son avis.

— Plus maintenant ? s'étonna le marquis.

— Aujourd'hui, tout ce que dit ma belle-mère est devenu pour lui parole d'Évangile.

Il y eut un silence. Avec vivacité, Laura continuait à ouvrir les enveloppes et à classer le courrier.

— Pouvez-vous déjeuner avec moi ? proposa soudain Christopher.

— Volontiers. Cela me permettra d'avancer dans mon travail.

— Votre belle-mère ne se fâchera pas si vous ne rentrez pas à midi ?

— Je ne le pense pas. Elle a bien insisté pour que je sois là ce soir. Rien de plus.

— Je crains de ne pas pouvoir vous offrir un repas de grand luxe. Ce sera plus probablement un sandwich.

— Moi qui m'attendais à du caviar et à de la langouste ! plaisanta-t-elle.

Reprenant son sérieux, elle enchaîna :

— Je serai ravie de partager votre sandwich. D'autant plus que votre compagnie me paraît infiniment plus agréable que celle de ma belle-mère.

Il s'inclina.

— Merci.

La jeune fille se sentit soudain gênée.

— Excusez-moi. J'ai tendance à vous considérer comme mon ami d'enfance, presque mon grand frère. J'oublie que vous êtes désormais le marquis de Hampton et que je vous dois le plus grand respect.

— Aurez-vous bientôt fini de vous moquer de moi ? Je suis peut-être devenu le marquis de Hampton, mais j'espère rester votre ami d'enfance, presque votre grand frère, comme vous venez de le dire si gentiment.

Leurs regards se rencontrèrent et, soudain, Laura se sentit étrangement troublée.

Avec une soudaine gravité, Christopher déclara :

— On ne peut jamais tout prévoir. Mais n'oubliez pas que, si un jour vous avez des ennuis, une chambre sera toujours à votre disposition au château.

— Merci, fit la jeune fille avec émotion.

Un valet arriva sur ces entrefaites.

— Milord, l'architecte est parti et les maçons ne savent pas s'ils doivent travailler au donjon ou dans l'aile ouest.

— J'y vais.

Le marquis se tourna vers Laura.

— Je vous laisse. À tout à l'heure. Et n'oubliez surtout pas ce que je vous ai dit.

Elle n'eut pas le temps de lui répondre: déjà, il avait disparu à la suite du valet.

Restée seule, elle contempla les vitres poussiéreuses de ce vaste bureau.

« Si seulement je pouvais rester ici et ne pas retourner aux Ifs ! Si je ne devais jamais revoir ma belle-mère, je ne me plaindrais pas. Quant à ce lord Drury qu'elle me destine, je suis sûre qu'il est laid, vieux et antipathique. »

Elle s'en voulut de juger un homme avant même de l'avoir vu.

« Ma mère dirait que c'est une réaction enfantine. »

En même temps, elle s'attendait à tout - mais surtout au pire ! - de la part de sa belle-mère.

Laura revint dans le courant de l'après-midi au manoir, juste au moment où sa belle-mère sortait de sa chambre, après une longue sieste.

— C'est à cette heure-ci que vous rentrez ? lança Rose d'un ton aigre. Nous avons bien fait de ne pas vous attendre pour déjeuner.

Elle adressa à sa belle-fille un coup d'œil peu amène.

— N'oubliez pas de mettre votre plus jolie robe ce soir. Je vous prêterai des diamants, et Molly vous aidera à vous préparer.

— Molly ?

Laura fit la grimace. Elle ne pouvait pas supporter cette femme de chambre molle au sourire bête.

— Mais c'est Nanny qui a l'habitude de...

— Elle est bien trop vieille. Comment saurait-elle vous coiffer à la dernière mode ? À partir d'aujourd'hui, Molly sera votre femme de chambre.

— Je connais à peine cette Molly. Je préfère Nanny. Elle...

— Ne discutez pas, s'il vous plaît, coupa sa belle-mère d'un ton sec.

Très contrariée, la jeune fille se mit à la recherche de Nanny, qu'elle trouva à la lingerie.

— Oh, Nanny ! C'est là que vous travaillez désormais ?

La vieille femme ouvrit les mains dans un geste impuissant en voyant apparaître celle qu'elle avait pratiquement vue naître.

— Milady m'a dit que j'étais juste bonne à raccommoder de vieux torchons, mademoiselle Laura.

— Ma pauvre Nanny ! Je suis désolée.

— C'est ainsi. Vous n'y pouvez rien et moi non plus.

Un peu avant l'heure du dîner, Molly arriva dans la mansarde bleue. Laura avait déjà sorti la toilette qu'elle porterait ce soir-là : un modèle parisien en soie grise ornée de dentelle blanche.

— Vous feriez mieux de mettre votre robe rose, dit Molly avec insolence.

« Tiens ! Elle a déjà fouillé dans mes affaires », pensa la jeune fille.

Patiemment, elle expliqua :

— Ma mère est morte récemment et je ne peux pas me permettre de porter du rose.

« Et encore moins des décolletés profonds », ajouta-t-elle intérieurement.

— Ah, bon ! fit seulement Molly d'un air niais.

Laura s'approcha de la table de toilette et s'aperçut que la cruche était vide.

— Pouvez-vous m'apporter de l'eau chaude, s'il vous plaît ?

— Ce n'est pas la peine, je vous ai déjà préparé un bain.

La jeune fille se mordit la lèvre inférieure presque au sang. Elle n'avait jamais méprisé les domestiques. Elle considérait même que certains faisaient partie de la famille.

Mais pourquoi la jeune fille de la maison était-elle obligée de vivre à l'étage où logeait le personnel ? Pourquoi devait-elle partager la salle de bains des valets et des femmes de chambre ?

« Je suis sûre que l'on n'a jamais vu cela nulle part », pensa-t-elle.

Après avoir pris un bain rapide, elle regagna sa chambre, enveloppée dans un peignoir. Puis elle revêtit la robe grise et expliqua à Molly comment arranger ses cheveux.

Autant Nanny était habile, autant cette femme était maladroite. Cela lui prit un temps fou pour coiffer convenablement la jeune fille. Puis elle lui pinça les oreilles en fixant les lourdes boucles en diamants prêtées par sa belle-mère.

— C'est trop, murmura Laura en contemplant son reflet dans la petite glace qui surmontait la commode. Je ne me sens pas moi-même avec ces bijoux voyants.

— Ce n'est pas tout, dit Molly en ouvrant un écrin.

Laura eut presque un haut-le-corps en voyant le collier, en diamants lui aussi.

— Je n'en veux pas ! s'exclama-t-elle. Une jeune fille n'est pas censée arborer des bijoux aussi... aussi...

Vulgaires, avait-elle failli dire. Heureusement, elle s'était retenue à temps.

« Cela vaut mieux, car je suis sûre que cette Molly se serait empressée de tout raconter à ma belle-mère. »

— Si vous ne mettez pas ça, milady sera furieuse. Il faut que vous plaisiez à l'invité que milady attend ce soir. Un rentier fortuné qui possède rien que trois maisons. Une à Londres, une à la campagne et la troisième sur la Riviera.

Molly soupira.

— Ah, c'est moi qui aimerais rencontrer un monsieur aussi riche !

Là-dessus, d'autorité, elle fixa le collier au cou de cygne de Laura.

Cette dernière fit la grimace en contemplant les pierres qui étincelaient à ses oreilles et dans son sage décolleté.

« Je devrais refuser de porter cela. À mon âge, c'est ridicule. Mais si je me braque, cela risque de faire un drame. À quoi bon provoquer la colère de ma belle-mère ? »

On frappa à la porte et, sans attendre la réponse, Harrington, le

nouveau valet, l'entrouvrit.

— Milady vous attend en bas, mademoiselle, claironna-t-il. L'invité vient d'arriver.

« Dieu, qu'il est mal élevé ! » pensa la jeune fille.

Elle savait déjà qu'il était inutile de lui faire la moindre remarque. Il se contenterait de ricaner. À moins qu'il n'aille se plaindre auprès de la nouvelle comtesse.

— Merci. Je descends, fit-elle du bout des lèvres.

— Hé, attendez ! Du parfum ! cria Molly en l'aspergeant d'un nuage capiteux.

— Pas davantage ! protesta Laura. Cela suffit !

Molly s'esclaffa.

— Ha, ha, ha ! Faut sentir bon pour attraper les vieux richards.

La jeune fille frissonna.

« Ce n'est pas possible ! J'ai l'impression de vivre un cauchemar... »

Molly ne s'y était pas trompée : c'était bien un vieux monsieur qui se tenait au salon en compagnie du comte et de la comtesse de Melville.

Un vieux monsieur aux cheveux blancs et au visage couperosé, dont le gilet contenait à peine l'énorme ventre.

« Il a au moins soixante-dix ans, pensa Laura, horrifiée. Il pourrait être mon grand-père. »

— Ah, la voilà ! s'exclama Rose. Cher ami, permettez-moi de vous présenter ma belle-fille, Laura. Laura, voici lord Drury.

Ce dernier examina la demoiselle de la maison des pieds à la tête, tout en se levant péniblement.

— Charmante, assura-t-il.

Lorsque, poliment, Laura lui tendit la main, il s'en empara et déposa dessus un baiser aussi goulu que mouillé.

Le cœur soulevé de dégoût, elle recula et alla s'asseoir le plus loin possible de lui.

— Lord Drury nous parlait de ses chevaux de course, dit la nouvelle comtesse d'un ton mielleux. Je lui ai dit que vous étiez une cavalière accomplie.

Lord Drury hocha la tête.

— Moi aussi, je montais beaucoup. Autrefois...

La jeune fille tenta d'imaginer cet homme corpulent à cheval. Impossible !

— Il y a près d'un mois que je n'ai pas sorti Hercule, remarqua le comte.

— Il s'ennuie de vous, père.

— Je n'ai pas le temps de me promener.

Newman vint sur ces entrefaites annoncer que le dîner était servi. Sous le regard satisfait de Rose, lord Drury offrit le bras à Laura.

« Je suis sûre qu'elle nous voit déjà sous le porche de l'église de Lucksham, tandis que l'organiste joue La Marche nuptiale, pensa la jeune fille. Dieu, quelle horreur ! Jamais ! »

A table, elle dut s'asseoir à côté de ce vieux monsieur déjà essoufflé après avoir fait quelques pas.

« Aurait-il de l'asthme ? » se demanda-t-elle.

À ce moment-là, Lord Drury se pencha vers elle en lui prenant le poignet. Son visage, déjà très rouge, devint presque violet.

— Vous êtes adorable.

Elle réussit à se dégager.

— Merci, fit-elle du bout des lèvres.

— Parlez-moi de vous, ma toute charmante.

— Il n'y a pas grand-chose à dire.

— Votre père m'a appris que vous veniez de passer plusieurs mois à Paris. Quelle ville magnifique !

— En effet.

— Ah, Montmartre ! Les bals populaires ! Le french cancan ! Savez-vous danser le french cancan ?

Elle lui adressa un coup d'œil stupéfait. Pauline de Lamont lui avait parlé à mots couverts de ces endroits très animés où, tous les soirs, se retrouvait une faune pittoresque.

— J'aimerais bien voir cela un jour, lui avait confié son amie. Mais jamais mes parents ne me le permettront.

Comment lord Drury pouvait-il penser qu'une jeune fille de bonne famille avait le moindre lien avec ces endroits où allaient s'amuser les messieurs en quête de femmes de petite vertu ?

De nouveau, il se pencha vers elle, essayant de plonger un œil grivois dans son décolleté pourtant bien discret.

— Je vous imagine dansant le french cancan... chuchota-t-il en se remettant à souffler plus fort que jamais.

La jeune fille se sentit devenir écarlate. D'après Pauline, les danseuses de french cancan lançaient leurs jambes en l'air, tout en retroussant leurs jupons, de manière à montrer des dessous affriolants.

— Je doute que cela arrive un jour, répondit-elle enfin avec froideur.

Après cela, elle se contenta de répondre par monosyllabes à cet homme qui lui avait déplu dès le premier abord.

« Si c'était un ami de mon père, un visiteur comme un autre, je ne lui accorderais aucune importance, se dit-elle. Mais penser que c'est ce vieillard libidineux que ma belle-mère souhaite me voir épouser... »

À cette pensée, elle frémit.

Se méprenant, lord Drury lui adressa un grand sourire qui découvrit des dents déchaussées et des canines en or.

— Je sais ce que vous ressentez, affirma-t-il avec suffisance. Car je ressens exactement la même chose.

Là-dessus, il se resservit de rosbif.

— Voici une excellente viande. Du filet de bœuf, si je ne m'abuse.

— En effet, cher ami, minaуда Rose.

Il laissa échapper un rire gras,

— Je parie que cette petite demoiselle est aussi tendre que du filet.

Le comte fit mine de ne pas avoir entendu. Sa femme pouffa avant de prendre un air faussement choqué.

— Voyons, voyons, cher ami !

— J'ai l'habitude de parler sans détour. Pas d'hypocrisie.

Il adressa un clin d'œil vulgaire à Laura.

— A-t-elle seulement compris pourquoi je la comparais à un tendre filet de bœuf ?

« Mon Dieu, qu'a-t-il besoin d'insister ? » se demanda la jeune fille.

— Cette chère enfant a de chastes oreilles, fit la comtesse, tout miel.

— Je l'espère bien. Pour apprendre certaines choses, elle aura besoin d'un bon professeur, ce que je me targue d'être, ajouta-t-il avec suffisance.

Et il reprit un peu plus de viande.

« Oh, là, là ! Ce qu'il peut manger ! Je comprends pourquoi il est si gros », pensa Laura qui avait à peine touché au contenu de son assiette.

— Ma défunte épouse, que Dieu ait son âme, était très gourmande, déclara-t-il. Je me méfie des femmes qui picorent deux bouchées et se disent rassasiées. Avoir un bon coup de fourchette, c'est vivre.

Espérant le décourager, Laura déclara :

— J'ai un appétit d'oiseau.

— Cela changera une fois que vous serez mariée et que vous voudrez plaire à votre mari, assura lord Drury avec suffisance.

— Vous avez entièrement raison, mon ami, renchérit la nouvelle comtesse. Depuis mon remariage, je mange comme quatre, parce que je suis heureuse...

Quand elle caressa amoureusement la main de son mari, la jeune fille se détourna.

— Laura ? Un appétit d'oiseau ? s'étonna le comte.

Il paraissait tomber des nues.

— C'est bien la première fois que j'entends cela. Quand elle est partie à Paris, elle avait une silhouette de jeune garçon. Et elle est revenue transformée, avec des courbes là où il faut.

« Père, je vous en supplie, ne parlez pas ainsi devant cet homme ! » supplia Laura intérieurement.

Loin de se douter des tensions qui régnaient autour de la table, le comte ajouta avec fierté :

— Une vraie jeune femme.

Sa belle-mère fit la moue.

— Je la trouve encore trop mince. Elle pourrait prendre quelques kilos de plus.

S'adressant directement à son invité, elle lui demanda :

— Qu'en pensez-vous, cher ami ?

Lord Drury prit tout son temps pour examiner sa voisine. Ses petits yeux trop brillants semblaient la déshabiller, tandis qu'il se remettait à souffler comme un phoque.

Si la jeune fille s'était écoutée, elle se serait cachée sous la table. Ou bien elle aurait couru se réfugier dans sa chambre.

Mais elle devait rester là, sous le regard concupiscent de ce barbon.

« Il me détaille comme... comme si j'étais à vendre ! » pensa-t-elle avec un indicible dégoût.

— Elle est parfaite, déclara-t-il enfin.

« On dirait qu'il se lèche les babines », se dit encore Laura, plus écœurée que jamais.

— Parfaite, répéta lord Drury.

La jeune fille chercha désespérément un autre sujet de conversation et crut l'avoir trouvé.

— Je suis allée à Hampton aujourd'hui, père.

— Vraiment ? J'ai entendu dire que Christopher souhaitait remettre le château en état. Ce n'est pas trop tôt ! Pendant qu'il était aux Indes, son frère n'a fait que des sottises ici.

— Le nouveau marquis m'a montré les plans de rénovation.

— Cela m'intéresserait de voir cela. Quel architecte a-t-il choisi ?

— M. Garnett.

Rose fit la moue.

— Garnett ? Peuh ! Cet architecte est venu ici. Et quand je lui ai expliqué ce que je souhaitais faire, il a tenté de m'en dissuader. Qui commande, je vous le demande ? Le client ou l'employé ?

— Un architecte n'est pas un employé, ne put s'empêcher de remarquer la jeune fille.

Sa belle-mère haussa les épaules.

— C'est un ignorant.

— Le marquis l'a trouvé suffisamment doué pour lui confier l'entière rénovation du château.

— Le résultat sera lamentable, trancha la nouvelle comtesse.

S'adressant à son père, Laura reprit :

— Christopher souhaite ouvrir le château aux visiteurs.

— C'est une excellente solution que de nombreux châtelains ont déjà adoptée. Certes, il ne faut pas espérer faire fortune grâce aux tickets d'entrée, mais les gains aident à l'entretien de plus en plus coûteux de ces vieilles demeures.

— Comme le marquis est débordé, je lui ai proposé de l'aider un peu.

La jeune fille espérait que son père n'y trouverait pas à redire. Ce qui

fut le cas.

— Cela t'occupera. Je craignais, après ton séjour à Paris, que tu ne trouves notre coin de campagne ennuyeux.

La nouvelle comtesse fronça les sourcils.

— Vous aidez le marquis... soit! Mais il s'agit d'une mesure temporaire, n'est-ce pas ? Vous n'allez pas devenir l'employée bénévole d'un voisin qui pourrait très bien se permettre d'engager tout le personnel nécessaire. D'autant plus qu'à votre âge, vous devriez seulement songer à vous marier et à fonder une famille.

Lord Drury leva les yeux au ciel.

— Les femmes qui veulent travailler! On aura tout vu... Jamais ma future épouse n'aura à lever le petit doigt.

Le dîner parut interminable à la jeune fille. Quand ils terminèrent enfin le dessert, lord Drury demanda au comte de lui accorder un entretien en privé.

— Naturellement, répondit le père de Laura. Accompagnez-moi dans la bibliothèque, nous y serons tranquilles pour bavarder devant un porto.

Après le départ des deux hommes, la nouvelle comtesse se leva.

— Allons au salon pendant que ces messieurs discutent.

La jeune fille se sentit soudain envahie d'appréhension. Pourquoi lord Drury voulait-il parler à son père ?

Quand sa belle-mère lui pinça le bras, elle sursauta.

— Aïe !

— Ah, vous êtes bien à plaindre ! En tout cas, je crois lord Drury déjà amoureux.

— À son âge ?

— Il n'y a pas d'âge pour aimer, assura Rose.

Elle se mit à ricaner.

— Même si vous n'avez fait aucun effort pour lui plaire, il a tout de suite été séduit. Je parie qu'en ce moment même, il est en train de demander votre main à votre père. Un homme comme lord Drury ne perd pas de temps une fois qu'il a pris une décision.

Laura se raidit.

— Je ne veux pas épouser ce... cet horrible vieillard ! s'écria-t-elle, presque en larmes.

Sa belle-mère la pinça de nouveau, presque au sang.

— Vous n'avez pas votre mot à dire. Compris ?

— Je... je ne...

— Taisez-vous.

À peine venaient-elles de faire leur entrée au salon que le majordome arriva.

— Milord demande que vous le rejoigniez dans la bibliothèque,

milady.

Il se tourna vers la jeune fille.

— Vous aussi, mademoiselle Laura.

Cette dernière eut l'impression qu'elle marchait vers l'échafaud tandis qu'elle suivait sa belle-mère dans le hall.

Elles trouvèrent le comte et lord Drury en train de fumer d'énormes cigares, tout en sirotant du porto.

— Ah, les voilà ! s'exclama lord Drury.

— Ma chère enfant, notre invité a quelque chose à te demander, dit le comte.

S'efforçant de ne pas trembler, Laura fit une petite révérence à lord Drury.

— Oui, milord ?

Il la regarda en se frottant les mains.

— Ma chère, votre père a eu la gentillesse de m'inviter à passer quelques jours aux Ifs. Et comme j'ai l'habitude, tous les matins, de sortir en voiture pour respirer un peu d'air frais, j'espère que vous voudrez bien m'accompagner demain.

Elle prit une profonde inspiration.

— Je vous remercie, mais je suis navrée de ne pouvoir accepter votre invitation. Car demain, j'ai à faire.

Sa belle-mère bondit.

— Vous avez à faire ? Comment cela ?

— Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, le marquis de Hampton est débordé. J'ai promis de m'occuper de son courrier.

— Peuh ! Ce n'est que cela ? Envoyez-lui un mot pour lui dire de ne pas compter sur vous demain.

— Je ne peux pas revenir sur ma parole.

Sa belle-mère haussa dédaigneusement les épaules.

— Vous n'êtes pas son employée.

Lord Drury lui adressa un sourire mielleux.

— J'espère que vous me ferez passer avant votre voisin. Cela vous amuse de classer de vieux papiers ? Vous ne préférerez pas vous promener avec moi ?

De nouveau. Rose haussa les épaules.

— Évidemment qu'elle préfère cela. Mais elle est tellement têtue qu'elle ne voudra jamais l'admettre. Comme je l'ai dit cinquante fois, cette demoiselle aurait besoin d'être matée.

Lord Drury hocha la tête.

— Tiens, tiens... Une demoiselle qui a besoin d'être matée, répéta-t-il à mi-voix.

Il ferma à demi les yeux. Une telle perspective semblait visiblement l'enchanter.

Puis il tapota les coussins du canapé sur lequel il s'étalait.

— Venez donc près de moi, ma chère.

La jeune fille eut un frisson d'horreur, mais elle réussit malgré tout à sourire. Un sourire qui ressemblait à une grimace.

Elle s'assit au coin du canapé, le plus loin possible de lord Drury. Ce dernier se rapprocha d'elle et quand il lui caressa le genou, elle se raidit.

Il éclata de rire.

— Voilà une petite pouliche que j'aimerais bien dompter... fit-il à mi-voix.

Du regard, Laura adressa à son père une muette prière. Mais le comte n'avait rien pu entendre : il était allé chercher une nouvelle bouteille de porto dans le placard aux alcools et leur tournait le dos. En revanche, sa belle-mère ricanait. Un frisson d'horreur parcourut la jeune fille.

« Aller me promener seule avec lui ? S'il se permet déjà de telles privautés en public, qu'en sera-t-il sans témoins ? »

Sa décision était prise.

« Il est évident que je ne peux pas rester aux Ifs dans de telles conditions. Je risque de me retrouver mariée à cet individu sans avoir même le temps de dire ouf. »

Grâce au ciel, elle disposait d'un refuge non loin du manoir: Christopher de Hampton avait été suffisamment perspicace pour deviner qu'elle allait au-devant de problèmes.

Elle serra les dents.

« Cette nuit, je partirai », se promit-elle

Une fois dans sa chambre, la jeune fille eut un mouvement agacé en voyant que Molly l'attendait.

— Je n'ai pas besoin de vous.

— Vous ne voulez pas que je vous aide à vous préparer pour la nuit ?

— Non, merci.

Molly haussa les épaules. Puis, se souvenant de ce qui était attendu d'elle, fit une révérence maladroite,

— Bonne nuit, mademoiselle.

— Merci. Vous aussi.

Laura attendit que les pas de la domestique se soient éloignés. Puis après avoir fermé sa porte à clef, elle troqua sa robe du soir contre son amazone, mit quelques vêtements dans un sac de voyage et s'allongea sur son lit.

Toute la maison était silencieuse, mais elle ne voulait pas prendre de risques.

Elle attendit qu'il soit deux heures du matin pour sortir à pas de loup de sa chambre, son sac à la main. Le cœur battant à tout rompre, elle descendit l'escalier de service.

À tâtons, elle traversa la cuisine qui était totalement plongée dans l'obscurité et fit coulisser les verrous de la porte d'entrée. La porte s'ouvrit sans bruit.

Dehors, l'air était frais, et un croissant de lune éclairait faiblement l'allée bordée de rhododendrons qui menait aux écuries.

Les talons de ses bottes résonnèrent sur les pavés de la cour. Cela ne l'inquiéta pas.

« Charlie ne peut pas m'entendre, puisqu'il dort dans le cottage situé à l'autre bout des écuries. »

La porte du box de Kamichi grinça quand elle l'ouvrit. Puis son cheval hennit doucement.

Alors, tout près de là, la tête brune de Jack émergea du foin.

— Qui va là ? fit-il d'une voix ensommeillée.

— C'est moi, Jack. Mademoiselle Laura.

— Que faites-vous ici en pleine nuit ? demanda-t-il avec stupeur.

La jeune fille prit une pièce d'or dans son porte-monnaie et la lui montra.

— Ceci sera pour vous, Jack, si vous me sellez Kamichi et si vous jurez de ne rien dire à personne. Lorsque Charlie ou mon père vous poseront des questions, vous répondrez que vous dormiez si profondément que vous n'avez rien entendu.

Jack, à moitié réveillé, hocha la tête.

— Très bien, mademoiselle Laura. Je n'ai rien vu, rien entendu.

Quelques minutes plus tard, délestée d'une pièce d'or, la jeune fille se dirigea vers la route qui menait au château.

Laura n'était jamais sortie à cheval de nuit. Et elle n'était pas si rassurée que cela en voyant les silhouettes presque menaçantes des grands arbres se profiler dans le ciel, tandis que des bruits inquiétants se faisaient entendre dans les haies ou les fossés.

Lorsqu'elle arriva au château, elle tremblait de peur et de froid, mais encore plus d'appréhension.

Grâce au ciel, aucun groom ne surveillait les écuries. Elle put donc laisser Kamichi dans un box vide. Après l'avoir dessellé et posé ses harnachements sur une barre de la sellerie, elle gagna le château.

À sa grande surprise, elle trouva la porte de la cuisine grande ouverte.

« Comme c'est bizarre », pensa-t-elle en la refermant soigneusement derrière elle.

Peu à peu, ses yeux s'habituaient à l'obscurité. Si elle était capable de se diriger au manoir les yeux fermés, elle se rendait compte qu'il lui fallait absolument un peu de lumière pour retrouver son chemin dans cette vaste demeure.

Elle était en train de chercher une bougie quand elle trouva plusieurs

lampes à huile ainsi qu'une boîte d'allumettes sur une étagère.

« Voici exactement ce qu'il me faut », se dit-elle.

Elle alluma une lampe et, sur la pointe des pieds, suivit un long corridor et arriva dans le hall. Puis elle gravit le grand escalier et se dirigea vers l'aile où se trouvaient les chambres d'invités.

La lumière de sa lampe projetait au loin des ombres inquiétantes. Les tableaux semblaient prendre vie, les parquets craquaient... À plusieurs reprises, elle eut l'impression d'être suivie. .

L'effroi la gagna. Et si ce vieux château était hanté ?

« Je deviens ridicule, se dit-elle. Comme si les fantômes existaient ! »

La veille, le marquis lui avait montré ces chambres dont les meubles étaient protégés par des housses poussiéreuses. Cette aile se trouvait en meilleur état que le corps principal du château. Quand elle s'en était étonnée, Christopher lui avait expliqué que les toitures avaient été refaites récemment de ce côté.

En voyant une porte entrouverte, elle la poussa et s'étonna de trouver une chambre préparée. Ici, on avait enlevé les housses et fait le lit.

« Christopher a donc pensé que j'aurais besoin d'un refuge plus tôt que prévu ? se dit-elle avec reconnaissance. On dirait que je suis attendue. Cela fait chaud au cœur... »

Recrue de fatigue, la jeune fille ôta sa veste d'équitation, puis sa blouse. Elle s'étira. Oh, comme elle avait hâte de s'allonger et de dormir !

Soudain, se sentant observée, elle leva la tête. La porte, qu'elle croyait avoir fermée, était maintenant ouverte. Un homme se tenait sur le seuil. Une bouteille de cognac à la main, il titubait.

Horriifiée, Laura comprit qu'il devait être là depuis déjà un certain temps.

— Une jolie fille dans mon lit ? lança-t-il d'une voix pâteuse. Eh bien, si je m'attendais à un tel accueil !

La jeune fille eut l'impression de recevoir une douche glacée. Elle se serait donc installée, sans réfléchir, dans une chambre qui ne lui était pas destinée ?

« J'ai été vraiment stupide », pensa-t-elle.

Elle n'avait qu'une excuse : la fatigue.

« Et j'étais bouleversée par cette soirée en compagnie du vieillard que ma belle-mère me destine comme mari. »

Elle se rendit soudain compte que, après avoir ôté sa blouse, elle se trouvait seulement en corset et en chemise de fin linon blanc. En hâte, elle saisit un coin du dessus-de-lit et s'en couvrit.

— Qui... qui êtes-vous ? balbutia-t-elle.

Curieusement, elle avait l'impression de retrouver quelque chose de familier dans les traits de cet homme qui, portant le goulot de la bouteille à ses lèvres, avala une lampée de cognac.

— Joli brin de fille. La nuit sera plus animée que prévu.

Et, d'un pas incertain, il se dirigea vers elle.

Laura se recroquevilla sur elle-même. Que devait-elle faire? Appeler au secours ? Fuir ?

Elle tenta de se raisonner.

« Il est ivre. Je peux m'échapper, jamais il ne me rattrapera. »

Mais la peur la paralysait à un point tel que ses jambes lui refusaient tout service.

L'homme l'avait rejointe. Il la saisit par le poignet.

— Pas possible ! C'est la petite Laura de Melville !

Il laissa échapper un rire gras.

— Plus si petite que cela...

Quand il l'attira contre lui, la jeune fille voulut se dégager, mais les forces étaient par trop inégales. Le visage de l'inconnu n'était plus qu'à quelques centimètres du sien. Elle sentit son haleine chargée d'alcool.

— Que faites-vous à Hampton à une heure pareille, ma jolie ?

Laura comprit enfin qui il était.

— Ellis ! Lâchez-moi, voyons !

— Et quoi encore ? C'est vous qui êtes venue vous déshabiller dans ma chambre, oui ou non ? Croyez-vous que je sois assez goujat pour refuser un pareil cadeau ?

— Lâchez-moi !

— Sûrement pas. Je me souviens bien de vous, sale gamine. Vous n'aviez pas dix ans que vous me regardiez de haut, comme si j'étais un cafard ou un scorpion. Ah, quelle sale petite peste vous étiez, autrefois ! Mais maintenant que je vous tiens, vous allez être gentille avec moi. Sinon...

— Lâchez-moi !

Il éclata de rire.

— Lâchez-moi ! Lâchez-moi ! singea-t-il. Vous ne pouvez pas changer de répertoire ? Vous pourriez dire, par exemple : « Mon cher Ellis, embrassez-moi, caressez-moi... »

Elle eut un sursaut de dégoût. Quoi, après avoir dû subir pendant toute la soirée les assauts de lord Drury, voilà qu'elle se trouvait en butte à ceux d'Ellis de Hampton ?

— Ellis, non ! Je vous en supplie...

En guise de réponse, il la plaqua contre lui. Elle se mit alors à hurler de toutes ses forces, tout en lui martelant la poitrine de coups de poings.

Sans desserrer son étreinte d'un pouce, il se remit à rire. Un rire atroce qu'elle avait souvent entendu, de longues années auparavant, quand Ellis s'amusait à arracher les pattes des insectes ou les ailes des papillons.

« Je suis perdue », se dit-elle, tandis que le frère de Christopher la

jetait brutalement sur le grand lit ouvert.

— Non ! sanglota la jeune fille, épouvantée,

Le rire d'Ellis résonna de nouveau, tandis qu'il se penchait vers elle.

— Quand on se jette dans la gueule du loup, on doit savoir à quoi s'attendre, ma jolie. Tu vas...

Sa phrase s'acheva dans un hurlement de douleur. Saisi au collet, il se trouva brutalement tiré en arrière avant d'atterrir sans douceur par terre.

— Hé là ! bredouilla-t-il en s'efforçant péniblement de se mettre debout.

Le marquis - car c'était lui qui venait de neutraliser l'agresseur de Laura - le repoussa dédaigneusement du pied.

— Peut-on savoir ce que tu fais ici, Ellis ?

Ce dernier hoqueta.

— Espèce de brute !

Il porta la main à sa mâchoire.

— Tu m'as sûrement cassé une dent.

Pendant que la jeune fille, toute tremblante, s'enveloppait de nouveau dans le dessus-de-lit, Christopher, les bras croisés, le visage dur, répétait :

— Que fais-tu ici, Ellis ?

Ce dernier retrouvait déjà sa faconde.

— Eh bien, figure-toi que j'ai eu quelques ennuis à Londres avec une petite idiote d'actrice. Pour éviter des problèmes, j'ai jugé bon de prendre du champ pendant quelques jours.

— Tu aurais pu prévenir.

— Tu crois que j'en ai eu le temps ? L'amant de l'idiote avait juré d'avoir ma peau...

— Je vois, fit seulement Christopher avec un mépris infini.

Ellis s'était relevé.

— Une dent ? C'est peut-être même deux que tu as cassées.

Son frère le toisa.

— Que faisais-tu dans la chambre que j'avais demandé que l'on prépare à l'intention de Laura, s'il te plaît ?

Quelque peu dégrisé, Ellis grommela :

— Comment voulais-tu que je devine que c'était pour elle ?

— Ce n'était sûrement pas pour toi. Tu as ta propre chambre au château, non ?

— Soit ! Mais comme il pleut dedans et que tout sent le moissi...

Écoute, quand je suis arrivé, il faisait nuit noire. Je suis passé par les cuisines pour ne déranger personne, et je me suis dit que je serais mieux dans l'une des chambres d'amis. Celle-ci était prête... « Eh bien, voilà ce qu'il me faut ! » me suis-je dit. Avant de m'installer je suis descendu chercher de quoi me désaltérer.

Le marquis jeta un coup d'œil à la bouteille de cognac qui était tombée et dont le contenu se répandait lentement sur le tapis.

— Je vois...

— Et quand je suis revenu, j'ai trouvé une jolie fille en train de se déshabiller. « La chance est avec moi », ai-je pensé. N'importe qui aurait eu la même réaction, non ?

Christopher parut encore se redresser.

— Tu es odieux.

— On n'insulte pas son petit frère. En voilà, des façons !

De son index pointé, le marquis désigna la porte.

— Va dans ta chambre. Tu m'entends ? Et si tu en sors pendant la nuit, tu auras affaire à moi,

— Les murs sont humides, geignit Ellis. Tu veux que j'attrape une pneumonie ?

— Je m'en moque. Va cuver ton vin là-bas. Demain, nous aurons une conversation sérieuse. — Écoute, Christopher...

Son frère lui adressa un regard si noir que, sans oser protester davantage, Ellis courba le dos et disparut.

Encore sous l'effet du choc, Laura balbutia :

— Co... comment vous remercier ?

— Tout va bien ? Il ne vous a pas fait mal ?

Elle secoua la tête.

— Non. Mais si vous n'étiez pas arrivé...

Là-dessus, elle se remit à trembler plus fort que jamais. Christopher lui prit la main.

— Calmez-vous. Je suis absolument désolé. J'étais loin de prévoir qu'Ellis allait rentrer cette nuit et vous trouver ici.

Il lui adressa un sourire contraint.

— Quand j'avais demandé que l'on prépare cette chambre, jamais je n'aurais pu imaginer que vous en auriez besoin aussi vite.

Il enveloppa la jeune fille d'un regard pénétrant.

— Que s'est-il passé aux Ifs ? Vous avez vu le monsieur que votre belle-mère avait invité ? Lord Drury, je crois ?

— C'est cela.

— Comment est-il ?

— Il pourrait être mon grand-père.

— Et la comtesse de Melville ne trouve rien de choquant au fait de jeter une jeune fille de votre âge dans les bras d'un barbon ?

— Apparemment, non.

— Croyez-vous que votre père permettrait un tel mariage ?

— Hélas, oui !

Une larme perla aux longs cils de Laura.

— Il a tellement changé ! Il est littéralement subjugué par ma belle-mère. Pour lui, elle a toujours raison. Quant à moi, j'ai l'impression de ne plus compter à ses yeux... Il se désintéresse complètement de mon sort.

— Lord Drury est si âgé que cela ?

— Oh, oui ! Imaginez un horrible vieillard, aussi gros que... qu'un tonneau. Sous des cheveux blancs et rares, son visage est si rouge qu'il paraît presque violet. Et ses petits yeux porcins, qui ne cessaient de me détailler...

Elle se remit à trembler.

— C'est bien simple : j'avais l'impression qu'il me déshabillait du regard.

Se souvenant soudain de l'inconvenance de sa tenue, elle resserra le dessus-de-lit autour d'elle. Mais le marquis demeurait à distance et ne semblait même pas remarquer qu'elle était bien peu vêtue.

— À la fin du dîner, reprit la jeune fille, il a demandé à mon père de bien vouloir lui accorder un entretien. Tous deux sont allés dans la bibliothèque.

Christopher hocha la tête.

— Vous pensez qu'il a profité du moment où il se trouvait seul avec votre père pour lui dire qu'il souhaitait vous épouser ?

— Je le suppose. En tout cas, après cette conversation en tête à tête, ils semblaient très contents d'eux.

— Que vous ont-ils dit ?

— Lord Drury a proposé de m'emmener le lendemain matin promener en voiture. Quand je lui ai répondu que je ne pouvais pas car j'avais promis de vous aider, ma belle-mère s'est fâchée. «Vous n'avez qu'à envoyer un mot au marquis pour lui dire de ne pas compter sur vous. » J'ai préféré ne pas discuter, sachant que jamais je n'aurais le dessus. N'étaient-ils pas trois contre moi ? Mais ma décision était déjà prise : j'allais m'enfuir et vous demander l'hospitalité, puisque vous aviez eu la gentillesse de me la proposer.

— Vous avez bien fait.

— Je craignais, voyez-vous, que lord Drury ne me demande en mariage au cours de cette promenade.

Le marquis pinça les lèvres. Une simple demande en mariage ? Certes, elle aurait refusé. Mais il pouvait imaginer sans peine comment l'homme antipathique décrit par la jeune fille pouvait réduire celle-ci à sa merci, une fois seul avec elle...

— Je me suis dit que, si je disparaissais pendant deux ou trois jours, il abandonnerait la partie et retournerait à Londres.

Avec amertume, elle poursuivit :

— Comment aurais-je pu imaginer que j'échappais à un péril pour en rencontrer un autre ?

— Je suis absolument désolé de ce qui s'est passé. Il m'était impossible de deviner qu'Ellis allait arriver ici sans prévenir et que, au lieu de s'installer dans sa chambre, il prendrait la vôtre.

Laura soupira.

— Comment deux frères peuvent-ils être aussi dissemblables ?

— Cela arrive souvent.

Le marquis serra les poings.

— Mais cette fois, Ellis a dépassé les bornes. Jusqu'à présent, comme il n'a jamais connu de limites, il s'est imaginé que la vie était un jeu perpétuel...

D'un ton dur, il conclut :

— Cela va changer.

Après toutes ces émotions, Laura pensait qu'elle n'arriverait pas à trouver le sommeil. Elle se trompait. À peine sa tête avait-elle touché l'oreiller qu'elle s'endormait.

Ce fut une petite femme de chambre brune qui la réveilla le lendemain en venant tirer les rideaux.

— Bonjour, mademoiselle.

La jeune fille regarda autour d'elle. Elle ne reconnaissait pas cette chambre... et pas davantage la domestique. La mémoire lui revint bien vite.

— Quelle heure est-il, s'il vous plaît ?

— Dix heures, mademoiselle.

— Déjà !

— Milord propose que vous preniez votre petit déjeuner avec lui dans une demi-heure.

— Très bien, merci.

La petite femme de chambre examinait l'invitée du châtelain sans chercher à dissimuler sa curiosité. Cela ne surprit pas autrement Laura.

« Il y a eu beaucoup d'allées et venues ici pendant la nuit. Les employés se posent forcément des questions. »

— Voulez-vous que je vous aide à vous préparer, mademoiselle ? demanda la soubrette.

— Non, ce n'est pas la peine. Merci.

Une fois seule, Laura fit un brin de toilette, puis elle se mit en devoir de s'habiller.

« Je me demande ce qui se passe au manoir. Si ma belle-mère s'est aperçue de ma disparition, elle doit être folle de rage. Je parie qu'elle enverra quelqu'un se renseigner aux écuries. Et lorsqu'on constatera

que Kamichi n'est pas là, on pensera que je suis allée ; me promener comme tous les matins. »

La salle à manger où l'on prenait les petits déjeuners était vide. Laura jeta un coup d'œil sur la desserte, où se succédaient des plats qui lui parurent tous plus appétissants les uns que les autres.

Elle mourait de faim. Ce qui n'avait rien de très surprenant car elle n'avait pratiquement rien mangé la veille.

Soudain, elle entendit un bruit de pas dans le hall.

« Pourvu que ce ne soit pas Ellis ! »

À son grand soulagement, ce fut le marquis qui entra dans la pièce, un grand sourire aux lèvres.

— Avez-vous réussi à dormir un peu ?

— Oui, merci. J'étais tellement fatiguée que j'ai sombré comme une masse.

— Je vous devine toutefois un peu nerveuse encore.

— Qui ne le serait pas à ma place ?

— Ne vous inquiétez pas : Ellis ne risque pas de se montrer ce matin. J'ai jeté un coup d'œil dans sa chambre. Il dort profondément.

Avec une pointe de mépris, il enchaîna :

— Après tout le cognac qu'il a avalé, cela ne m'étonne pas.

Son visage s'assombrit.

— Je suis vraiment navré de ce qui s'est passé hier.

— Quel cauchemar ! J'avais réussi à échapper à lord Drury, je me croyais en sécurité...

— Vous n'aviez pas compté avec Ellis. Et moi non plus ! soupira-t-il. Mais n'ayez crainte, même s'il reste au château, mon frère ne vous importunera plus.

Un léger sourire lui vint aux lèvres.

— Vous êtes si jolie... Je peux comprendre que tous ces messieurs perdent la tête.

Était-ce un compliment ? Laura se sentit rougir.

En dépit des assurances du marquis, elle ne se sentait pas vraiment tranquille. Chaque fois qu'elle entendait un petit bruit, elle craignait de voir apparaître Ellis. Ou - pire, peut-être ! - sa belle-mère.

— Vous sentez-vous le courage de travailler ce matin ? lui demanda Christopher.

Elle n'hésita pas.

— Naturellement.

Laura passa toute la journée à répondre au courrier et à rédiger des chèques, que Christopher signait ensuite. Pour déjeuner, ils se contentèrent d'un sandwich que leur apporta Marriott, le majordome que la jeune fille avait connu autrefois. Il avait pris sa retraite depuis

déjà un certain temps, mais le nouveau marquis l'avait persuadé de venir reprendre du service, tout au moins pendant la durée des travaux.

— Il connaît si bien cette propriété ! avait dit Christopher à la jeune fille. Honnêtement, je ne sais pas ce que je ferais sans lui.

En fin d'après-midi, Laura alla trouver le châtelain, qui étudiait de nouveau les plans de rénovation en compagnie de l'architecte.

— Je retourne aux Ifs, lui dit-elle.

Christopher la suivit dans le hall.

— Croyez-vous que ce soit prudent ?

— J'espère que lord Drury sera parti et que tout danger immédiat se trouvera écarté. De toute manière, il faudra bien que j'affronte ma belle-mère à un moment ou à un autre.

— N'hésitez pas à considérer cette demeure comme la vôtre.

— Je vous en remercie, fit-elle avec gratitude. Pour le cas où je devrais vous demander de nouveau l'hospitalité, je me permettrai de laisser là-haut le sac de voyage que j'ai apporté.

— Reviendrez-vous m'aider demain ?

— Oui.

Soudain inquiète, elle ajouta :

— Mais si, par hasard, je n'étais pas là à dix heures, cela ne vous ennuerait pas d'envoyer une voiture me chercher, s'il vous plaît ?

— Vous craignez que votre belle-mère ne vous interdise de sortir ?

— Avec elle, tout est possible. Elle doit être furieuse... Et je doute qu'elle ait abandonné ses projets.

— Elle ne peut pas vous obliger à vous marier.

— Je m'attends à tout de sa part. Ma présence au manoir lui déplait et elle a décidé de se débarrasser de moi par n'importe quel moyen. Si elle ne parvient pas à me faire épouser lord Drury, elle peut très bien m'expédier de nouveau en France.

— Votre père le permettrait ?

— Mon père dit « oui » à tout ce qu'elle propose.

Le marquis l'enveloppa d'un regard soucieux.

— Vous voulez vraiment rentrer aux Ifs ce soir ?

— Il le faut. Ma belle-mère ignore que j'ai passé la nuit ici. Elle a dû s'imaginer que j'étais sortie de bonne heure à cheval et que je rentrerais pour dîner, comme d'habitude. Elle accepte, de mauvaise grâce, que je ne me montre pas à midi. Mais si je demeurais invisible le soir aussi, j'aurais des ennuis.

— N'en avez-vous pas déjà ? interrogea Christopher en toute logique.

Pendant que Kamichi galopait le long d'un chemin de terre, Laura prit une profonde inspiration.

« Quoi que dise ma belle-mère, je garderai mon calme », se promit-

elle.

Elle laissa son cheval aux écuries.

— Eh bien, vous êtes partie aux aurores, mademoiselle Laura, lui dit Charlie,

Jack, à quelques pas, demeurerait imperturbable.

« Au moins, je sais que je peux lui faire confiance », pensa la jeune fille.

— Quand je suis arrivé ce matin, vers sept heures, Kamichi n'était déjà plus là, reprit Charlie.

— Vous m'avez manquée de peu, fit Laura avec aplomb. J'ai dû partir cinq minutes avant.

Jack hocha la tête, confirmant ses dires.

— C'est ça.

— Je m'étais levée de bonne heure: il faisait si beau, reprit la jeune fille. Et j'avais promis de rendre visite à... à des amis.

S'efforçant de cacher son anxiété, elle demanda :

— Lord Drury est-il toujours là ?

— Non, mademoiselle. Il a demandé que l'on prépare sa voiture dans le courant de la matinée, mais figurez-vous que lorsque nous la lui avons amenée, il nous a dit qu'il n'en avait plus besoin. Il avait l'air furieux. Dans l'après-midi, il nous a, de nouveau, demandé sa voiture. « Je retourne à Londres », a-t-il répété plusieurs fois, comme s'il avait peur que nous ne comprenions pas.

« Ouf ! » pensa Laura avec soulagement.

Charlie haussa les épaules.

— Comme si les allées et venues de ce monsieur nous intéressaient !

Ce fut le cœur léger que la jeune fille regagna le manoir. Au moins, lord Drury n'était plus là...

« J'en serai quitte pour une algarade de la part de ma belle-mère, se dit-elle. Un moindre mal. »

— Eh bien, vous arrivez juste à temps, mademoiselle Laura, lui dit Newman, le majordome. Je viens de donner un coup de gong pour annoncer le dîner.

— Je ne vais pas pouvoir monter me changer, murmura la jeune fille. Tant pis, j'irai dîner en amazone.

Elle courut se laver les mains dans le petit cabinet de toilette du hall et entra dans la salle à manger. Comme elle s'y attendait, son père et sa belle-mère se trouvaient déjà à table,

— Excusez-moi, dit-elle en s'asseyant à sa place. Je suis un peu en retard.

— Nous parlerons de ton absence après le repas, lui dit le comte avec sévérité.

Sa belle-mère lui adressa un coup d'œil furibond.

— C'est bien agréable pour votre père d'avoir une fille capable de le

traiter comme vous l'avez fait ce matin.

Le comte fronça les sourcils.

— Rose, nous parlerons de tout ceci après le repas. Je tiens d'abord à manger tranquillement.

— Votre fille s'est conduite d'une manière inqualifiable. J'ai eu la honte de ma vie quand lord Drury m'a demandé où elle était et que j'ai été incapable de lui répondre.

— Pourtant, vous saviez parfaitement que j'étais attendue au château de Hampton, riposta Laura.

— Je vous avais priée d'envoyer un mot au marquis pour lui dire de ne pas compter sur vous.

La nouvelle comtesse crispa les doigts sur sa serviette.

— Vous n'êtes qu'une ingrate et une mal élevée. Traiter un homme comme lord Drury de cette façon ! Espèce de buse ! Idiotie ! Triple idiotie !

Laura se tourna vers son père. Allait-il permettre que sa seconde femme l'insulte ainsi ? Mais au lieu de prendre sa défense, le comte hocha la tête.

— Oui, tu t'es conduite d'une manière stupide.

— Vous vous imaginez, peut-être, que vous verrez souvent des messieurs riches et titrés tomber des arbres comme autant de fruits mûrs ? lança Rose d'une voix aigre. Triple idiote, oui ! Vous venez de gâcher la chance de votre vie.

— Absolument, renchérit le comte. Je regrette de devoir te le dire, Laura, mais ton comportement a été inadmissible. Est-ce ainsi que tu remercies ta belle-mère de tout le mal qu'elle s'est donné ?

— Père, lord Drury est plus vieux que vous.

— Je n'ai pas eu l'indélicatesse de lui demander son âge. Je peux seulement te dire que tu lui as plu suffisamment pour qu'il me demande si je voyais la moindre objection à ce qu'il te fasse la cour.

— Que lui avez-vous répondu ?

— Que je n'en voyais aucune.

— Vous trouveriez normal que j'épouse ce... ce vieillard obèse ? s'écria la jeune fille avec stupeur.

Le comte de Melville eut la bonne grâce de paraître gêné. Mais il en fallait davantage pour décourager la belle-mère de Laura.

— Lord Drury n'a peut-être plus vingt ans, mais c'est un très beau parti.

— Dans ce cas, il fera le bonheur d'une autre... que je plains !

— Insolente !

— De toute manière, je ne souhaite pas me marier pour le moment. Pas plus avec lord Drury que... qu'avec le prince de Galles.

— Mais en voilà, des façons !

Sa belle-mère la toisa d'un air dur avant de poursuivre:

— Mademoiselle, sachez que vous n'avez pas votre mot à dire. Si votre père et moi estimons qu'il est temps pour vous de convoler en justes noces, vous n'avez qu'à obéir.

Vaincue, la jeune fille baissa la tête. Elle avait tenté de lutter, mais elle se rendait compte de l'inanité de ses efforts. Sa belle-mère était la plus forte. Et elle ne pouvait pas compter sur son père pour la défendre.

Dans ces conditions, comment aurait-elle pu protester davantage ?

Dans la mansarde bleue, Laura était en train de se préparer pour la nuit quand on frappa à sa porte.

S'attendant à trouver Molly sur le seuil, elle se contenta de passer un léger négligé.

— Oui, entrez.

Le majordome ouvrit la porte.

— Excusez-moi de vous déranger, mademoiselle, mais l'un des valets du marquis de Hampton vient de vous apporter une lettre.

Et il lui présenta, sur un plateau d'argent, une longue enveloppe en vélin blanc.

— Merci, Newman. Y a-t-il une réponse ?

— Apparemment non, mademoiselle. Le valet est reparti tout de suite après m'avoir remis ce message.

Là-dessus, le majordome la salua et s'éclipsa, tandis qu'elle s'empressait de décacheter l'enveloppe gravée d'une discrète couronne.

Ma chère Laura,

J'espère que votre soirée s'est passée sans incidents.

Ici, j'ai eu quelques problèmes et, si je vous écris, c'est pour vous demander de ne pas venir demain comme prévu, mais plutôt la semaine prochaine, si du moins tout s'arrange.

Je vous remercie de toute l'aide que vous m'avez apportée. Dès que j'aurai de nouveau besoin de vous, je vous enverrai un mot

À bientôt,

Christopher

Très déçue, la jeune fille relut cette lettre.

« Qu'a-t-il bien pu se passer ? se demanda-t-elle. Ellis a-t-il fait d'autres bêtises ? À moins qu'il ne soit souffrant après la correction que lui a donnée son frère ? »

Elle eut l'impression que son cœur manquait un battement.

« Et si c'était Christopher qui était souffrant ? Il aurait pu me donner un peu plus d'explications », se dit-elle, dépitée, mais surtout attristée.

Laura espérait que le marquis lui donnerait signe de vie assez

rapidement. Mais les jours passèrent sans qu'il se manifeste. Ce fut lord Drury, en revanche, qui donna de ses nouvelles...

La jeune fille s'était assise avec un livre dans la roseraie quand sa belle-mère la rejoignit.

— Ah, vous êtes là ! Je vous cherchais partout.

En la voyant brandir une lettre, Laura sentit les battements de son cœur s'accélérer. Christopher lui aurait-il enfin écrit ?

Presque aussitôt, son enthousiasme tomba.

« Si je recevais du courrier, ma belle-mère ne se donnerait pas la peine de me l'apporter », se dit-elle.

— Des nouvelles de lord Drury ! annonça Rose d'un ton triomphant. Vous avez de la chance. Il est prêt à pardonner votre conduite et viendra prochainement dîner au manoir.

« Quel ennui ! pensa la jeune fille. Moi qui me croyais débarrassée de lui pour toujours ! »

La nouvelle comtesse la menaça du doigt.

— Cette fois, vous tâcherez de vous montrer un peu plus aimable. Sinon...

Laura baissa la tête. Certes, elle n'avait aucune envie de revoir lord Drury, mais elle comprenait qu'elle se mettrait dans son tort si elle s'opposait dès maintenant à sa belle-mère. Par ailleurs, contre toute vraisemblance, elle espérait qu'un miracle se produirait pour empêcher cette nouvelle rencontre.

Perdue dans ses pensées, elle ne vit pas Rose regagner le manoir d'un pas dansant, visiblement très contente d'elle.

Elle ne la vit pas non plus s'installer dans le nouveau coupé laqué de vert foncé que l'on venait d'amener devant le perron.

Après être restée longtemps près de la fontaine, elle monta dans sa mansarde, s'assit au petit secrétaire que l'on avait réussi à caser entre la commode et l'armoire, et se mit en devoir d'écrire à Hortense, la fille de M. et Mme de Lamont.

Après lui avoir expliqué ses difficultés, elle lui apprit qu'elle comptait retourner à Paris, dans le cas où lord Drury et sa belle-mère se montreraient trop insistants.

J'aurais alors besoin de trouver un point de chute, tout au moins jusqu'à ce que je loue un petit appartement. Croyez-vous, ma chère Hortense, que vos parents accepteraient de nous héberger momentanément, Nanny et moi ? Cela me rendrait le plus grand service.

Une fois sa lettre terminée, elle se dit qu'il lui fallait parler de ses éventuels projets à Nanny.

Elle se rendit à la lingerie où elle ne trouva qu'une repasseuse harassée.

— Où est Nanny ? lui demanda-t-elle.

— Je n'en sais rien, mademoiselle.

— Je pensais qu'elle travaillait ici.

— Elle est venue une journée, puis nous ne l'avons plus revue.

C'était bien bizarre ! Laura retourna dans sa chambre et sonna Molly. Cette dernière arriva enfin en traînant les pieds.

— Où est passée Nanny ?

La femme de chambre parut plus revêche encore que d'ordinaire.

— Je n'en sais rien. Quelqu'un disait l'autre jour qu'elle était retournée au bourg.

Molly manifestait une telle mauvaise volonté que Laura, qui avait eu l'intention de lui confier la lettre qu'elle venait d'écrire, décida de se rendre à Lucksham pour la poster elle-même.

Après avoir mis son chapeau et ses gants, elle se rendit aux écuries, où Charles était en train de panser Flora, la jument grise de la nouvelle comtesse.

— Tiens ! Milady va monter sa jument ?

— Le jour où ça arrivera... Je vais mettre Flora au pré, elle pourra galoper un peu. La pauvre a besoin d'exercice et n'en prend pratiquement jamais.

Laura caressa la jolie jument.

— J'avais l'intention d'essayer le nouveau coupé. Pourquoi pas avec Flora ?

Le palefrenier secoua négativement la tête.

— Premièrement, elle n'a encore jamais été attelée. Deuxièmement, milady est partie avec le coupé.

— Elle le mène elle-même ?

— Pensez-vous ! Lorsqu'elle sort, c'est toujours à ce Gaston qu'elle fait appel.

— Gaston ?

— Le cocher qu'elle a amené ici et que personne ne peut sentir. Voulez-vous que je vous prépare le phaéton, mademoiselle Laura ?

La jeune fille esquissa un sourire moqueur. Puisque sa belle-mère ne donnait pas assez d'exercice à sa jument, elle allait s'en charger !

— Non, merci, Charles. Je vais plutôt monter Flora.

— Ça, c'est une bonne idée.

— Je cours mettre mon amazone.

Un quart d'heure plus tard, Laura galopait vers les bois qui se trouvaient au nord de Lucksham. Elle se pencha vers Flora et lui caressa l'encolure.

— Tu es une bonne petite jument. Quel dommage que ma belle-mère ne te sorte pas tous les jours. Je suis sûre que tu aimerais cela.

Elle n'avait pas oublié sa lettre à poster. En se di rigeant vers le

bourg, elle passa devant l'auberge des Trois-Chênes, qui se trouvait à environ un kilomètre de Lucksham. À sa grande surprise, elle vit le coupé neuf dans la cour. Bouffon, le vieux cheval qui y était attelé, mâchonnait paisiblement les herbes qui pointaient entre les pavés.

Elle fronça les sourcils. Tout cela lui paraissait fort bizarre...

Que faisait sa belle-mère à l'auberge...

« A-t-elle rendez-vous avec quelqu'un ? Qui ? Lord Drury ? Un autre homme ? »

Un peu plus tard, tout en glissant la lettre adressée à Hortense de Lamont dans la boîte, elle se demanda :

« Et si elle trompait mon père ? »

Le comte ne voudrait pas vivre une seconde de plus avec sa seconde femme s'il découvrait qu'elle lui était infidèle.

« C'est peut-être cela, le miracle que j'attends ? »

Ce soir-là, lorsqu'elle descendit pour dîner, elle trouva son père seul dans la salle à manger.

— Nous serons seuls, lui apprit-il. Ta belle-mère est fatiguée. Elle a passé l'après-midi au bourg pour ses œuvres de charité. Cela la déprime toujours de voir autant de pauvreté.

Quelles œuvres de charité pouvait-on accomplir à l'auberge des Trois-Chênes ?

Laura décida de commencer à mener sa petite enquête.

— Je pourrais l'aider ? Que fait-elle exactement ?

— Elle soigne les personnes seules, âgées et malades, et elle apporte à manger aux enfants livrés à eux-mêmes parce que leurs parents travaillent.

La jeune fille haussa les sourcils. Elle savait que ces enfants étaient pris en charge par la femme du pasteur ainsi que par l'institutrice. Quant aux personnes seules, âgées et malades, il y en avait très peu à Lucksham, et c'était Mlle Colster, l'infirmière venue récemment couler une paisible retraite au village, qui s'en occupait quotidiennement.

— Demain, nous irons ensemble au cimetière, dit soudain le comte.

Une larme coula sur la joue de la jeune fille. Sa mère était morte exactement un an auparavant. Son père n'avait donc pas oublié ce triste anniversaire ?

— J'ai commandé des fleurs, reprit-il. Et j'ai demandé au pasteur d'être là et de bénir la tombe.

Après un silence, il ajouta :

— Ta belle-mère ne nous accompagnera pas, je lui ai dit que ce n'était pas nécessaire.

Laura se pencha et posa la main sur celle de son père.

— Je suis sûre que maman, de là-haut, nous voit et veille sur nous.

Il adressa un sourire ému à la fille.

— Ma chère petite Laura... murmura-t-il.

Celle-ci se sentit soudain envahie de bonheur.

« Mon père m'aime donc toujours ? » se demanda-t-elle en s'essuyant les yeux.

— Tu ne vas plus aider Christopher ? demanda le comte au moment où Newman apportait le dessert.

— Non, pas pour le moment. Il a trop de difficultés familiales à résoudre.

— Des problèmes avec son frère, je suppose ? Ah, je n'aurais pas aimé avoir un fils comme ce vaurien d'Ellis !

Brusquement, le comte changea de sujet de conversation.

— Je n'ai pas du tout apprécié ton attitude envers lord Drury, fit-il avec sévérité.

— Père, je ne peux pas épouser un homme que je n'aime pas.

— L'amour vient souvent après le mariage.

— Mieux vaut qu'il vienne avant. Lord Drury est si vieux !

— Ce n'est plus un jeune homme, je te l'accorde. Mais il possède beaucoup de qualités.

— Lesquelles ?

Après avoir cherché, le comte ne trouva que ceci à répondre :

— Il est très riche. Au moins, je serai rassuré sur ton sort car, avec lui, tu ne manqueras jamais de rien.

— Sauf d'amour. Vous ne souhaitez pas me voir aussi heureuse que vous l'étiez avec maman ?

Le regard du comte s'évada. Soudain, il paraissait très loin. Puis il se reprit

— Tu seras heureuse avec lord Drury. Sois raisonnable, Il serait temps que tu oublies tes idées d'adolescente trop romantique. Descends de ton petit nuage. La vie n'est pas un rêve rose.

Les sourcils froncés, son père poursuivit :

— Et tâche d'être un peu plus aimable que la dernière fois avec lord Drury. Tu l'as vu pendant à peine deux heures ! Tu peux au moins parler avec lui, apprendre à mieux le connaître... Si vraiment tu le trouves aussi déplaisant que cela, nous aviserons. Mais fais au moins un petit effort. Promis ?

— Oui, père, soupira la jeune fille.

— Ah ! Te voilà enfin un peu plus raisonnable.

Le lendemain, Laura accompagna son père jusqu'au cimetière qui entourait l'église du bourg. En France, elle avait cessé de porter le deuil mais, pour l'occasion, avait jugé plus correct de s'habiller de nouveau en noir.

Le pasteur les attendait devant la tombe fleurie d'œillets blancs. Il récita quelques prières avant de s'éclipser discrètement, les laissant se recueillir.

Ensuite, en silence et à pas lents, ils regagnèrent la voiture. Charlie, qui s'était perché sur le siège du cocher, rassembla ses rênes pendant qu'ils s'installaient sur la confortable banquette.

« Je préfère cent fois - mille fois ! - que ma belle-mère ne soit pas venue », se dit la jeune fille.

Comme s'il avait deviné ses pensées, son père déclara :

— Ce n'était pas la place de Rose.

— Non. Je suppose qu'elle est encore au lit à cette heure matinale ?

— Elle est déjà sortie.

Avec une pointe d'irritation, le comte s'exclama :

— Toujours ses bonnes œuvres !

Une lettre attendait la jeune fille au manoir. Lorsqu'elle reconnut la longue enveloppe en vélin et l'écriture à la fois ferme et élégante du marquis, son cœur se mit à battre la chamade.

Ma chère Laura,

Je suis navré de ce contretemps, mais j'ai jugé plus sage que vous ne veniez pas au château ces derniers jours.

Mon frère est retourné à Londres. Il ne risque pas de revenir vous importuner.

Si vous souhaitez toujours m'aider, j'en serais très heureux. Je vous attends dès que vous le voudrez à Hampton.

Avec toutes les amitiés,

Christopher

Laura hocha la tête.

« Je m'en doutais plus ou moins. C'était à cause de son frère ! se dit-elle. Je me demande quelle bêtise il a pu commettre cette fois. »

Le lendemain, la jeune fille revêtit la plus élégante de ses amazones avant de se rendre aux écuries.

Charlie lui adressa un grand sourire.

— Ce sera Kamichi ou Flora,, mademoiselle Laura ?

Elle hésita.

— J'aimerais bien sortir Flora régulièrement, mais si ma belle-mère s'en aperçoit, elle risque de se fâcher. Et comme je serai probablement absente toute la journée, il vaut mieux que je prenne Kamichi.

À ce moment-là, elle s'aperçut que, toute à sa hâte de se rendre au château, elle avait oublié ses gants.

— Je reviens dans deux minutes, Charlie.

Elle courut jusqu'au manoir, gravit l'escalier quatre à quatre. Et, en ouvrant brusquement la porte de sa mansarde, elle trouva Molly en train de fouiller dans le tiroir supérieur de sa commode.

— Que faites-vous, Molly ?

La femme de chambre, horriblement embarrassée, bredouilla :

— Je... euh, je regardais si vous aviez des bas à raccommoder.

— Dans le tiroir où je garde mes papiers personnels ? Ce tiroir que je vous avais recommandé de ne pas ouvrir ?

— Je ne m'en souvenais pas, mademoiselle.

Laura lui indiqua la porte.

— Laissez-moi, s'il vous plaît. Je suis pressée, je n'ai pas le temps de vous dire ce que je pense de votre comportement. Mais vous ne perdez rien pour attendre.

Tête basse, Molly sortit.

Laura était furieuse. Elle avait l'intention de réprimander sévèrement la femme de chambre. Son intuition lui disait cependant que sa belle-mère était derrière tout cela.

« Mais je n'en ai aucune preuve, pensa-t-elle. Dans ces conditions, comment puis-je l'accuser? »

Toute une équipe de maçons travaillait sur le donjon quand Laura le contourna, en route pour les écuries du château. Le travail semblait déjà très bien avancé.

« Si la restauration continue à ce rythme, Hampton aura bien vite retrouvé sa splendeur d'antan », se dit la jeune fille.

Elle trouva le marquis dans la carrière, où il faisait travailler à la longe un superbe étalon gris foncé.

— Quel magnifique cheval ! s'exclama-t-elle, enthousiasmée.

Il lui sourit, sans cesser de surveiller les moindres réactions de ce jeune animal ombrageux qui agitait sa crinière d'ébène, prêt à ruer et à se cabrer à chaque instant.

— Je vous présente Songe-d'une-Nuit-d'Été. Je l'ai acheté hier. Le responsable des écuries m'a dit qu'il n'avait jamais vu de sa vie un aussi beau spécimen d'anglo-arabe. Mais il n'est pas facile ! Il n'a encore jamais été monté. Le jour où j'essaierai de lui mettre une selle

sur le dos, il va faire feu des quatre fers.

— Vous avez peur ?

Il éclata de rire.

— Moi ? Peur ?

Leurs yeux se rencontrèrent, et Laura se sentit soudain légère, légère... Heureuse, en un mot.

D'une voix un peu rauque qu'elle ne se connaissait pas, elle déclara :

— J'ai vu au passage que les travaux du donjon étaient déjà bien avancés.

— Oui. Il est désormais consolidé, et l'entrepreneur m'a assuré que je pouvais monter jusqu'au sommet. Vous venez ?

Sans attendre sa réponse, il ajouta :

— Si une telle expédition vous semble risquée, rien ne vous oblige à m'accompagner.

Elle éclata de rire à son tour et, le parodiant, lança :

— Moi ? Peur ?

Le marquis confia Songe-d'une-Nuit-d'Été au responsable des écuries, tandis qu'un groom emmenait Kamichi.

Puis, suivie par Christopher, Laura se dirigea vers le sentier pierreux menant au donjon massif, ce vestige de l'époque médiévale qui s'élevait à côté du château.

— Tout d'abord, je tiens à vous rassurer, dit Christopher. Ellis n'est pas près de revenir.

— Vous aurait-il causé de nouveaux ennuis ?

Le marquis haussa les épaules.

— Je doute qu'il change un jour, fit-il avec fatalisme. S'il commettait une action vraiment condamnable, je pourrais l'envoyer à l'étranger et le forcer à y rester. Mais jusqu'à présent, il a surtout multiplié les peccadilles. Rien d'assez grave pour justifier son éloignement.

— Vous l'avez... jeté dehors ?

Il hésita.

— En y mettant les formes, quand même, répondit-il enfin.

— Et quelle a été sa réaction ? Il devait être furieux.

Le visage de Christopher s'assombrit.

— J'aime autant ne pas parler de tout cela. Allons plutôt voir où en sont les travaux du donjon.

Après avoir gravi l'escalier en colimaçon, ils arrivèrent en haut de cette grosse tour qui dominait toute la campagne environnante.

Les créneaux, dont plusieurs s'étaient écroulés, avaient déjà été refaits à l'identique, avec les pierres que les maçons récupéraient dans les fossés.

Laura contempla le panorama verdoyant, les prés où paissaient de paisibles bovins ou des troupeaux de moutons, les collines bleutées qui se profilaient à l'horizon, les villages nichés dans les vallons...

— C'est si beau, murmura-t-elle avec émotion.

Elle se sentit soudain transportée. Jamais elle n'avait été aussi heureuse de sa vie qu'en cet instant. À quoi cela était-il dû ? À l'harmonie des paysages... ou à la proximité du marquis ?

Ce dernier lui prit les mains.

— Oui, c'est beau.

Leurs yeux se rencontrèrent, s'accrochèrent... Le trouble de la jeune fille augmenta encore, tandis que les battements de son cœur s'accéléraient follement.

« Il va m'embrasser », pensa-t-elle.

— L'erreur est de vouloir précipiter les choses, fit Christopher d'une voix presque inaudible.

Si elle n'avait pas eu l'oreille fine, elle n'aurait pas réussi à l'entendre.

Là-dessus, il lui adressa un léger sourire et laissa retomber ses mains. Alors elle ressentit une incroyable sensation de vide, d'abandon.

« Je l'aime, se dit-elle, éblouie par cette révélation. Je l'aime... et il ne s'en rend pas compte ? »

Mais comment aurait-elle pu prendre l'initiative ? Ce n'était pas son rôle.

— Vous n'allez pas manquer de travail, déclara le marquis. Au cours de ces derniers jours, j'ai reçu une montagne de courrier. Puis il nous faudra décider de la réfection des pièces de réception avec M. Garnett, l'architecte.

Il avait parlé d'un ton si neutre que Laura eut l'impression de recevoir une douche froide. Après avoir cru toucher le septième ciel, elle revenait sur terre.

— Bien, fit-elle seulement.

— Tout cela ne vous effraie pas ?

— Au contraire. Je suis ravie de me rendre utile. Et vous savez bien que la restauration du château me passionne.

Un peu plus tard, Christopher s'arrêta devant l'un des lions en pierre qui encadraient le perron.

— Le choix des couleurs et des tentures sera difficile. Par où commencer ? Je n'en ai aucune idée. Pour moi, ces détails font partie du domaine féminin. J'aimerais mieux faire face à toute une armée ennemie plutôt qu'à des échantillons de soieries ou de velours...

— J'avoue que je me sens plus à l'aise au milieu des draperies que devant une armée menaçante. À chacun son rôle !

— Vous avez raison. Et d'ailleurs, où trouver ces échantillons ?

— Rien de plus simple. Laissez-moi m'en charger. Ma mère possédait les adresses des meilleures maisons de décoration londoniennes. Je vais leur écrire.

— Le jour où je vous ai demandé de m'aider, j'ai eu la plus brillante idée de ma vie.

— N'exagérons rien, fit-elle d'un ton léger.

En fait de brillante idée, elle se dit, soudain envahie d'une certaine nostalgie, qu'elle aurait préféré qu'il ait eu celle de l'embrasser.

Laura décida de partir un peu après cinq heures de l'après-midi, après avoir classé le courrier, rédigé de nombreux chèques et discuté avec l'architecte et le marquis.

De nombreuses factures étaient restées en souffrance depuis au moins deux ans. La jeune fille avait peine à comprendre pourquoi elles n'avaient pas été réglées plus tôt, d'autant plus que les rappels n'avaient pas manqué. Certes, tout le monde savait dans la région que le défunt marquis était presque ruiné - en grande partie à cause de son fils Ellis. Mais ses difficultés financières n'auraient pas dû l'empêcher de payer des factures d'un montant parfois infime.

Christopher jeta un coup d'œil sur les papiers que la jeune fille venait de mettre en ordre.

— Il me faudrait absolument un secrétaire, mais j'ai eu d'autres priorités jusqu'à présent.

— La remise en état du château passe avant tout.

— Et le plafond du bureau qu'occupait l'ancien secrétaire de mon père s'est effondré sur les dossiers. Là aussi, il y aura beaucoup à faire. Mais je ne veux pas vous retarder... À demain ?

— À demain.

La jeune fille revint aux Ifs juste au moment où son père s'apprêtait à monter dans la calèche qui attendait en bas du perron.

— Vous sortez, père ?

— Je pars pour Londres. Charlie va me conduire à la gare où je prendrai le train de huit heures. J'ai différentes affaires à régler. J'en profiterais pour rendre visite à ma sœur Ann, qui est souffrante.

— Tante Ann ! Malade ?

— Cela ne doit pas être bien grave. Tu sais comment est ton oncle James, il s'inquiète pour un rien.

— C'est vrai, reconnu la jeune fille. Quand pensez-vous rentrer, père ?

— Pas avant plusieurs jours.

Laura se sentit envahie d'appréhension. Elle allait donc se retrouver seule avec sa belle-mère ? Cela ne lui disait rien qui vaille.

« Ce n'est pas que j'aie peur d'elle, mais je ne lui fais aucune confiance. De plus, lord Drury risque d'arriver en l'absence de mon père... »

Les pensées du comte avaient dû suivre le même chemin que les siennes.

— N'oublie pas ta promesse au sujet de lord Drury.

Elle baissa la tête sans répondre.

— Tu as promis d'être plus aimable avec lui que la dernière fois, lui

rappela le comte.

— Oui, père, fit-elle avec effort.

— Allons, souris et embrasse-moi.

La jeune fille obéit. Le baiser fut facile... le sourire un peu moins.

Une fois dans sa chambre, Laura décida que si elle devait dîner en tête à tête avec ma belle-mère, elle ne voyait pas l'utilité de faire le moindre effort de toilette. Elle revêtit donc une robe très simple.

Puis elle chercha la lettre dans laquelle le marquis lui proposait de revenir au château. Elle avait envie de la lire, de la relire, d'admirer son écriture, de se sentir envahie par ce trouble délicieux qui la saisissait lorsqu'elle était près de lui.

Mais cette missive, qu'elle avait utilisée pour marquer la page de son livre, demeura introuvable...

Serait-elle tombée ?

Une brève exclamation lui vint aux lèvres. Soudain, elle comprenait tout. C'était cette lettre que cherchait Molly. Elle l'avait trouvée, s'en était emparée et l'avait probablement remise à la nouvelle comtesse.

La première réaction de la jeune fille fut d'appeler Molly pour la réprimander d'importance. À ce moment-là, il y eut du bruit dans le couloir, puis elle crut entendre quelqu'un prononcer le nom de Nanny.

Elle sortit en hâte et se trouva devant le majordome et Harrington, le déplaisant valet. Tous deux traînaient une malle qui semblait très lourde.

— Nanny est-elle de retour ?

Harrington se mit à ricaner. Quant à Newman, il paraissait horriblement mal à l'aise.

— Nanny est partie pour de bon, mademoiselle Laura, répondit-il enfin.

— Mais où ? Et sans me dire au revoir ?

— Elle a été renvoyée.

— Quoi ?

Visiblement très affecté, le majordome déclara, sans oser regarder la jeune fille :

— Milady lui a dit qu'elle était trop vieille pour être utile à quoi que ce soit. Nanny a pleuré et a demandé à vous voir, mais milady ne le lui a pas permis.

Laura faillit elle-même éclater en sanglots.

— Milord est-il au courant ?

— Je l'ignore, mademoiselle Laura. Nous ne discutons jamais les ordres de milady. Elle nous a demandé de mettre toutes les affaires de Nanny dans une malle et de les lui apporter. Ce que nous venons de faire.

Les yeux brouillés de larmes, la jeune fille contempla la malle en

osier à moitié disloquée dans laquelle on avait rassemblé tout ce qui appartenait à sa chère Nanny.

— Elle est donc à Lucksham ?

— Oui, mademoiselle Laura. Elle s'est installée dans le cottage où vivait sa famille.

Laura fronça les sourcils.

— Mais Nanny n'avait plus de famille.

— Elle avait encore une sœur, qui est morte voici quelques mois. Dans ce cottage, justement...

— Est-il en bon état ?

Après avoir marqué une légère hésitation, Newman déclara :

— Il aurait pu être mieux entretenu.

— J'irai la voir demain. Pauvre Nanny !

— Pauvre Nanny, fit Newman en écho.

Quant au valet, il se remit à ricaner.

En entendant résonner le gong annonçant le dîner, Laura fit son entrée dans la salle à manger, où elle trouva sa belle-mère déjà assise.

La jeune fille eut l'impression de recevoir un coup en voyant cette femme porter les saphirs de sa mère.

« Je suppose que c'est mon père qui les lui a offerts. Il n'empêche que... que cela me fait mal. »

Se souvenant de ses bonnes manières, elle fit une petite révérence.

— Bonsoir, madame, dit-elle avec froideur.

— Tiens ! Vous voilà devenue sinon aimable, du moins presque polie, lança la nouvelle comtesse d'un ton acide. À quoi dois-je cet honneur ?

— Je suis navrée, madame. J'ai dû vous déplaire, mais j'ignore en quoi.

À sa grande surprise, sa belle-mère éclata de rire.

— Décidément, vous n'avez aucun sens de l'humour, ma pauvre petite. Vous devez tenir de votre mère car votre père, lui, est très spirituel.

Laura eut envie d'affirmer que sa mère était dotée d'un merveilleux sens de l'humour. Mais, devinant que Rose tentait de la provoquer, elle évita de tomber dans le piège.

— J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre, reprit la nouvelle comtesse. Lord Drury viendra mercredi.

« En fait de bonne nouvelle ! »

— Cette fois, j'espère que vous vous conduirez convenablement. Votre père a-t-il eu une conversation sérieuse avec vous ?

— Oui, madame.

— Je peux donc compter sur vous ?

Après avoir marqué une hésitation presque imperceptible, la jeune fille hocha la tête.

— Oui, madame, répéta-t-elle.

— Avez-vous l'intention de vous rendre demain au château de Hampton ?

— Mais... bien entendu.

— Je trouve très choquant que ma belle-fille soit employée comme secrétaire, décoratrice ou je ne sais quoi, fit la nouvelle comtesse avec dédain.

— Je ne suis pas employée. Je travaille bénévolement...

Rose l'interrompt.

— Le marquis n'aurait pas pu trouver une personne ayant besoin de gagner sa vie ? Quelle idée de vous avoir proposé de l'aider !

— Cette occupation me plaît beaucoup.

— Qu'elle vous plaise ou non, c'est le cadet de mes soucis. Je pense à votre réputation, ainsi qu'à celle de votre père et à la mienne. Notre voisin pourrait s'offrir les services d'un collaborateur. Que diront les gens quand ils apprendront que Mlle de Melville passe ses journées à classer des vieux papiers chez le marquis de Hampton ? Et sans chaperon, qui plus est !

— Mme Osidge, la femme de charge du marquis...

— Ne vous quitte pas d'une semelle ? coupa sa belle-mère. À d'autres ! Je n'en crois pas un mot. Savez-vous ce que vous allez faire ?

Méfiante, Laura attendit la suite.

— Vous allez écrire au comte et lui donner votre démission.

— Je ne peux pas agir ainsi. J'ai promis de l'aider.

— Bah ! Il engagera quelqu'un d'autre.

Méchamment, elle ajouta :

— Quelqu'un de plus efficace, sûrement.

Sa voix se chargea de mépris tandis qu'elle enchaînait :

— Ne vous faites pas trop d'illusions, ma petite. Je devine sans peine ce que vous espérez,

— Comment cela ?

Sa belle-mère laissa échapper un éclat de rire strident.

— Vous croyez que, à force de tourner autour du marquis, il vous demandera en mariage. Vous rêvez ! Si vous pensez qu'un homme aussi séduisant, aussi riche et aussi important que le marquis de Hampton s'intéressera un jour à quelqu'un comme vous !

Se sentant percée à jour, la jeune fille devint écarlate.

Rose pointa son index en sa direction, en riant de plus belle.

— Et elle rougit ! Oh, c'est trop drôle !

Soudain, son expression changea. Elle se mit à examiner sa belle-fille d'un air calculateur.

— Vous rêvez, ma pauvre ! répéta-t-elle.

Malgré tout, elle semblait soudain soucieuse.

« Craindrait-elle que le marquis ne me demande en mariage avant lord Drury ? » se demanda Laura.

Un soupir gonfla sa poitrine.

« Ce serait trop beau... »

La voix moqueuse de sa belle-mère la ramena sur terre.

— Vous vous imaginez déjà marquise ? C'est d'un ridicule achevé. Vous feriez bien de revenir sur terre. Et demain, vous lui direz de chercher quelqu'un pour vous remplacer !

« Non ! Sûrement pas ! » se dit la jeune fille, révoltée.

— Vous m'avez entendue ? Demain...

Rose s'interrompit car la porte s'ouvrait. Laura accueillit avec soulagement l'arrivée de Newman, porteur d'une soupière en porcelaine qui contenait une bisque de homard. La diversion était plus que bienvenue !

Après cela, la présence des domestiques empêcha la nouvelle comtesse de se moquer méchamment de sa belle-fille.

Au cours du repas, Laura demanda d'un ton neutre :

— Qu'est-il arrivé à Nanny ?

— Je me suis dispensée de ses services. À son âge, elle était devenue complètement inutile.

— C'est une excellente femme de chambre. Je la préfère cent fois à Molly.

— Molly est jeune, vive...

— Sournoise et entêtée, ne put s'empêcher d'ajouter la jeune fille.

Rose fronça les sourcils.

— Je vous prierai de garder vos remarques pour vous. Nanny est partie, je l'ai remplacée par Molly. Inutile de discuter. Le sujet est clos.

Bien décidée à ne tenir aucun compte des avertissements de sa belle-mère, Laura se rendit le lendemain au château.

« Et j'irai tous les jours, à moins que l'on ne m'en empêche par la force », se dit-elle avec obstination.

Comment aurait-elle pu se passer de voir le beau visage du marquis, d'entendre sa voix si chaude, de guetter ses rares sourires, de sentir un trouble sans fin la gagner lorsque leurs yeux se rencontraient ?

Elle ne pardonnait pas à sa belle-mère d'avoir deviné son secret. Son amour pour le châtelain était donc si évident que cela ?

« Comment voudrait-elle, alors que je suis amoureuse de Christopher, que j'adresse un second regard à son lord Drury ? Elle devrait comprendre cela. Et mon père aussi. »

Le cœur de la jeune fille s'affola quand elle vit le marquis venir à sa rencontre dès son arrivée aux écuries.

« Je l'aime. Je l'aimerai toute ma vie. »

— La restauration du donjon sera terminée dans quelques jours, lui annonça-t-il.

— Bravo ! Les maçons n'ont pas perdu de temps.

— J'ai fait appel à deux équipes qui ont travaillé du lever du jour au coucher du soleil.

— Tout cela va coûter très cher.

Il haussa les épaules.

— Grâce à mon oncle Keath - Dieu ait son âme -, l'argent a cessé de représenter un problème pour les Hampton.

Il l'entraîna.

— Venez. Il faut que vous me donniez votre avis pour la salle de bal. Il n'y en a pas moins de deux au château, ce que j'ai toujours trouvé stupide. Heureusement, elles se trouvent presque côte à côte, et j'ai pensé à les réunir.

— Figurez-vous que j'avais eu la même idée lorsque nous avons fait le tour du rez-de-chaussée, l'autre jour.

— M. Garnett a commencé à tracer des plans. Allons voir cela.

Avec intérêt, la jeune fille se pencha sur les esquisses que Christopher déroula devant elle. Après les avoir étudiées, ce fut avec enthousiasme qu'elle déclara :

— Vous aurez la plus belle salle de bal de toute l'Angleterre. Mais il ne faut pas qu'elle soit trop moderne.

Elle désigna plusieurs points du plan.

— Par exemple, ces fenêtres que votre architecte a dessinées ne conviennent pas du tout - à mon avis, tout au moins. Il faudrait plutôt prévoir de hautes fenêtres de style Tudor qui seraient exactement dans l'esprit du château.

Le marquis étudia les croquis avant de déclarer :

— Vous avez raison.

Il lui effleura la joue du bout des doigts. C'était le genre de caresse que l'on pouvait faire à un enfant. Malgré tout, Laura se sentit profondément troublée.

— Le jour où je vous ai demandé de bien vouloir m'aider à restaurer le château, j'ai eu l'inspiration de ma vie, assura-t-il.

— N'exagérons rien, murmura-t-elle avec gêne.

— Vous comprenez tout. Vous êtes exceptionnelle.

Les mots cruels de sa belle-mère revinrent soudain à la mémoire de la jeune fille :

Si vous pensez qu'un homme aussi séduisant, aussi riche et aussi important que le marquis de Hampton s'intéressera un jour à quelqu'un comme vous ! Vous vous imaginez déjà marquise ? C'est d'un ridicule achevé.

« Ma belle-mère a raison, j'ai tort de rêver. Même si je l'aime... »

Son cœur se gonfla.

« Dieu, comme je l'aime ! »

Elle leva les yeux vers lui. Mais il ne semblait même plus être conscient de sa présence. Les sourcils froncés, il continuait à étudier

les plans.

— Oh, j'oubliais ! s'exclama-t-il.

Il montra à la jeune fille une moulure un peu tarabiscotée en acajou.

— M. Jepson, l'ébéniste, m'a proposé cela pour la bibliothèque.

Il ne paraissait guère enthousiaste.

— Entre nous, j'aurais préféré autre chose...

— Du chêne, peut-être ? Et des dessins plus simples ?

— Exactement !

Avec chaleur, il poursuivit :

— N'ai-je pas raison de dire que vous êtes exceptionnelle ?

Elle se sentit rougir.

— J'aurais voulu aller hier jusqu'à son atelier à Lucksham, mais je n'en ai malheureusement pas eu le temps, reprit-il. Et aujourd'hui, je crains que ce ne soit la même chose. J'attends d'un moment à l'autre non seulement l'architecte, mais aussi un entrepreneur ainsi que deux postulants au poste de régisseur.

— Voulez-vous que j'aille voir l'ébéniste ?

— Vous me rendriez un énorme service. Vous avez un goût parfait et j'ai une totale confiance en vous. Je vous laisse décider.

— Certainement pas. Je préfère vous apporter les échantillons qui me sembleront les plus appropriés et alors, vous choisirez. Je vais demander que l'on me selle Kamichi.

— Laissez votre cheval se reposer un peu. Prenez plutôt ma chaise de poste. Le vieux Mike en profitera pour y atteler les deux pur-sang que j'ai achetés la semaine dernière.

Il tira un cordon de sonnette poussiéreux... qui lui resta dans la main.

— Décidément, tout est à refaire ici, soupira-t-il.

Avant que le cordon ne se brise, la clochette avait dû résonner dans les communs car Marriott, le vieux majordome, arriva quelques minutes plus tard.

— Vous m'avez demandé, milord ?

— Oui, Marriott.

Le marquis se mit à rire.

— Avec tant d'insistance que j'ai rompu le cordon.

— Cela ne me surprend pas, milord. J'avais déjà remarqué qu'il était complètement usé.

— Pouvez-vous envoyer quelqu'un aux écuries afin de demander que Mike attelle les deux nouveaux pur-sang à la chaise de poste ? Il va devoir emmener Mlle de Melville au bourg.

— Très bien, milord.

Laura était ravie d'avoir l'occasion de descendre jusqu'au bourg. Après avoir vu l'ébéniste, elle demanderait à Mike de la conduire chez Nanny.

— Je ne sais pas combien de temps cela me prendra, dit-elle à

Christopher. Ne m'attendez pas pour déjeuner.

— Vous savez bien que notre déjeuner n'est composé que d'un sandwich et d'un fruit. Rien qui risque de refroidir.

En riant, il enchaîna :

— Voilà à quel régime se trouvent réduits les malheureux travailleurs que nous sommes...

— Je ne me plains pas. Les sandwiches que prépare votre cuisinière sont excellents.

— Et en mangeant rapidement, nous gagnons du temps. Je vous rendrai tout cela au centuple, Laura ! Lorsque le château aura enfin retrouvé sa splendeur d'an tan, je vous offrirai le plus délicieux des dîners, qui sera suivi du plus grand bal que l'on ait jamais donné à Hampton.

La jeune fille sentit son cœur se gonfler d'espérance, tandis que des rêves fous s'emparaient d'elle.

Le marquis ouvrirait-il le bal avec elle ? Lui avouerait-il son amour ? La demanderait-il en mariage ?

« Ce serait merveilleux ! » se dit-elle, soudain cramoisie.

Aussitôt, elle s'en voulut de ne pas mieux maîtriser son imagination.

« Je suis folle, se dit-elle. Si ma belle-mère pouvait deviner ce que je pense, elle se moquerait cruellement de moi. »

Pour se donner une attitude, elle s'éclaircit la gorge et dit la première chose qui lui vint à l'esprit :

— Avez-vous des nouvelles d'Ellis ?

— Directement ? Aucune. Il ne m'a même pas écrit pour me demander de l'argent. Ce qui me surprend.

— Il est à Londres ?

— C'était ce que je pensais. Mais d'après Marriott, il se serait installé aux Trois-Chênes.

— À Lucksham ? demanda Laura, sidérée.

— Oui. Je ne vais certainement pas me donner la peine de vérifier cette information. J'en saurai plus le jour où je recevrai sa note d'auberge.

La jeune fille était choquée.

— Il vous la fera envoyer ?

— Évidemment. Croyez-vous que je m'attende à autre chose de sa part ?

La chaise de poste filait sur la route de Lucksham au grand trot des deux pur-sang noirs que le vieux cocher menait avec maestria. Ils ne tardèrent pas à arriver dans le gros bourg, et Mike mit ses chevaux au pas.

— Nous y voilà, mademoiselle, dit-il en arrêtant la légère voiture devant l'atelier de l'ébéniste.

Il éternua.

— Excusez-moi, mademoiselle. Ah, ce satané rhume ! Il ne finira donc jamais ?

— Comment avez-vous réussi à vous enrhummer par ce beau temps ?

— J'ai pris froid la nuit où il a tellement plu. J'étais sorti sans mon ciré... et voilà le résultat. Bah, ce n'est pas bien grave. Ça passera !

Il attendit que la jeune fille descende.

— Je vous laisse, mademoiselle. Je vais mettre les chevaux à l'ombre de ces grands arbres, là-bas.

— Très bien. Je ne pense pas que ce sera très long.

— Prenez tout le temps qu'il vous faudra, mademoiselle.

Laura poussa la porte de l'atelier de M. Jepson, l'ébéniste qu'elle connaissait depuis toujours.

— Tiens, mademoiselle de Melville ! s'exclama-t-il. Je ne savais pas que vous étiez de retour aux Ifs.

— Cela fait déjà presque trois semaines que je suis revenue de Paris.

— Quel bon vent vous amène ?

L'ébéniste parut soudain de mauvaise humeur.

— Quel mauvais vent, plutôt ?

— Monsieur Jepson ! s'exclama la jeune fille, choquée.

— Je parie que milady est mécontente des corniches des armoires de sa chambre ! Je les ai déjà refaites à trois reprises. Honnêtement, je ne vais pas recommencer une fois de plus.

Il secoua la tête avec détermination.

— Non, pas question. Que milady trouve un autre ébéniste si elle veut, mais moi...

Laura l'interrompit.

— Il ne s'agit pas du tout de cela. J'ignorais même que ma belle-mère avait changé les corniches de ses armoires. Je les ai toujours trouvées très bien...

— Moi aussi.

— Si je viens vous trouver aujourd'hui, c'est de la part du nouveau marquis de Hampton, qui n'a pas eu le temps de descendre vous voir.

— Ah, bon ? fit M. Jepson, visiblement soulagé.

La jeune fille posa la moulure qu'elle avait apportée sur un établi.

— À la place d'acajou, il préférerait du chêne.

— Rien de plus facile. Comme l'acajou est à la mode, j'ai pensé qu'il aimerait cela. Mais, entre nous, rien ne vaut un bon chêne. Voilà ce que je peux vous proposer.

La jeune fille se pencha vers les bois qu'il lui montrait et choisit un chêne clair.

— Peut-on le cirer ?

— Naturellement.

— Quant aux moulures... Je pense qu'il faudrait quelque chose de très

simple.

Moins de vingt minutes après être entrée dans l'atelier, Laura en sortit avec les échantillons qu'elle avait sélectionnés sous le bras.

— S'il n'en tenait qu'à moi, je n'hésiterais pas : je prendrais celui-ci, déclara-t-elle en brandissant l'un d'eux.

— Milord fera son choix.

D'un bon pas, Laura se dirigea vers la chaise de poste, qui se trouvait toujours à l'ombre des arbres. Mike, tassé sur le siège, s'était emmitouflé dans une houppe sombre.

— Mon pauvre Mike, votre rhume ne semble pas aller mieux, lui dit gentiment la jeune fille.

Seul un grognement lui répondit.

— Maintenant, je voudrais aller de l'autre côté de Lucksham, rue Southwell. La connaissez-vous ?

De nouveau, elle n'eut droit qu'à un grognement.

— Si vous ne vous sentez pas bien, voulez-vous que je conduise la chaise de poste ? Je sais mener un attelage.

Encore un grognement. Mike n'était pas d'humeur bavarder et elle comprit qu'il ne lui restait plus qu'à monter en voiture. Elle entendit le sifflement du fouet, et, aussitôt, les chevaux partirent à vive allure.

Pendant que la chaise de poste filait au grand trot, Laura examina les échantillons de bois et hocha la tête avec satisfaction.

« Christopher devrait être content. »

Soudain, elle s'aperçut que Mike n'avait pas pris la direction de la rue Southwell. Ils allaient maintenant à un train d'enfer vers les bois.

« Que fait-il donc ? Au début, j'ai pensé qu'il connaissait un raccourci. Mais je me rends compte que nous nous éloignons de Lucksham. Où allons-nous donc ? Ce n'est même pas le chemin du château de Hampton ! »

Le vieux cocher aurait-il perdu la tête ?

Elle voulut faire coulisser la petite trappe qui permettait de communiquer avec lui, mais celle-ci était bloquée.

— Mike ! cria-t-elle.

Pas de réponse.

— Mike !

Lorsqu'elle tenta d'ouvrir la portière, elle s'aperçut que celle-ci était fermée de l'extérieur.

— Mon Dieu ! fit-elle seulement d'une voix blanche.

Elle pesa sur la poignée de l'autre portière, qui était elle aussi condamnée. De toute manière, à cette allure, comment aurait-elle pu envisager de sauter à terre ? Elle aurait été tuée sur le coup.

En une fraction de seconde, elle comprit tout.

Ce n'était pas Mike qui conduisait cette chaise de poste à une allure suicidaire. L'individu enveloppé d'une houppe, qui n'avait

répondu que par des grognements à ses questions, s'était arrangé pour éloigner le vieux cocher sous un prétexte quelconque.

Et maintenant, il l'emmenait... où ?

« On m'a enlevée ! »

Le premier choc passé, Laura tenta de comprendre. *Qui* avait pu commanditer cet enlèvement ? Elle ne voyait que sa belle-mère...

Mais pourquoi ?

La chaise de poste continuait sa course folle dans les petites routes de campagne. Enfin, elle tourna à gauche, suivit à allure réduite un chemin de terre et s'arrêta devant une ferme qui semblait abandonnée.

« Où suis-je ? se demanda la jeune fille. Je n'en ai aucune idée. Je ne suis jamais venue par ici. »

La portière s'ouvrit brusquement et l'homme enveloppé d'une houppelande apparut. Il la saisit par la taille et la déposa par terre en riant à gorge déployée.

Le capuchon de son vêtement glissa en arrière et Laura le reconnut.

— Ellis !

Sa peur diminua. Au moins, celui qui l'avait enlevée n'était pas un inconnu. Était-elle plus en sécurité pour autant ?

Son appréhension revint au galop.

— Vous avez complètement perdu la tête ! Si mon père apprend ce qui vient de se passer, vous risquez de terribles ennuis. Ramenez-moi immédiatement à Lucksham.

— Pas question, ma belle.

— Vous êtes devenu fou. Tout d'abord, où est Mike ?

— S'il a repris connaissance, il doit se demander qui a volé la voiture, après lui avoir asséné un bon coup sur la tête, ricana Ellis, tout en entraînant la jeune fille vers la ferme.

La jeune fille le regarda avec horreur.

— C'est terrible !

— N'est-ce pas ?

— Vous vous moquez de tout.

— La vie est faite pour rire, pas pour pleurer.

— Réfléchissez une seconde ! Vous lui avez peut-être brisé le crâne ! Vous devrez alors répondre de vos actes devant la justice et...

— Oh, là, là ! Tout de suite les grands mots. Pas de drames, ma jolie. Je n'ai rien contre Mike. C'est un brave homme, au fond. Mais il fallait que je me débarrasse de lui. Or la fin justifie les moyens, comme on dit.

— Pauvre Mike !

— Pauvre Ellis, oui !

Elle lui adressa un coup d'œil plein de mépris.

— Ah, je vais vous plaindre !

— Vous pourriez. Maintenant que mon frère m'a coupé les vivres, j'ai besoin d'argent.

— Si vous croyez que vous obtiendrez une rançon en échange de ma liberté ! Premièrement, mon père est à Londres en ce moment. Deuxièmement, il n'est pas homme à céder au chantage. Et troisièmement, il ne faut pas compter sur ma belle-mère pour venir à mon secours.

Ellis ricana.

— Cette chère Rose...

— Vous la connaissez ? demanda la jeune fille avec stupeur.

— Nous sommes dans les meilleurs termes, elle et moi. Soit, je préfère en général les filles un peu plus jeunes. Mais il me faut admettre que l'ambition, l'égoïsme et la cruauté de la nouvelle comtesse de Melville me fascinent.

— Je ne comprends pas... Tout cela échappe à la logique. Ma belle-mère vous aurait donné de l'argent pour me kidnapper ?

— Elle ? Non.

Laura tenta de lui faire entendre raison.

— Ellis, soyez raisonnable, ramenez-moi à Lucksham et je vous promets que personne ne saura jamais ce qui vient de se passer.

— J'aimerais bien vous faire plaisir. Mais une promesse est une promesse. Je m'en voudrais de décevoir cette chère Rose.

— C'est donc elle qui...

— Qui a tout organisé pour le compte de lord Drury.

En entendant ce nom abhorré, la jeune fille crut défaillir. Si elle tombait entre les mains de lord Drury, elle était perdue !

— Voyez-vous, cette chère Rose est une amie de longue date de lord Drury, reprit Ellis.

Il hocha la tête d'un air entendu.

— Qu'ont-ils pu trafiquer autrefois ensemble, ces deux-là ? J'ai bien ma petite idée. Car il faut dire que votre belle-mère n'est pas farouche...

Soudain, Laura comprit tout. C'était Ellis de Hampton que sa belle-mère allait retrouver à l'auberge des Trois-Chênes !

« Mon pauvre père ! pensa-t-elle. Il recevra le choc de sa vie s'il apprend que sa femme le trompe... »

— Lord Drury vous veut à tout prix, jolie Laura. Pour arriver à ses fins, il m'a promis, par l'entremise de votre belle-mère, une telle somme d'argent que j'aurais été capable, pour ce prix, de commettre un meurtre.

Elle le toisa avec dégoût.

— Vous êtes immonde.

— Pas d'insultes, ma belle.

— Si cela se sait, le nom des Hampton sera traîné dans la boue. Vous n'avez pas plus d'orgueil que cela ?

— Moi ? Non. Le nom des Hampton traîné dans la boue ? Cela ne me fait ni chaud ni froid. En revanche, quelle bonne leçon pour mon frère ! Il mérite d'être puni pour m'avoir jeté à la porte du château et m'avoir coupé les vivres.

— Votre frère est un homme droit, juste et bon. Un homme extraordinaire !

— Tiens, tiens ! Vous allez me dire qu'il vous plaît ?

Il étrécit les yeux.

— Ha, ha ! La petite Laura est amoureuse de mon frère aîné ! Tant pis pour elle, jamais elle ne deviendra marquise... Elle est promise à un tout autre destin.

Là-dessus, il tira brutalement les cheveux de la jeune fille.

— Cela ne me déplairait pas de m'amuser avec vous avant que Drury ne prenne le relais.

La jeune fille eut un mouvement de recul et Ellis se remit à rire.

— Ne craignez rien. Je ne vais pas abîmer la marchandise.

— La... la marchandise ? Moi ? interrogea Laura d'une voix blanche.

— Et une marchandise coûteuse !

Laura avait l'impression de vivre un cauchemar.

« Ce n'est pas possible ! Je dois rêver. Je vais me réveiller... et tout sera redevenu normal. »

Elle se tordit les mains.

— Pitié, Ellis !

— Non, cela ne me déplairait pas de m'amuser un peu avec vous... reprit-il en ricanant. Mais votre belle-mère m'attend aux Trois-Chênes. Ah, cette chère Rose s'y entend pour profiter de l'absence de son mari.

— Vous êtes odieux !

Il feignit d'être choqué.

— Comment pouvez-vous parler ainsi ? D'habitude, les femmes me trouvent charmant.

— Moi, je vous trouve odieux, s'entêta la jeune fille.

— Parce que je pense d'abord à mes intérêts ? Rien de plus normal, non ? Écoutez, si vous me donnez le double de ce que m'a promis Drury, je vous libère instantanément.

— Combien vous a-t-il promis ?

— Cinq mille livres sterling.

Il s'agissait d'une très grosse somme. Et Ellis, sans la moindre vergogne, lui en demandait le double ?

« Je n'en possède pas le centième », pensa-t-elle avec accablement.

D'une voix tremblante, elle demanda :

— Vous... vous allez me vendre à lord Drury ? Comme... comme si j'étais une esclave ?

— Ma foi, c'est un peu cela, ma belle, répondit-il avec une visible satisfaction.

Se souvenant combien il pouvait être cruel, elle le regarda avec terreur.

— Que... qu'allez-vous faire de moi ?

— Je ne vous toucherais pas, à mon grand regret. Comme je vous l'ai déjà dit, pas question de gâter la marchandise.

— Cinq mille livres sterling pour m'enlever...

— Il faut bien gagner sa vie comme on peut. Vous valez cher, j'en profite ! Mais je n'ai pas seulement été chargé de vous enlever. Je dois également vous enfermer ici jusqu'à demain matin. Un pasteur complaisant arrivera de bonne heure en compagnie de votre belle-mère et de lord Drury.

Il se frotta les mains.

— Le mariage sera célébré séance tenante. Dans moins de vingt-quatre heures, vous serez devenue lady Drury, ma belle. Tous mes vœux de bonheur !

Laura se sentit pâlir.

— Mon Dieu ! fit-elle avec désespoir.

— Je suis sûr que vous serez follement heureuse avec lord Drury.

En ricanant, Ellis poursuivit :

— J'ai entendu dire qu'il était encore très vert pour son âge.

Un frisson d'horreur parcourut la jeune fille. Il feignit alors de se méprendre.

— Vous avez hâte d'être enfin à lui ? Ne vous inquiétez pas, cela ne tardera pas. Et vous pouvez me remercier ! D'autant plus que j'ai accepté d'être le témoin de ce beau mariage, ainsi que cette chère Rose. N'est-ce pas gentil ?

Tout se mit à tourner autour de la jeune fille. Puis elle eut l'impression d'être environnée d'un brouillard de plus en plus dense... et elle s'évanouit.

Lorsque Laura reprit conscience, elle contempla avec stupeur un plafond craquelé au coin duquel s'étendaient d'épaisses toiles d'araignées poussiéreuses.

« Où suis-je ? » se demanda-t-elle avec stupeur.

Elle tenta d'esquisser un mouvement et s'aperçut alors qu'elle était allongée pieds et poings liés sur une paille malodorante, dans le coin d'une pièce au sol en terre battue.

La mémoire lui revint et elle se mit à trembler de tous ses membres.

Sa belle-mère, et Ellis s'étaient ligüés contre elle. Demain, ils la livreraient à lord Drury.

« Plutôt mourir ! » pensa-t-elle avec désespoir.

Le marquis commençait à s'inquiéter. L'heure du déjeuner était passée depuis longtemps, et Laura ne revenait pas.

Il appela le majordome.

— Dites-moi, Marriott, savez-vous si la chaise de poste est revenue ?

— Je l'ignore, milord. Je vais me renseigner.

Il revint une dizaine de minutes plus tard.

— Non, milord. Mike est parti à Lucksham vers dix heures et demie et n'est pas encore revenu.

— Bizarre. Il devait seulement conduire Mile de Melville chez M. Jepson, l'ébéniste, pour y choisir des échantillons de bois. Ils devraient être de retour depuis longtemps. J'espère qu'il ne leur est pas arrivé d'ennuis avec ces deux jeunes pur-sang.

— Voulez-vous que j'envoie quelqu'un chez M. Jepson pour se renseigner, milord ?

— Ce serait une bonne idée.

Une demi-heure plus tard, un groom vint trouver le châtelain.

— Milord, je suis descendu au bourg. J'ai vu M. Jepson, qui m'a dit que Mlle de Melville était bien passée le voir dans la matinée, mais qu'elle n'était pas restée très longtemps.

— Aucun signe de la chaise de poste ?

— Aucun, milord.

— Bien, je vous remercie.

Resté seul, le marquis se mit à faire les cent pas.

« Qu'a-t-il bien pu se passer ? se demanda-t-il avec anxiété. Comment est-il possible que non seulement Laura, mais aussi Mike et le phaéton se soient évaporés dans la nature ? »

À la pensée qu'un accident avait eu lieu et que la jeune fille gisait dans un fossé, gravement blessée, son angoisse monta d'un cran.

En entendant le roulement d'une voiture, il s'approcha de la fenêtre et vit une carriole monter l'allée mal entretenue. Puis elle s'arrêta devant le perron. Il fronça les sourcils. D'ordinaire, les véhicules de ce genre passaient par-derrière.

Deux villageois en descendirent.

— Milord ! cria Marriott. C'est Mike !

— Mike ?

Le marquis se précipita. Les villageois ôtèrent respectueusement leur casquette.

— Nous avons trouvé ce pauvre homme à Lucksham, étendu sous un arbre. Il est blessé. Quand nous avons appris que c'était votre cocher, nous avons décidé de vous l'amener.

Le marquis retint sa respiration. Ses pires craintes se concrétisaient.

— Mike ?

Le vieil homme entrouvrit un œil au beurre noir en gémissant. Du sang avait coulé sur son visage et dans son cou, collant ses cheveux

gris.

— Mi... milord... balbutia-t-il.

— Que l'on fasse venir immédiatement le médecin, ordonna le marquis.

Il se pencha vers Mike.

— Que vous est-il arrivé ? Où est Mlle de Melville ?

Mike porta la main à sa tempe et gémit de nouveau.

— Que vous est-il arrivé ? redemanda le marquis.

— On... on m'a donné un coup sur la tête.

— Qui ?

— Je... je l'ignore. On m'a frappé par-derrière.

— Où est Mlle de Melville ?

— Je ne sais pas. Ceux qui m'ont attaqué ont dû emmener la voiture et Mlle de Melville avec.

Le marquis serra les mâchoires.

— Rassemblez tous les domestiques en pleine force de l'âge. Valets ou palefreniers. Faites seller suffisamment de chevaux. Nous allons quadriller toute la région afin de retrouver Mlle de Melville.

Dans la plus belle chambre de l'auberge des Trois-Chênes, Ellis et Rose triomphaient.

— Tout a été si facile !

— Il faut dire que notre plan était parfaitement étudié.

La comtesse de Melville se pencha pour prendre son sac à main, qu'elle avait laissé sur la table de nuit.

— Cela nous arrange tous les deux. Je vais être enfin débarrassée de ma stupide belle-fille. Et vous aurez de l'argent.

Là-dessus, elle tendit à Ellis une liasse de billets.

— Voici le second acompte.

— Merci, dit-il en fourrant les billets dans sa poche.

— Lord Drury vous remettra le solde de la somme convenue demain, après la cérémonie.

En entendant cela, Ellis s'étrangla de rire.

— La cérémonie, ha, ha ! La cérémonie !

— Ne vous moquez pas. Ce sera un véritable mariage, avec un véritable pasteur.

— Je le sais bien. N'empêche que... Non, c'est trop drôle !

Ellis se remit à rire. En revanche, la belle-mère de Laura gardait son sérieux.

— Nous sommes là, en train de prendre du bon temps... Croyez-vous que ce soit raisonnable ? Elle ne risque pas de s'échapper ?

— Pas de danger. Je l'ai ligotée comme un cochon de lait qu'on va mettre à la broche.

La comtesse fronça les sourcils.

— Vous ne lui avez pas fait mal ?

— Mais non !

Elle paraissait soudain inquiète.

— Vous ne l'avez pas touchée ?

— Si.

— Mon Dieu ! Tout est perdu !

Ellis riait de plus belle.

— J'y étais bien obligé. Sinon, comment aurais-je pu la ficeler pour l'empêcher de bouger ?

— Ce n'est pas cela que je veux dire, et vous le savez parfaitement. Vous êtes incorrigible ! Lord Drury serait furieux s'il se rendait compte qu'il n'était pas le premier et que...

Ellis prit la femme du comte de Melville dans ses bras.

— Cessez donc de vous faire du souci à propos de rien. La vertu de la demoiselle n'a pas été compromise. D'ailleurs, ma chère Rose, réfléchissez une seconde. Comment pourrais-je m'intéresser à une autre femme quand j'ai la chance de vous avoir ?

Elle lui adressa un coup d'œil méfiant. Alors les instincts malfaisants d'Ellis refirent surface.

— Remarquez, elle était bien tentante...

D'un ton dur, Rose déclara :

— N'oubliez pas que lord Drury a l'intention de vous récompenser largement. Si vous essayez de jouer double jeu, attention ! Vous allez au-devant de gros problèmes.

— Je ne suis pas un imbécile, ma chère.

Il s'étira.

— Quand je pense que je vais devoir retourner dans cette ferme laissée à l'abandon pour jouer les gardiens de prison...

— Un gardien de prison bien payé. Avez-vous seulement nourri votre prisonnière ?

— Non. Et quoi encore ?

— Nous aurons des ennuis si elle apprend à lord Drury que nous l'avons maltraitée. Apportez-lui à manger et à boire.

— Bon ! fit-il sans enthousiasme. Je demanderai en bas que l'on me donne du pain et du fromage.

— Un peu d'eau, aussi. Allez ! Ne perdez pas davantage de temps. Imaginez qu'elle réussisse à défaire ses liens et à s'enfuir ?

Il s'esclaffa.

— Pas de danger ! Je vous dis qu'elle est ligotée comme un saucisson.

Il la reprit dans ses bras.

— Votre mari est à Londres, toute la nuit est devant nous... Vous voulez vraiment que nous la passions chacun de notre côté ? À nous ennuyer ? Vous toute seule dans votre grand lit. Moi à veiller sur cette petite idiote jusqu'à l'heure de son mariage ?

Elle se lova contre lui.

— Vous savez bien, mon ami, que si j'en avais la possibilité, je ne vous quitterais jamais. La plupart des nouveaux domestiques me sont très dévoués. Mais je me méfie de ceux que je n'ai pas encore réussi à renvoyer. Si mon mari savait que j'ai passé une nuit à l'auberge...

— Tant pis, n'en parlons plus.

Ellis jura.

— Je vais aller nourrir la petite idiote, puis je vérifierai ses liens et je reviendrai passer la soirée ici.

— À boire ?

— Qu'y a-t-il d'autre à faire dans un trou perdu comme Lucksham, pouvez-vous me le dire ?

Elle soupira.

— Il est certain que la vie à la campagne n'a rien de drôle. Je ne désespère pas de convaincre mon mari de s'installer à Londres. À demain, mon ami.

— Pas avant ?

Visiblement tentée, elle hésita.

— Écoutez, si je peux m'arranger, je reviendrai ici cette nuit, déclara-t-elle enfin.

— Faites un petit effort, qu'on s'amuse un peu...

Il ricana avant d'ajouter :

— ... avant ce grand mariage !

Après le départ d'Ellis, Rose s'habilla. Elle souleva le rideau et jeta un coup d'œil dans la cour de l'auberge. L'élégant coupé l'y attendait.

Un sourire satisfait lui vint aux lèvres. Elle savait bien pouvoir compter, en toutes circonstances, sur Gaston, le fidèle cocher qui l'avait suivie au manoir lorsqu'elle avait épousé le comte de Melville.

Dans la pièce misérable où Ellis l'avait enfermée, Laura se laissait aller au désespoir.

Si un miracle ne se produisait pas, elle allait être livrée à cet horrible lord Drury. Une telle perspective l'emplissait d'une horreur sans nom.

« Je suis perdue », ne cessait-elle de se répéter en tremblant de dégoût.

Peu à peu, elle perdit toute notion du temps. Elle mourait de soif. Par ailleurs, son geôlier avait noué si savamment ces cordes rêches sur ses chevilles et ses poignets que le moindre mouvement les resserrait encore.

Les liens lui entraient douloureusement dans la chair et elle n'osait plus bouger.

Par la fenêtre poussiéreuse, elle vit le soleil descendre lentement à l'horizon.

Où se trouvait-elle exactement ? À force de déductions, elle en avait

conclu qu'Ellis l'avait emmenée à l'extrême sud du vaste domaine de Hampton. Dans une ferme abandonnée dont le marquis devait ignorer jusqu'à l'existence.

S'inquiétait-il de son retard ? Probablement...

« Il va se demander où nous sommes passés, Mike et moi. De plus, je ne pense pas qu'Ellis ait ramené la voiture au château, car les palefreniers n'auraient pas manqué de lui poser des questions au sujet de Mike. »

Intérieurement, elle suppliait Christopher de venir à son secours. Mais comment aurait-il pu deviner qu'elle était la prisonnière de ce vaurien d'Ellis, dans cette maison à moitié en ruine ?

« Je suis perdue », se redit-elle encore une fois.

Un sanglot la secoua.

« Christopher ! Oh, Christopher, mon amour... »

À ce moment-là, elle entendit le bruit d'une voiture. Un espoir fou la souleva... Une clef tourna dans la serrure rouillée. Mais au lieu de Christopher, ce fut Ellis qui apparut, un quignon de pain dans une main et une bouteille de bière dans l'autre.

— Le dîner de la future mariée !

Le soleil s'était couché dans un flamboiement d'orange et de violet. Peu à peu, le crépuscule tombait. Bientôt, la nuit serait totale.

L'anxiété du marquis croissait d'instant en instant.

Qu'avait-il bien pu se passer ? Où était Laura ? Qui avait assommé Mike, volé la voiture... et enlevé la jeune fille ?

Les environs du château avaient été quadrillés sur plusieurs kilomètres à la ronde. Sans résultat. Aucun des passants ou des ouvriers agricoles qu'avaient rencontrés le marquis ou ses hommes n'avait pu leur fournir le moindre indice.

« C'est désespérant », pensa Christopher en mettant son cheval au pas.

Où aller ? De quel côté chercher ?

Soudain, il reconnut la vieille femme qui marchait le long de la route et s'était écartée pour laisser passer les cavaliers.

— Nanny !

— Monsieur Christopher !

Elle se reprit.

— Excusez-moi, milord, monsieur le marquis...

— Foin des cérémonies, coupa Christopher. Mlle de Melville a été enlevée.

— Mon Dieu ! Mlle Laura...

Nanny se mit à pleurer.

— Non, ce n'est pas possible ! Qui peut lui vouloir du mal ? À part la nouvelle comtesse, honnêtement, je ne vois pas...

— Sa belle-mère ne l'aime peut-être pas beaucoup. Mais pourquoi voudriez-vous qu'elle l'enlève ?

— Vous avez raison, monsieur Christopher. Ça n'aurait pas de sens.

— Ce matin, elle est allée voir M. Jepson, l'ébéniste, dans ma chaise de poste. Elle n'est jamais revenue. La voiture non plus. Quant à Mike, le cocher, il a reçu un tel coup sur la tête qu'il en voit encore trente-six chandelles.

Nanny laissa échapper une exclamation.

— Ce matin, dites-vous ? Et elle était dans votre chaise de poste ? Mais je l'ai vue, moi, cette chaise de poste !

— Quoi ?

— Je l'ai vue comme je vous vois. Et je me suis même dit que vous étiez bien pressé. Pensez ! Le cocher menait les chevaux au grand galop comme s'il avait le diable aux trousses. Il a même failli me renverser.

Elle indiqua un point lointain dans l'obscurité qui s'épaississait d'instant en instant.

— Il a pris ce chemin, là-bas, le long de la grange au toit de chaume.

Le marquis fronça les sourcils.

— Ce n'est pas possible : ce chemin ne mène nulle part.

— Mais si ! Il conduit à la vieille ferme du vieux Hatcher.

— Hatcher ?

— Il y a au moins un quart de siècle qu'il est mort. Vous étiez trop petit, à l'époque, pour vous en souvenir. Moi, j'aurais pensé que le défunt marquis allait mettre un autre fermier à sa place, mais non. Laisser d'aussi bonnes terres incultes, si ce n'est pas malheureux !

Le marquis étrécit les yeux en tentant de discerner le chemin dans la nuit qui était maintenant complètement tombée.

— Vous dites que ce chemin...

— ... mène à la ferme des Hatcher. Il doit être encore en bon état, car votre phaéton filait dessus comme sur une route bien entretenue.

— Est-ce loin ?

Le marquis se tourna vers les deux hommes qui le suivaient.

— Connaissez-vous cette ferme ?

— Non, milord, répondirent-ils d'une seule voix.

Le marquis jura entre ses dents.

— Comment la trouver ?

— Rien de plus simple, monsieur Christopher, assura Nanny. Vous continuez tout droit. Puis à gauche, après un petit bosquet de châtaigniers, vous verrez un chemin de terre. Celui-ci vous mènera tout droit à la ferme du vieux Hatcher.

— Merci, Nanny !

Sans perdre une seconde, le marquis se tourna vers les deux hommes qui le suivaient.

— Allons-y.

L'un des grooms parut inquiet.

— Il faudrait peut-être prévenir les autres ? Nous ne sommes que trois. Si ceux qui ont enlevé Mlle de Melville sont nombreux et armés...

Le marquis lui montra son pistolet.

— Je suis armé, coupa-t-il d'un ton sans réplique.

Un croissant de lune éclairait faiblement le paysage quand les trois cavaliers arrivèrent près du bosquet de châtaigniers qu'avait mentionné Nanny.

À peu de distance, le marquis discerna quelques bâtiments.

— La ferme des Hatcher, je suppose, murmura-t-il. Attachons nos chevaux ici pour l'approcher sans bruit.

Tout était silencieux lorsqu'ils arrivèrent dans la cour de la ferme abandonnée.

— Je crains fort que Nanny ne nous ait lancés sur une fausse piste, soupira le marquis.

— Milord, il y a un peu de lumière, là, fit un groom tout bas.

En effet, la flamme vacillante d'une bougie éclairait vaguement l'une des fenêtres de la maison d'habitation.

— Vous avez raison !

Le marquis s'en approcha à pas de loup, jeta un coup d'œil à l'intérieur.

À la lueur de la bougie, il vit Laura, pieds et poings liés, recroquevillée sur une pailleasse. À côté d'elle, sur le sol en terre battue, on avait posé un quignon de pain et une bouteille de bière.

Il porta la main à son cœur.

« Dieu soit loué ! pensa-t-il. Je l'ai retrouvée... Mais dans quel état ? »

Il crispa les poings.

« S'ils l'ont touchée, je... je les tuerai. »

La rage décuplait ses forces. Il se précipita sur la porte qu'il enfonça d'un coup d'épaule. Laura hurla de terreur en le voyant faire irruption dans la pièce.

— C'est moi, mon amour !

— Christopher ! J'avais si peur ! J'ai tant prié... et vous êtes venu ! Vous m'avez sauvée !

Elle se mit à sangloter tandis qu'il s'empressait de défaire les liens qui la maintenaient prisonnière.

— Les sauvages ! fit-il entre ses dents serrées. Ah, ils auront affaire à moi ! Qui a osé...

— Votre propre frère, fit-elle entre ses larmes.

— Ellis ?

La jeune fille étira ses membres endoloris, puis elle massa ses chevilles et ses poignets meurtris.

- Ellis, oui. C'est lui qui m'a enlevée, après avoir assommé Mike.
Le marquis serra les poings.
- Il me le paiera. Où est-il, maintenant ?
- À l'auberge des Trois-Chênes, probablement. Avec ma belle-mère.
- Votre belle-mère ? répéta le marquis avec effarement.
- Hélas ! Mon père a dû se rendre à Londres, ma belle-mère en profite.
- Quelle honte ! Ellis et la nouvelle comtesse de Melville...
- Soudain, il fronça les sourcils.
- Je ne comprends pas. Si c'est à votre belle-mère qu'il s'intéresse, pourquoi vous a-t-il enlevée ?
- Pour me livrer demain à lord Drury. Le mariage devait être célébré ici par un pasteur complaisant, avec votre frère et ma belle-mère comme témoins.
- Quelle honte ! répéta le marquis.
- Il pâlit.
- Comment vous a traitée Ellis. II...
- Il ne m'a pas touchée.
- Avec amertume, elle enchaîna :
- Il était censé ne pas gâcher la marchandise qu'il allait vendre très cher à lord Drury.
- Quoi ?
- La marchandise, c'est moi. Et je ne vaudrais pas moins de cinq mille livres sterling.
- Quelle infamie ! Quelle abjection ! Quelle...
- Il regarda autour de lui avec horreur.
- Nous n'allons pas rester ici une seconde de plus. Venez !
- Quelques minutes plus tard, il hissait la jeune fille sur son cheval. Puis il se mit en selle à son tour, et ce fut blottie contre sa solide poitrine que Laura regagna le château de Hampton.
- Pendant que le grand étalon allait au petit trot, le marquis resserra encore son étreinte.
- Laura, ma douce... Quand j'ai compris que vous aviez été enlevée, j'ai cru devenir fou. Je vous aime. Je vous aime de tout mon cœur et de toute mon âme.
- Elle leva les yeux vers le ciel de velours noir où scintillaient des myriades d'étoiles.
- Oh, Christopher, fit-elle dans un souffle.
- M'aimez-vous, vous aussi ?
- Éblouie, elle se laissa aller contre lui.
- Moi aussi, je vous aime, murmura-t-elle. De tout mon cœur et de toute mon âme.
- Mon amour ! fit-il avec transport.
- Puis il déposa une pluie de baisers sur ses paupières, sur ses joues, et

quand, enfin, leurs lèvres se rencontrèrent, la jeune fille eut l'impression de défaillir.

— Je vous aime, répéta-t-elle dans un souffle.

Une fois arrivé au château, le marquis conduisit Laura dans la chambre qu'elle avait déjà occupée. Puis il fit appeler Mme Osidge.

Celle-ci joignit les mains en voyant la jeune fille.

— Oh, vous l'avez retrouvée, milord ? Dieu soit loué !

Avisant les poignets meurtris de Laura, elle s'écria avec horreur :

— Mon Dieu, que vous est-il arrivé, mademoiselle ?

— Ses agresseurs lui avaient lié les mains et les pieds, expliqua brièvement le marquis. Grâce au ciel, j'ai pu la libérer à temps !

Mme Osidge ne cacha pas son indignation.

— J'espère que ces vauriens seront bientôt arrêtés. Et qu'ils passeront de longues années en prison - mieux, au bagne !

Si le visage du marquis était devenu très dur, il évita cependant de dire que le responsable de cet acte odieux n'était autre que son propre frère.

« Il a peur du scandale, pensa Laura. Comme je le comprends ! »

— Ses chevilles aussi sont écorchées, dit le marquis. Il faudrait désinfecter tout cela.

— Ne vous inquiétez pas, milord, je m'en occupe. J'ai tout ce qu'il faut.

— Comment va Mike ? demanda Laura.

— Le docteur Grafter l'a examiné et lui a prescrit au moins une semaine de repos. Le pauvre Mike a été sévèrement secoué, mais d'après le médecin, il n'aura aucune séquelle.

— Je suis si contente ! s'exclama la jeune fille.

Le marquis hésita.

— Peut-être serait-il sage d'appeler le médecin pour vous aussi ?

Laura parut choquée.

— Je ne veux pas déranger le docteur Grafter pour quelques malheureuses égratignures. Elles guériront toutes seules.

— L'important, c'est de les désinfecter soigneusement, déclara la femme de charge.

Le marquis hocha la tête.

— Je vous laisse donc aux bons soins de Mme Osidge.

— Je vais tout de suite chercher de l'alcool et de la charpie, dit cette dernière.

Après son départ, la jeune fille tendit les mains vers Christopher.

— Vous... vous allez me laisser ? demanda-t-elle avec anxiété.

Il hocha la tête avec gravité.

— Oui. J'ai à faire à l'auberge des Trois-Chênes.

— Soyez prudent, je vous en supplie.

— Je n'ai pas grand-chose à craindre. Ils sont loin de s'attendre à être démasqués ! À cette heure-ci, je suppose qu'ils sont en train de sabler le champagne en se félicitant de la réussite de leur plan. Ils vont avoir la surprise de leur vie en me voyant.

Il prit la main de Laura et déposa un léger baiser au creux de sa paume.

— À tout à l'heure, mon amour. Le cauchemar est terminé.

— Je l'espère, fit-elle avec angoisse.

— Lorsque nous serons mariés - dans les plus brefs délais, je l'espère -, vous n'aurez plus rien à craindre des menées de ce lord Drury.

Il lui embrassa de nouveau la main.

— C'est une demande en mariage. Acceptez-vous de devenir ma femme, ma douce et tendre Laura ? Mon amour ?

Elle ferma les yeux.

— Je me suis crue perdue. Vous m'avez sauvée. Et maintenant, je... je n'ose croire à mon bonheur. Devenir votre femme, Christopher ? Mais c'est mon rêve, c'est mon plus cher désir...

Laura sommeillait quand elle entendit la porte de sa chambre s'ouvrir. Soudain effrayée, elle ouvrit les yeux et vit, dans la lumière de la petite lampe à pétrole que Mme Osidge avait tenu à laisser sur la table de nuit, deux hautes silhouettes se profiler au bout de son lit, tandis que leurs ombres immenses se projetaient au plafond.

Terrifiée, elle laissa échapper un cri étranglé. Le cauchemar n'était donc pas terminé ? Qui était là ?

Lord Drury et Ellis ?

— Chut ! Laura, ma chérie... Depuis quand as-tu peur de ton père ?

Le comte de Melville haussa la flamme de la lampe à pétrole et, avec confusion, la jeune fille s'aperçut que les deux hommes qui lui avaient fait si peur n'étaient autres que son père et le marquis de Hampton.

— Ce n'est peut-être pas très correct d'amener le marquis dans ta chambre, dit son père. Mais après tout ce que tu as vécu, au diable les conventions. J'ai pensé que tu aimerais savoir comment cette lamentable histoire s'est terminée.

Peu à peu, Laura reprenait ses esprits.

— Comment se fait-il que vous soyez là, père ?

— C'est une longue histoire, dit-il en s'asseyant au bout du lit. Comme j'avais pu arranger mes affaires plus vite que prévu à Londres, j'ai décidé de rentrer aux Ifs pour faire une bonne surprise à ceux qui m'aimaient... du moins je le croyais, termina-t-il avec amertume.

Après un silence, il poursuivit :

— Je suis arrivé assez tard à Lucksham. Pour ne pas déranger la cuisinière, j'ai décidé de m'arrêter aux Trois-Chênes afin d'y dîner rapidement. Je t'avouerai avoir d'abord été assez surpris de voir mon

coupé neuf dans la cour de l'auberge. « Il doit bien y avoir une explication », ai-je pensé.

Son visage se tendit :

— Je n'ai pas tardé à comprendre en entrant dans la salle à manger de l'auberge. Au fond, trois personnes à moitié ivres se congratulaient bruyamment. Imagine ma stupeur quand je les ai reconnues ! Pendant que lord Drury levait une coupe de champagne, ta belle-mère et Ellis de Hampton s'embrassaient...

Laura pâlit.

— Pauvre père...

Il eut un rire sans joie.

— Dis plutôt quel imbécile de père ! J'aurais dû comprendre plus tôt ! Vois-tu, je ne parvenais pas à me remettre de la mort de ta mère. Cette femme a profité de ma faiblesse, elle a feint de comprendre ma peine. Elle a joué la comédie pour réussir à se faire épouser... et dans ma bêtise, j'ai cru tout ce qu'elle racontait.

— Pauvre père. Découvrir qu'elle vous trompait de cette manière...

— Je commençais à avoir quelques doutes, admit-il. Mais je ne pouvais pas le croire. Je pensais que mon imagination me jouait des tours.

En soupirant, il reprit son récit :

— Ils ne m'avaient toujours pas vu. Au moment où je m'apprêtais à leur demander des comptes, Christopher a fait irruption dans la salle et s'est dirigé droit vers leur table. Alors, cela a été la panique parmi les trois dîneurs qui paraissaient si contents d'eux quelques instants auparavant. La voix de Christopher a claqué comme un coup de fouet : « Vous êtes tous démasqués. Je pourrais appeler la police. » Je me suis alors avancé. « Que se passe-t-il ici ? » Ma présence inattendue a encore ajouté à la confusion des trois complices.

Avec un sourire amer, il ajouta :

— Ta belle-mère se serait volontiers cachée sous la table... Quant à moi, je ne comprenais toujours rien - sinon l'évidente trahison de celle que j'avais récemment épousée. En quelques mots, Christopher m'a tout expliqué...

— Pauvre père...

— Pauvre Laura !

En secouant la tête, il examina les poignets de la jeune fille, que Mme Osidge avait tenu à bander.

— Quand je pense que ta belle-mère et Ellis avaient l'intention de te livrer à ce vieillard lubrique ! Je me suis renseigné à son sujet à Londres. C'est un terrible débauché ! Tu aurais été bien malheureuse si tu étais devenue sa femme.

Sans façon, le marquis s'assit de l'autre côté du lit.

— En revanche, si Laura devient ma femme, j'espère pouvoir la rendre

très heureuse.

En les voyant échanger un regard plein d'adoration, le comte de Melville parut stupéfait.

— Voici un nouveau développement à cette invraisemblable histoire !

— Je n'ai pas encore eu le temps de vous en parler, Melville, dit le marquis, mais Laura a accepté de m'épouser. M'accordez-vous sa main ?

Le père de la jeune fille sourit.

— Si elle a déjà accepté, comment pourrais-je refuser ?

Les joues de Laura rosirent, tandis qu'un délicieux sourire lui venait aux lèvres.

— Merci, père.

Soudain, elle fronça les sourcils.

— Mais ma belle-mère...

— Ta belle-mère, après avoir passé la nuit aux Trois-Chênes en compagnie de qui elle voudra - Ellis ou lord Drury, je m'en moque.

Le cœur serré, la jeune fille posa la main sur celle du comte.

— Oh, père...

D'un ton plein de mépris, le comte poursuivit :

— Ta belle-mère passera la nuit à l'auberge. Demain, elle reviendra au manoir afin d'y faire ses bagages. Puis elle quittera les Ifs pour toujours. Je l'ai sommée de partir à l'étranger et de ne jamais revenir en Angleterre, sous peine d'avoir des ennuis avec la justice.

Malgré tout le mal que lui avait fait la nouvelle comtesse, Laura ne put s'empêcher de la prendre en pitié.

— De quoi vivra-t-elle ?

— Je lui ferai verser une petite pension, à condition de ne plus entendre parler d'elle.

— Il en va de même pour Ellis, fit le marquis. Tous deux ont dépassé les bornes.

— Et... et lord Drury ?

— Il va retourner piteusement à Londres, où il ne jouit déjà pas de la meilleure des presses. Cela ne va pas s'arranger ! Christopher et moi allons nous charger de lui faire une telle réputation qu'il aura intérêt à ne pas trop se montrer.

— Le triomphe de lord Drury, d'Ellis et de votre belle-mère aura été de courte durée, conclut le marquis. Tout est bien qui finit bien.

— Sauf pour vous, père. Comme vous devez souffrir !

Le comte haussa les épaules.

— Je suis surtout furieux. Comment ai-je pu me laisser prendre au jeu d'une pareille intrigante ?

Il embrassa sa fille sur le front.

— Et maintenant, ma chère enfant, tâche de dormir un peu. Tu as besoin de repos après toutes ces émotions. D'autant plus que demain,

nous aurons tous les trois beaucoup à faire.

— Comment cela ? demanda Laura.

Son père s'esclaffa.

— Où as-tu la tête, ma chère enfant ? Et la préparation de ton mariage ? Je pense qu'il pourrait être célébré avant la fin de la semaine. Si du moins tu ne tiens pas à une grande cérémonie avec des centaines d'invités...

D'un ton dur, il poursuivit :

— Des invités qui ne manqueraient pas de s'étonner de l'absence de ta belle-mère.

Le marquis caressa le poignet bandé de Laura.

— Une cérémonie discrète me conviendrait parfaitement.

— À moi aussi, assura-t-elle avec élan.

Le comte de Melville se dirigea vers la porte.

— Mes enfants, même si ce n'est pas très correct, je vous accorde trente secondes pour vous dire bonsoir. Trente secondes, pas une de plus !

Déjà, il avait disparu. Le marquis se pencha vers Laura.

— Je vous aime, murmura-t-il.

— Je vous aime, fit-elle en écho.

Les yeux clos, elle noua les bras autour de sa nuque. Leurs lèvres se rencontrèrent dans un baiser très doux, très tendre, qui devint bien vite passionné.

Cela ne dura pas : déjà, le père de la jeune fille tambourinait à la porte.

— Les trente secondes sont dépassées !